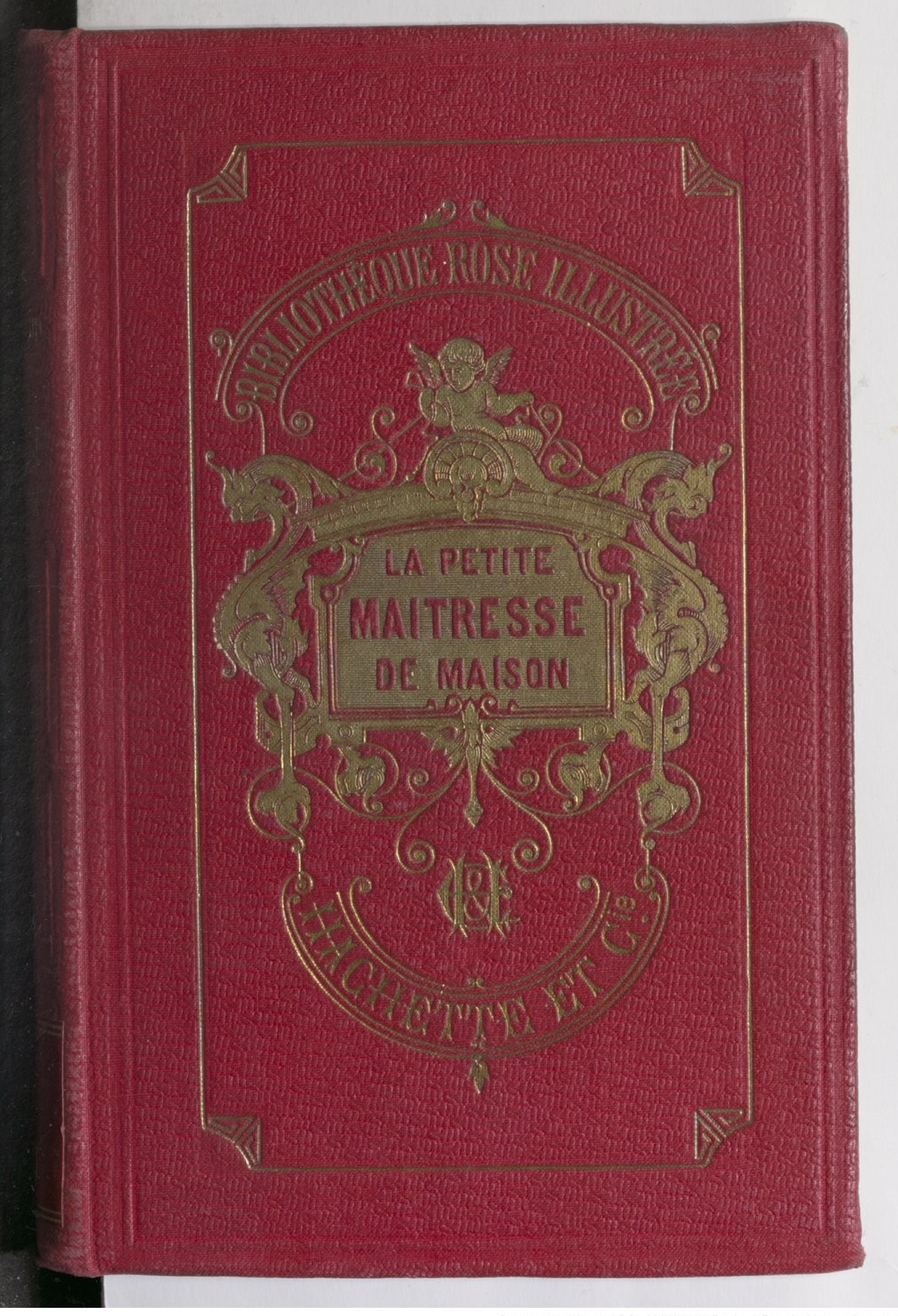


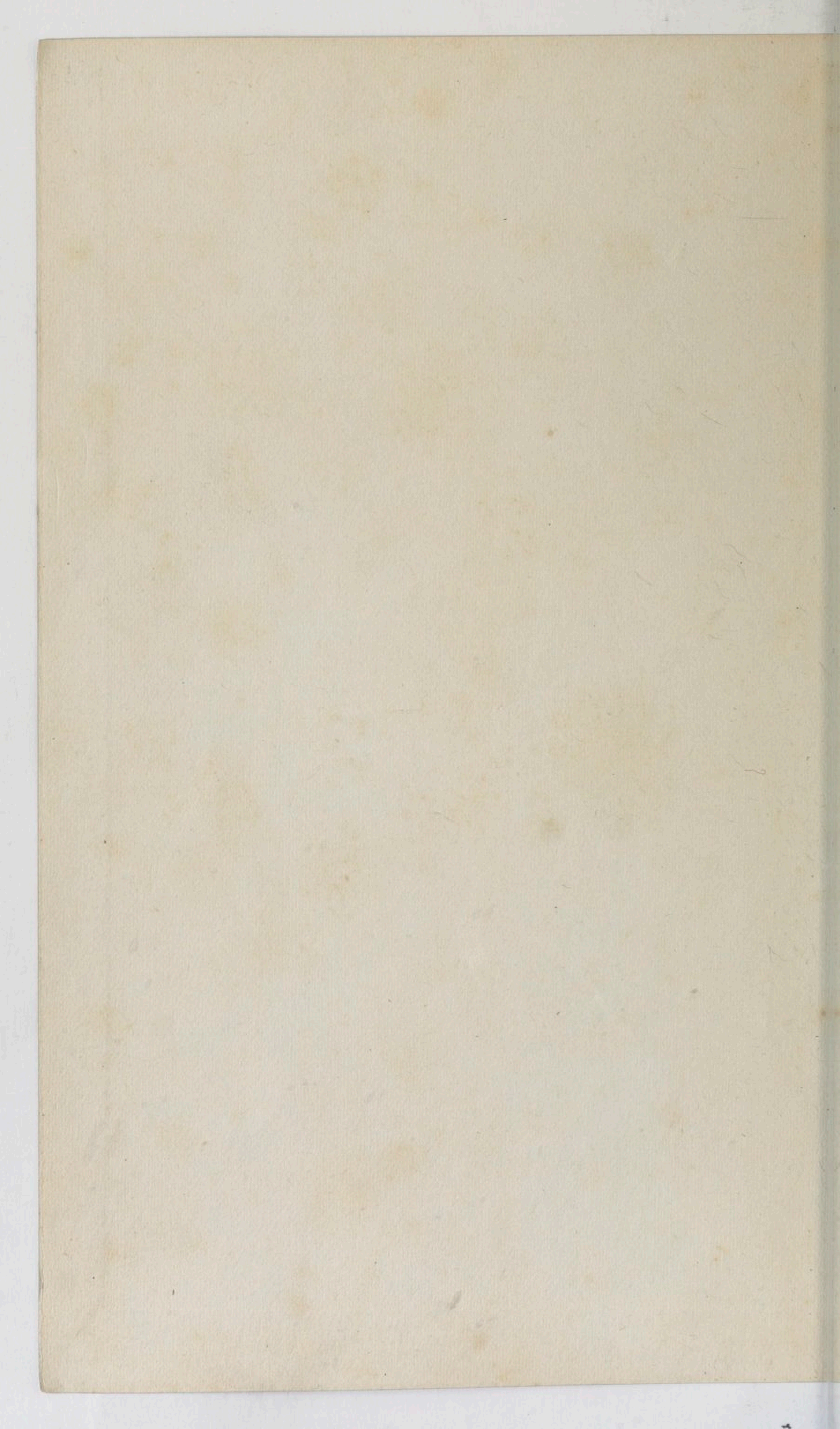
La petite maîtresse de maison




BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE
LA PETITE
MAITRESSE
DE MAISON
HACHETTE ET Cie







LA PETITE
MAITRESSE DE MAISON

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

(Format in-18 jésus)

Petite et grande; 3e édition. 1 volume illustré de 48 vignettes par E. Bayard. . . . . 2 fr. 25

Les enfants de la ferme; 4e édition. 1 volume illustré de 59 vignettes par E. Bayard. . . . . 2 fr. 25

Le livre de maman; 4e édition. 1 volume illustré de 68 vignettes par E. Bayard. . . . . 2 fr. 25

Cécile ou la petite sœur; 5e édition. 1 volume illustré de 24 vignettes par Desandré. 2 fr. 25

Le petit colporteur; 5e édition. 1 volume illustré de 27 vignettes par A. de Neuville. . . . . 2 fr. 25

Les mémoires d'un petit garçon; 7e édition. 1 volume illustré de 86 vignettes par E. Bayard. . . . . 2 fr. 25

Les mémoires d'un caniche; 7e édition. 1 volume illustré de 75 vignettes par E. Bayard. . . . . 2 fr. 25

Lettres de deux poupées; 6e édition. 1 volume illustré de 59 vignettes par Olivier. . . . . 2 fr. 25

Les quatre pièces d'or; 3e édition. 1 volume illustré de 51 vignettes par E. Bayard. . . . . 2 fr. 25

Les deux enfants de Saint-Domingue; 3e édition. 1 volume illustré de 34 vignettes par E. Bayard. . . . . 2 fr. 25

Les filles du professeur; 2e édition. 1 volume illustré de 36 vignettes par Kauffmann. 2 fr. 25

Les petits voisins; 1 volume illustré de 39 vignettes par C. Gilbert. . . . . 2 fr. 25

Chez grand'mère; 1 volume illustré de 98 vignettes par Tofani. . . . . 2 fr. 25

L'enfant du guide; 5e édition. 1 volume illustré de 60 vignettes par E. Bayard. . . . . 2 fr. 25

La famille Harel; 3e édition.

Aller et retour; 2e édition.

Cousine Marie. In-8; 2e édition.

Le petit bonhomme. 1 volume illustré de 45 vignettes par A. Ferdinandus.

Le vieux château, 1 volume illustré de 28 vignettes par Édouard Zier.

Le cartonnage en percaline rouge gaufrée de chaque volume se paye en sus, tranches jaspées, 1 fr.; tranches dorées, 1 fr. 25.

Marianne Aubry; ouvrage couronné par l'Académie française. 1 volume in-18, 1 fr. 25. Paris, Douniol, rue de Tournon, 29.

Les Œuvres de charité de Paris. 1 volume in-18. . . . 1 fr. 25 Paris, Société Saint-Michel, rue Mézières, 4.

4837 — Paris. Imprimerie A. L. Guillot, 7, rue des Canettes





LA PETITE MAÎTRESSE DE MAISON
HILDIBRAND

LA PETITE

MAITRESSE DE MAISON

PAR

M[lle] JULIE GOURAUD

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 37 VIGNETTES SUR BOIS

PAR A. MARIE

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1884

A MA PETITE NIÈCE

FRANÇOISE GOURAUD.

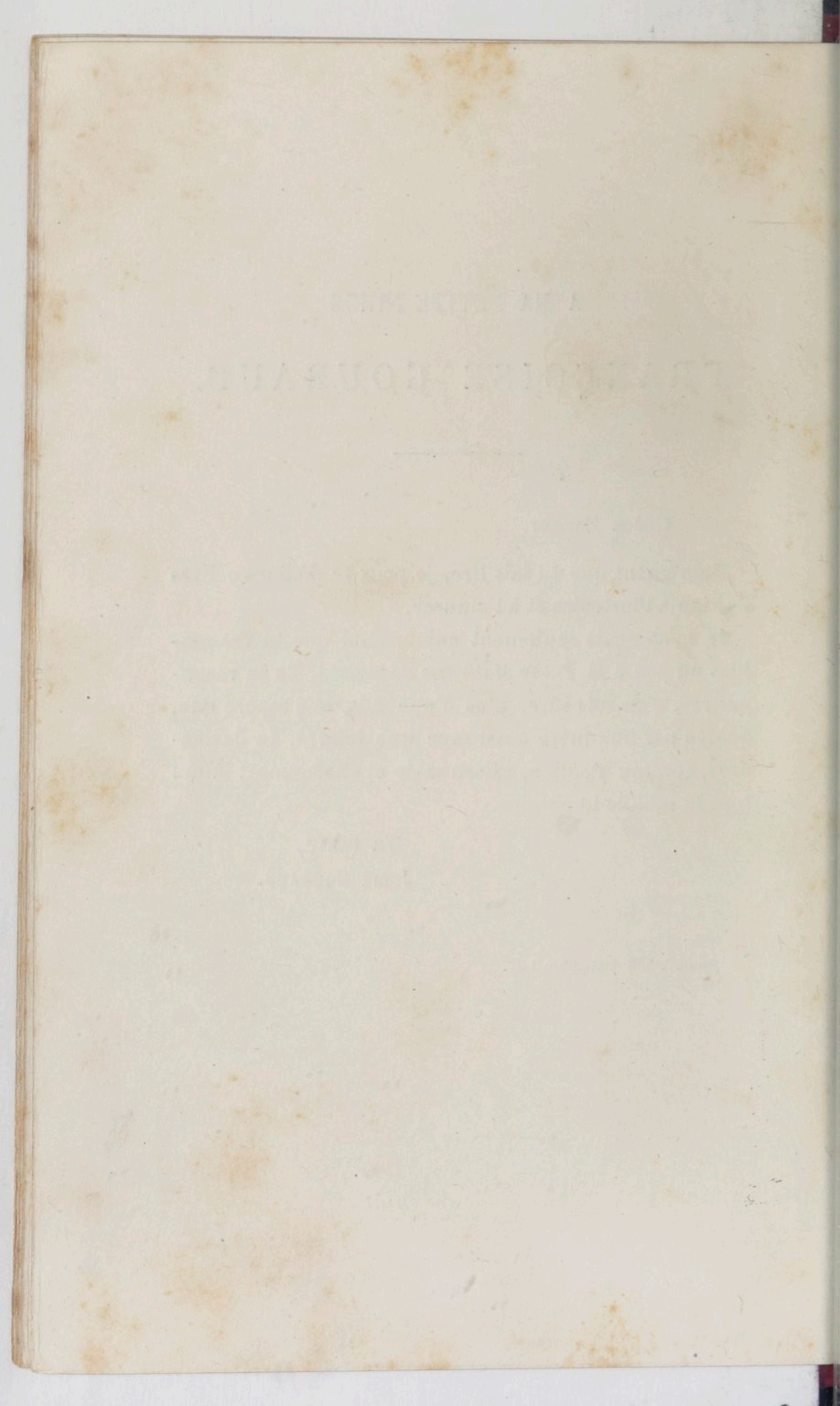
CHÈRE ENFANT,

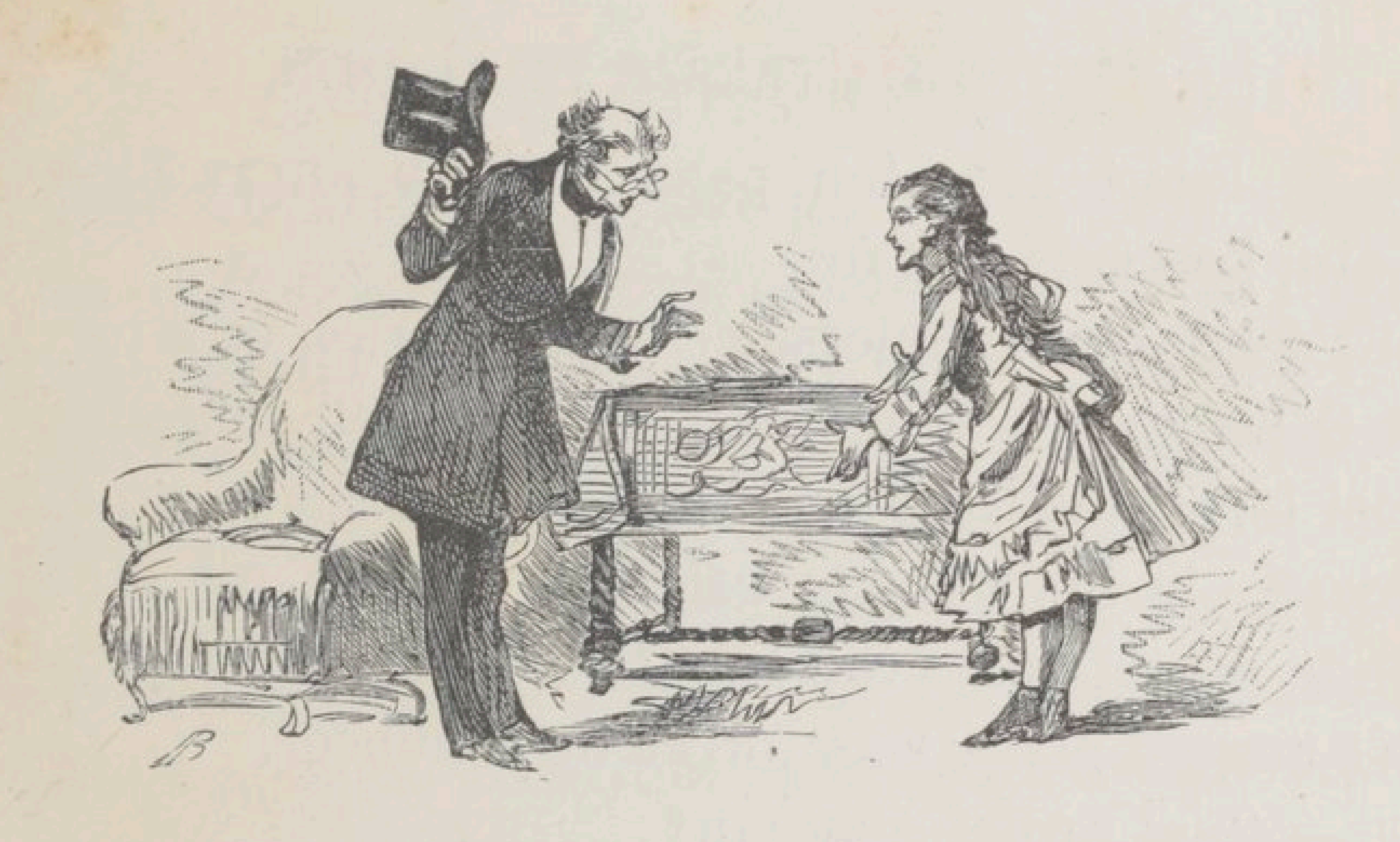
Maintenant que tu sais lire, je peux te dédier ce livre destiné à t'instruire et à t'amuser.

Je m'aperçois seulement aujourd'hui que tu ressembles un peu à *la Petite Maîtresse de maison*. Tu te reconnaîtras, j'en suis sûre, plus d'une fois, et j'espère que, guidée par une mère aussi sage que tendre, tu deviendras, comme Pauline, raisonnable et charmante ; alors tout le monde te chérira.

Ta tante,
JULIE GOURAUD.

Auteuil, le 8 septembre 1875.





LA PETITE
MAITRESSE DE MAISON

CHAPITRE PREMIER.

La première journée. — Lettre de Pauline à Agathe.
Babet. — Le maître d'écriture.

LETTRE DE PAULINE SÉVERAC A SON AMIE AGATHE DIDIER.

La Roche, 1er juillet 18....

« Oh! qu'on a tort de pleurer, chère Agathe! Je vais t'en donner la preuve : hier soir maman me dit : « Pauline, je vais m'absenter pendant six se-
« maines; ma santé l'exige. J'emmène ta sœur et

« je te laisse avec ton papa dont tu auras bien
« soin, j'en suis certaine. »

« J'éclatai en sanglots, ne voulant rien écouter

« Cependant on ne peut pas pleurer toujours aussi fort; d'ailleurs mon mouchoir était trempé. Lorsque je fus un peu calmée, maman me dit : « Je te croyais plus raisonnable, et j'avais un pro-
« jet auquel je me vois forcée de renoncer.

« — Quel projet, maman?

« — Je voulais faire de toi une petite maîtresse
« de maison en l'absence de ta sœur. Tu écris assez
« passablement pour tenir le livre de dépense jus-
« qu'à mon retour; Babet ferait ce que tu lui com-
« manderais pour le déjeuner et pour le dîner; tu
« veillerais à ce que rien ne manquât à ton père
« que tu aimes tant. Je me suis trompée! »

« Ma surprise fut si grande, que je crus rêver; mais non, maman parlait sérieusement : je serais maîtresse de maison. Babet, Justine et Philippe m'obéiraient! Et comme j'avais l'air de douter, maman ajouta : « Vois, quelle confiance j'ai en
« toi! Il est vrai que tu auras dix ans bientôt, tu
« n'es plus une enfant. »

« Agathe, je n'ai point de secrets pour toi. Il faut que tu connaisses le vilain sentiment qui s'empara de mon cœur : J'aurais voulu voir maman et Mathilde partir tout de suite!

« Comprends-tu mon bonheur, chère amie? Être maîtresse de maison! C'est-à-dire faire tout ce qu'on veut. Maman m'a bien prévenue que je devrai

réfléchir avant de donner un ordre, qu'il est plus facile d'obéir que de commander, mais je ne le crois pas. Quelle difficulté peut-il donc y avoir à commander le déjeûner et le dîner? A diriger Justine qui aime un peu trop à faire à sa tête?

« Le temps est magnifique; je me promènerai avec papa; nous ferons des visites, on nous les rendra; puis viendront sans doute les invitations à dîner, et c'est alors que je me distinguerai.

« Mon bonheur ne sera cependant pas sans nuage: maman m'a laissé des leçons à apprendre, une tâche de couture, et le terrible M. Lemoine continuera ses leçons d'écriture, d'orthographe et de calcul.

« Entre nous soit dit, ces conditions me semblent singulières: une maîtresse de maison a-t-elle trop de la journée pour surveiller ses gens, recevoir les visites; car à la campagne, on ne peut pas fermer sa porte.... enfin....

« Oh! comme je vais bien soigner mon petit papa! Comme la maison sera belle! Il faudra bien que Basile cueille des fleurs pour orner mes appartements. Je serai bonne, mais ferme.

« Au retour des voyageuses, je recevrai des compliments; tout le monde aura fait son devoir, à commencer par ton amie qui pleure de joie en t'embrassant.

« PAULINE,
« *Châtelaine de la Roche.*

« *P. S.* Si vous pouviez venir à la Roche pendant

mon règne, aucune princesse ne vous offrirait une hospitalité comparable à celle qui vous attend ici. Agathe, je compte sur ta discrétion.... »

Pauline Séverac, successivement connue sous le nom de Poupoule, Paulette, Poule et enfin Pauline, était une charmante enfant aimée de tout le monde : gaie, vive et douce, elle faisait la joie de son père qui n'avait pas encore usé de son autorité pour réprimer certains petits défauts. Il ne voyait cependant pas sans inquiétude une disposition déjà très-accentuée chez Pauline.

Quoique soumise, cette petite fille ne parlait que du bonheur d'être grande, de faire ce qu'on veut, et surtout de commander aux autres.

Beaucoup de parents auraient fermé les yeux sur cette disposition fâcheuse; ils se seraient même amusés de ce babillage; mais ce n'est pas ainsi que M. et Mme Séverac envisageaient leur tâche.

Retirés dans une terre, à quelques lieues de Condom, ils vivaient simplement et laborieusement.

M. Séverac, ancien officier du génie, partageait son temps entre l'étude des sciences et l'agronomie; sa femme joignait aux qualités du cœur une intelligence remarquable; des goûts modestes, une instruction solide lui permettaient de faire l'éducation de ses filles, empruntant toutefois le concours d'un professeur.

Déjà Mathilde, l'aînée, réalisait les espérances

de sa mère. Naturellement calme et persévérante, son éducation n'avait point offert de ces difficultés qui mettent à l'épreuve le courage de la plus tendre des mères.

Un contraste frappant existait entre les deux sœurs; Pauline était aussi blonde que Mathilde était brune. Celle-ci était presque grave, et l'autre d'une vivacité fatigante. On ne la trouvait jamais à la place où on l'avait laissée.

Les deux sœurs s'aimaient beaucoup; si Pauline avait pu prendre l'autorité accordée à sa sœur, jamais elle n'eût fait le vœu de la voir quitter la maison.

Vainement la grande sœur disait-elle : « Mais j'obéis comme toi à maman, c'est d'après son conseil que je donne des ordres. N'ai-je pas des heures d'étude? Des obligations de société qui ne me plaisent pas toujours? Crois-tu par exemple que la partie de boston soit amusante?»

A tout cela, Pauline répondait : « Ma sœur tu me fais des contes; je vois ce qui se passe et je trouve que papa et maman devraient te marier bien vite pour que je prenne ta place. »

Un voyage aux eaux sembla donc l'occasion naturelle de soumettre Pauline à l'épreuve de la liberté et de l'autorité.

Elle éprouva toutefois une vive émotion en voyant partir sa mère et sa sœur. C'est en vain qu'elle ouvrit ses grands yeux bleus pour retenir des larmes qui roulèrent sur ses joues.

Le père prit son enfant chérie dans ses bras, et le calme rentra bien vite dans ce petit cœur désolé. M. Séverac quitta Pauline en lui rappelant l'importance de ses devoirs.

La petite maîtresse de maison, seule dans sa chambre, réfléchit sur sa nouvelle position et pressentit vaguement les difficultés qui en étaient inséparables.

Elle était en train de composer un menu, lorsque le maître d'écriture arriva.

« Oh! mon bon monsieur Lemoine, il n'y aura pas de leçon aujourd'hui. Maman et Mathilde viennent de partir pour les Pyrénées. C'est moi qui vais tenir la maison, et vous comprenez qu'aujourd'hui surtout, il ne peut être question d'écriture et encore moins d'histoire et d'additions.

— Mademoiselle, madame votre mère m'a jugé digne de la remplacer, et je veux répondre à sa confiance; d'ailleurs je vous ferai remarquer qu'une maîtresse de maison doit tout au moins savoir écrire et compter. Comment pourrez-vous tenir en ordre votre livre de dépense? Ce serait une véritable gloire pour vous de présenter des comptes irréprochables. Tenez, mademoiselle, regardez ces belles colonnes de chiffres préparées pour vous à l'avance! N'est-ce pas joli?

— Pas du tout, monsieur, tous ces chiffres me brouillent la vue. Je conviens pourtant qu'il faut savoir compter lorsqu'on a de l'argent! Plus tard, je m'appliquerai sérieusement.

— Plus tard! mademoiselle, c'est presque comme si vous disiez jamais. Les enfants qui remettent seulement au lendemain à étudier leur leçon ne la savent pas. Il faut savoir compter avant d'avoir de l'argent. »

Cette réflexion n'était pas précisément de circonstance. Pauline se leva comme une maîtresse de maison qui congédie un hôte importun, et du ton le plus gracieux, elle ajourna la leçon au lendemain.

Babet, vieille servante de la famille, n'avait pas accepté son rôle sans faire quelque difficulté : si cette comédie pouvait avoir son côté utile, il en coûterait de l'argent à ses maîtres. Babet ne possédait rien. Elle avait travaillé toute sa vie pour son père et sa mère, payé les mois d'école de trois sœurs qui ne songeaient plus à leur aînée. L'heure du repos était arrivée pour la brave fille qui ne comprenait pas le sens de ce mot. Petite et maigre, alerte, fort entendue en toutes choses, elle se rendait utile à tous.

Une horrible petite vérole avait labouré son visage et fait disparaître la finesse de ses traits. Babet se rappelait quelquefois qu'elle avait été jolie; ses beaux yeux noirs en faisaient foi.

Résignée à la volonté de Mme Séverac par amour pour l'enfant qu'elle avait vue naître; elle se présenta gravement le lendemain pour recevoir les ordres.

Pauline avait cru sa présence nécessaire pour assister à la cueillette des cerises.

Babet ne la trouva donc pas dans la maison. La bonne vieille parcourut le jardin, le potager, appela, chercha, et finit par trouver la maîtresse de maison assise sous un beau cerisier au haut duquel était un petit garçon qui s'exerçait à faire tomber les fruits dans une corbeille posée sur les genoux de Pauline.

Ce jeu avait bien l'inconvénient de meurtrir les cerises, mais c'était si amusant!

« Fais comme moi, disait la maîtresse, manges-en tant que tu voudras. »

Louis obéissait merveilleusement bien, lorsque Babet arriva tout essoufflée : « Je viens prendre les ordres, mademoiselle.

— Ne m'appelle pas ainsi lorsque nous sommes seules. »

Cependant la manière respectueuse dont ce *mademoiselle* avait été prononcé, couvrit d'une rougeur charmante le visage de Pauline. Ce témoignage de respect l'enchantait.

« Ma pauvre Babet, je te demande pardon de n'être pas entrée à l'office avant de sortir. Louis allait cueillir les cerises, et j'ai voulu le surveiller.

— Il n'a guère avancé, tout de même!

— Louis, dépêche-toi, maintenant. Voyons, ma mie, commençons par le déjeuner.

— Il y a encore quelque chose dans le garde-manger.

— Des restes! y penses-tu, Babet? Ce serait un beau début de maîtresse de maison!

— Le boucher ne viendra pas aujourd'hui.

— On ira le trouver. Philippe montera à cheval, voilà tout.

— Que rapportera-t-il, demanda Babet d'un air résigné.

— Attends.... Un gigot.

— C'est un plat de dîner, songe donc qu'on dîne à trois heures!

— N'importe, ma mie, je veux donner le plus tôt possible à papa ce qui lui plaît.

— Ma Poule, je connais les goûts de mon maître, je t'assure qu'un gigot ne lui plaira pas ce matin.

— Alors fais ce que tu voudras aujourd'hui, mais du bon, de l'excellent. »

Babet se sauva de crainte qu'une fantaisie nouvelle ne vînt bouleverser ces idées raisonnables.

Les cerises étaient cueillies. Pauline congédia Louis et reprit le chemin de la maison.

Que c'est donc agréable, pensait-elle, de faire tout ce qu'on veut! C'est bien l'heure d'apprendre ma leçon.... Oh! que ces petits veaux sont drôles! leur mère les regarde et me regarde aussi.... J'ai peur! elle s'engagea dans un chemin où un troupeau d'oies lui barra le passage. Effrayée de leurs cris, elle courut à toutes jambes; quelques-unes la poursuivirent. Par bonheur, le meunier survint,

et d'un grand coup de chapeau mit les criardes en déroute.

La petite maîtrèsse de maison était émue; il lui eût été impossible de se mettre à l'étude. Que fera-t-elle donc? Elle mettra sa robe blanche pour faire honneur à ce premier déjeûner où elle tiendra la place de sa maman.

Justine risqua quelques observations qui ne furent point écoutées, non pas que Pauline trouvât ces observation absolument dénuées de raison, mais elle voulait s'affranchir de l'autorité d'une femme de chambre : elle croyait qu'une maîtresse de maison s'habille à sa fantaisie. Justine soupira en sortant de l'armoire une robe de percale blanche et soupira encore en attachant une large ceinture de taffetas bleu.

Malgré tous ces expédients pour faire passer le temps, le balancier de la pendule ne perdait rien de sa gravité.

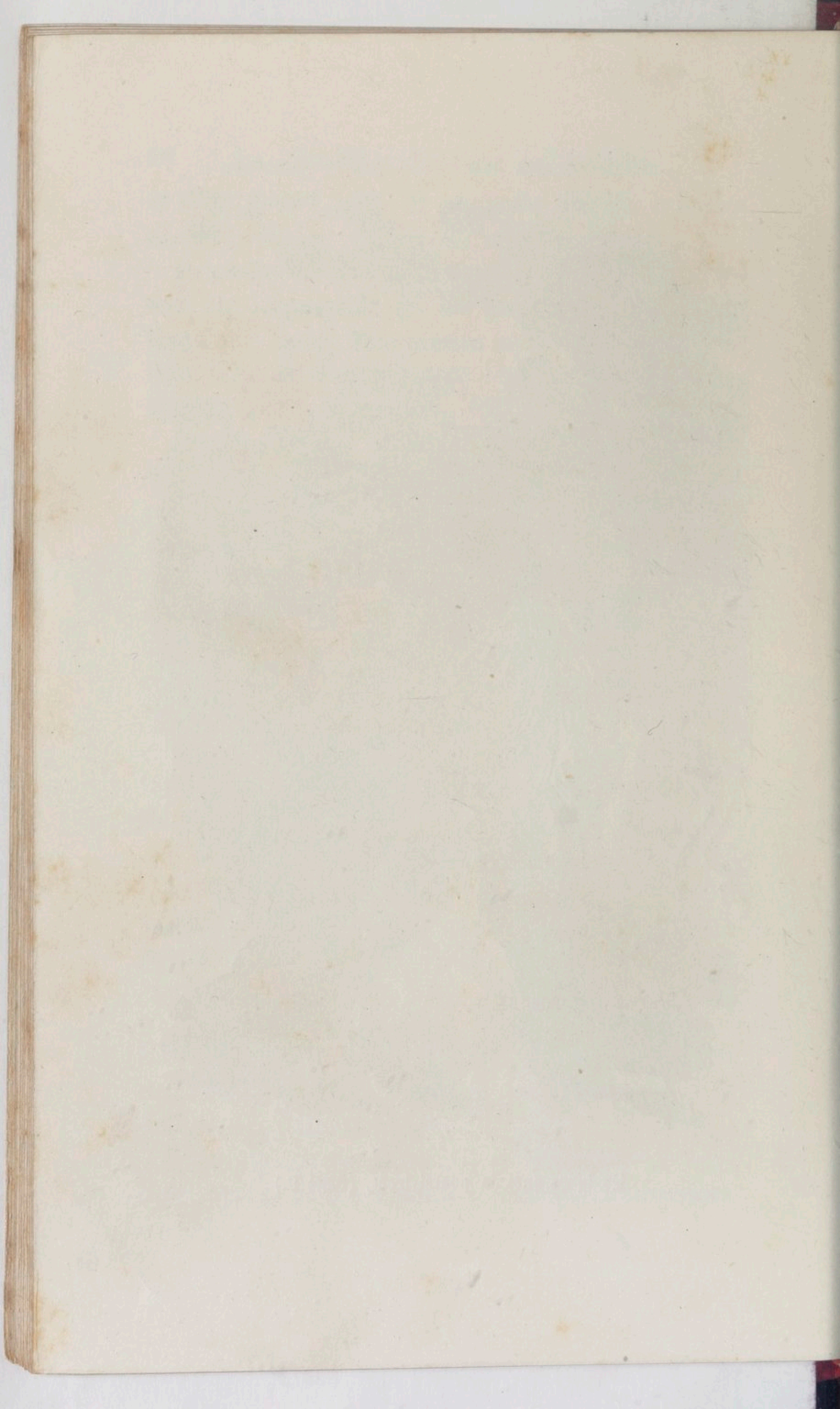
« Si j'écrivais à maman? » Oh! la bonne idée!

Sans souci de la fraîcheur de sa toilette, Pauline se place devant le bureau, choisit une bonne plume, prend une grande feuille de papier et reste le coude appuyé sur la table. Enfin elle débute par un affreux pâté. La crainte d'avoir taché sa robe lui fit faire un mouvement qui eut pour résultat de renverser l'encre sur la table. La manche et la petite main en eurent leur part.

Cette maladresse assurait le triomphe de Justine. Aussi, ce n'est point à elle que s'adressera



Quelques-unes la poursivirent. (Page 9.)



Pauline pour réparer le malheur. Babet, l'amie fidèle, saura bien faire disparaître cette vilaine tache; quelques remontrances s'en suivront, mais Babet a la voix douce et ses sermons finissent toujours par une caresse.

Les choses se passèrent ainsi :

Voici donc notre étourdie revenue à sa place; cinq minutes s'écoulent, Pauline se tient la tête, suce ses doigts encore tachés d'encre, puis tout à coup elle se lance en disant : « Je n'ai pas d'idées quand je m'applique. »

LETTRE DE PAULINE A SA MÈRE.

« Ma chère maman,

« J'ai été bien attrapée après votre départ de ne pas vous trouver dans votre chambre. Je tournais la tête à droite et à gauche, mais point de maman pour m'embrasser et me faire un petit sermon.

« Cependant je n'ai pas pleuré, parce que j'ai presque dix ans et que vous reviendrez bientôt. Votre petite fille n'est peut-être pas aussi étourdie que vous le croyez : devinez ce que j'ai pensé lorsque j'étais au beau milieu de votre chambre? On aurait le temps d'aller en Amérique et d'en revenir avant que vous ayez deviné, et comme je ne

veux pas que vous vous fatiguiez la tête inutilement, je vais vous le dire : « Si je commençais ma « journée par venir ici chaque matin, ce serait un « peu comme si ma mère chérie y était encore. La « vue de son fauteuil, et de sa pendule surtout, « me rappellerait ses conseils ; je ferais ma prière « sur son beau prie-Dieu ; je prendrais de bonnes « résolutions pour la journée et peut-être que ça « réussirait.

« Ne trouvez-vous pas mon idée excellente? « Comme ce serait agréable d'entrer dans une « jolie chambre et d'en sortir bien sage ! »

« Ma chère maman, je m'applique peu en vous écrivant, parce que, si je m'appliquais beaucoup, je n'aurais plus d'idées, et j'ai déjà tant de choses à vous dire! D'abord je ne suis pas triste, je suis même très-gaie.

« Après votre départ, j'ai voulu commander le déjeûner de papa, mais j'avais beau me creuser la tête pour trouver quelque chose qui lui plût, je n'y parvenais pas. Babet, dont je suis très-contente, m'a assuré que les plats qu'elle sert habituellement sont ceux que papa préfère, et, comme j'ai confiance en elle, j'ai accepté ses raisons. Je vous avouerai même que je serais un peu embarrassée sans ma bonne.

« Cette chère *Babette* m'a appelée mademoiselle ce matin ; cela m'a fait plaisir, et pourtant j'exige qu'elle me tutoie comme à l'ordinaire, lorsque nous sommes seules.

« J'ai fait cueillir les cerises; il y en a beaucoup; nous ferons des confitures après-demain! Quel travail!

« Philippe me respecte; il rit bien un peu sous cape lorsque je lui donne un ordre, mais j'ai l'air de ne pas m'en apercevoir.

« Je suis moins satisfaite de Justine. On voit qu'elle regrette de ne pas vous avoir accompagnée; je m'attends un jour ou l'autre à quelques difficultés. Je ne lui céderai pas, maman : me désobéir, c'est vous désobéir!

« J'ai suivi votre exemple : ma lettre est prête avant le déjeuner. Je m'aperçois que j'ai écrit un peu de travers.... lisez d'abord dans mon cœur, mère chérie, et vos yeux ne verront plus les imperfections de la lettre de votre Poule, qui vous embrasse et qui embrasse Mathilde de tout son cœur. »

Pauline se relit, ajoute une foule de mots oubliés, refait la tête aux *e* bouchés et met enfin sa lettre sous enveloppe.

Son père étant arrivé, elle déjeûna gaiement avec lui, et ne le quitta plus de la journée.

Trois jours s'écoulèrent sans amener aucun événement digne d'être raconté.

La maîtresse de maison descendait et montait les escaliers du matin au soir; elle prenait de bonnes résolutions et se croyait irréprochable parce que les repas étaient servis avec la ponctualité accoutumée et qu'elle allait de temps à

autre visiter sa chère Babet. Elle s'ennuyait bien un peu, sans songer à se distraire par l'étude.

Le matin du quatrième jour, elle eut encore la fantaisie de faire une belle toilette pour déjeûner avec son père. Cette coquetterie lui semblait une aimable attention.

Cependant M. Séverac se fait attendre. Impatiente, Pauline regarde par la fenêtre, va même jeter un coup d'œil sur la route et revient à la cuisine chercher des consolations près de Babet.

L'inquiétude commençait à se faire sentir au cœur de celle-ci, et ses paroles s'en ressentaient. Par bonheur, Florent, le vieux piéton, vint mettre fin aux incertitudes de la maîtresse et de la servante. Il apportait deux lettres, une de M. Séverac, qui avait rencontré Florent, et une autre d'Agathe. Le papa disait :

« Ma chère petite fille,

« Une affaire me retiendra à la ville toute la matinée ; en revanche, je t'amènerai pour dîner M. et Mme Lamotte ainsi que leurs enfants. Ils auront un bon accueil et bon dîner n'est-ce pas ? »

Pauline, appelle au secours : « Babet ! Babet ! six personnes à dîner aujourd'hui ! qu'allons-nous faire ?

— Aujourd'hui jeudi, il n'y a rien chez le boucher ; heureusement que la basse-cour est une ressource : je tuerai le gros canard.

— Le canard que m'a donné mon oncle? je ne le veux pas :

— Que tu le veuilles ou ne le veuilles pas, il y passera en compagnie d'une poule et d'un lapin.

— Babet, tu parles de massacrer ces pauvres bêtes aussi tranquillement que s'il s'agissait de cueillir un bouquet de roses.... Je ne veux pas que le sang coule sous mon règne.

— Alors il faut me dire comment faire un bon dîner. Un dîner qui mérite des compliments. Il est dix heures.

— Va donc! égorge-les bien loin d'ici et surtout ne tue pas de lapin blanc; il n'en manque pas de gris. »

Philippe annonce le déjeûner.

« Un moment, je lis mon courrier. »

Pauline était assise dans un grand fauteuil, souriant d'avance au plaisir qu'une lettre d'Agathe lui promettait. Cependant son front se couvrit d'un nuage en lisant ces mots :

« Ma chère amie,

« J'ai déchiré ta lettre en mille morceaux, de crainte qu'une autre que moi n'eût tes confidences.

« Tu es contente que ta maman soit absente? tu te trompes, et il ne s'écoulera pas beaucoup de jours sans que tu sois de mon avis.

« Crois-moi, j'ai douze ans, et déjà une petite expérience dont je voudrais te faire profiter. Que

tu trouves du plaisir à être maîtresse de maison, je le comprends bien; mais si c'était pour toujours, tu penserais autrement, va! Tu dois te tromper souvent, n'ayant pas appris comme ta sœur; et je l'ai vue une fois très-embarrassée parce que des personnes qu'on n'attendait pas étaient venues souper (Pauline sourit). Nous avons bien le temps d'être grandes! Pour moi, je regrette que ma taille ne soit pas celle d'une enfant de mon âge; cela m'oblige à plus de raison, et c'est quelquefois gênant. Déjà j'hésite à jouer à la poupée. Ma pauvre fille est dans sa boîte : heureusement que mes cousines l'en font sortir. Alors je ne me fais pas prier pour m'occuper de cette compagne de mon enfance qui paraît aussi satisfaite que moi.

« Je te fais aussi mes confidences. Je n'ai pas fini: la raison m'est venue le jour où mes cheveux n'ont plus flotté sur mes épaules et qu'une robe longue a remplacé ma robe courte. C'est singulier, n'est-ce pas?

« On me compte aujourd'hui parmi les personnes raisonnables. J'apprends le catéchisme; ma gouvernante dit qu'elle ne me reconnaît pas. Tu me reconnaîtras bien toi, sois tranquille.

« Si nous allons te voir aux vacances, tu pourras me confier l'exécution de quelques costumes élégants pour *miss Happy;* car je couds passablement, et l'on me trouve très-adroite.

« Ma chère Pauline, puisque nos mamans s'écrivent, pourquoi ne suivrions-nous pas leur

exemple. D'abord les maîtresses de maison ont une correspondance non-seulement avec les fournisseurs, mais avec leurs amies. C'est très-amusant d'écrire des lettres sur de joli papier, de mettre l'adresse, et surtout de cacheter à la cire!

« Adieu, chère amie, je t'embrasse d'abord sans cérémonie, puis j'embrasse respectueusement la maîtresse de maison, et de tout mon cœur.

« AGATHE. »

On le voit, la raison est précoce chez l'amie intime. La lecture de cette lettre sembla jeter Pauline dans de graves réflexions. Nous verrons bientôt comment elle en profita.

Elle se mit enfin à table. Toute préoccupée de sa correspondance, elle oublia sa jolie toilette, et la compromit d'une façon tout à fait fâcheuse, en mangeant un œuf à la coque.

Quel triomphe ce fut pour Justine, qui déclara que les autres robes étaient au blanchissage! « Mademoiselle devait se contenter d'une vieille robe de Guingamp rose.

— C'est celle que je préfère, » répondit fièrement Pauline.

Notre chère enfant avait complétement oublié que Mlle Blanche, la fille de son maître d'écriture, lui donnait des leçons de piano. C'était précisément le jour.

Grande fut la surprise de Pauline en voyant arriver le professeur.

« Quelle imprudence, chère mademoiselle, de venir de si loin par cette chaleur! Vous tomberez malade!

— Ne craignez pas cela, mademoiselle; c'est lorsque je n'ai pas d'occupations que je suis à plaindre. La vue de mes élèves me rafraîchit bien autrement que les ombrages de mon jardin.

« Voyons, avez-vous bien étudié votre *petit rien* de Cramer?

— Comment! Vous ne savez donc pas ce qui est arrivé?

— Vous avez été malade?

— Pas du tout : maman et ma sœur sont aux Pyrénées, et c'est moi qui les remplace; je donne des ordres du matin au soir ; j'attends aujourd'hui six personnes à dîner. Jugez un peu si j'ai le temps d'étudier. Je vous prie même, mademoiselle, de ne revenir que dans quinze jours. Les leçons de monsieur votre père me prennent déjà trop de temps.

— C'est impossible : madame votre mère me donne un traitement fixe, et il n'y a que votre santé ou la mienne qui puisse m'empêcher de venir.

— Alors, dit résolûment Pauline, dépêchons-nous : pas de gammes, je vous en prie. »

La maîtresse, trop heureuse d'ouvrir le piano, fit grâce des gammes.

Une extrême facilité remplaçait l'étude. Mlle Blanche se disait qu'une semblable élève pouvait lui

en valoir beaucoup d'autres; aussi ne ménageait-elle pas les encouragements.

Une heure se passa sans réclamation de Pauline. Bien au contraire, elle trouva la leçon trop courte, et voulut jouer une sonate à quatre mains. Vous resterez à dîner, et nous donnerons un petit concert à papa qui sera enchanté.

« Je ne puis accepter, ma chère enfant.... madame votre mère est absente....

— Vous oubliez, mademoiselle, que je fais tout ce que je veux.... Vous resterez à dîner. »

Mlle Blanche se rendit, et une autre heure se passa à jouer du piano et à rire.

Babet attirée par l'harmonie s'extasiait en voyant courir les menottes de Pauline sur les touches noires et blanches, sans se tromper.

Cependant Babet interrompit les accords de sa maîtresse, pour lui dire qu'elle ferait bien de changer de robe et de s'occuper du dessert; et, après avoir énuméré tout ce qui se trouvait dans le buffet, elle lui demanda quels fruits il fallait cueillir, et si c'était elle qui ferait les corbeilles.

« Non, je n'ai pas le temps; arrange-toi avec Basile, et surtout qu'il y ait des pêches.

— Des pêches! Elles ne sont pas encore mûres, ma Poule.

— C'est égal, les primeurs font bien dans un dîner.

— Jamais Basile ne consentira à cueillir des

pêches avant qu'elles soient mûres, ma mignonne!

— Je le veux, » dit Pauline, en quittant brusquement le piano, et elle se rendit à sa chambre.

Le bruit d'une voiture l'en fit descendre; elle se jeta dans les bras de son père qui amenait les hôtes annoncés le matin.

Les filles de Mme Lamotte étaient les aînées de Pauline. Quelle fût donc leur surprise en l'entendant donner des ordres, aller et venir et occuper la place de sa maman.

Elles se disaient tout bas que leur petite amie jouait à la *madame;* car déjà ces demoiselles savaient qu'une maîtresse de maison consulte les goûts de sa société, et surtout ne débute pas par imposer une *queue de loup* avant que le dîner soit servi.

L'entrain ne manqua pas cependant. Quelques jeunes paysannes occupées au potager étaient venues, sur l'ordre de mademoiselle, donner du développement à *la queue.*

Les parents attirés par les cris assistèrent quelques instants à cette partie joyeuse, puis Mme Lamotte conseilla d'aller au jardin.

La proposition n'était pas du goût de Pauline; elle ouvrit le piano, et joua avec Mlle Blanche une sonate à quatre mains.

Il y a tant de demoiselles qui se font prier, qu'on aurait eu bien mauvaise grâce de refuser d'écouter

cette sonate. La maîtresse et l'élève reçurent des compliments.

Enfin Philippe ouvre les battants et prononce ces paroles solennelles : « Mademoiselle est servie. »

M. Lamotte offre le bras à la maîtresse de maison, Mme Lamotte prend celui de M. Séverac et les enfants suivent en riant. Car cette représentation est tout à fait nouvelle pour eux.

Pauline est au milieu de la table, en face de son père, M. Lamotte est à sa droite, et quoique le petit garçon n'ait que cinq ans, on l'asseoit à gauche de mademoiselle.

La table était servie avec recherche. Philippe, sur l'ordre de Pauline, avait revêtu une livrée qui n'avait pas vu le jour depuis la mort de celui pour lequel on l'avait faite. L'honnête serviteur était d'autant plus ridicule, que fort satisfait de sa personne il ne perdait pas une ligne de sa taille et raccourcissait encore des vêtements déjà trop courts pour lui.

La sagesse bien connue de M. et de Mme Séverac rendait inexplicable pour leurs amis une pareille comédie. Le père de Pauline devinait cette critique, mais confiant dans le résultat de l'épreuve, il se laissait accuser de faiblesse.

La sensibilité de la maîtresse de maison pour le canard et le lapin fut effacée par les éloges qu'elle reçut.

Philippe pose le dessert avec une symétrie parfaite ; à la vue d'une corbeille de pêches vertes,

M. Séverac oublie son rôle; il éclate en reproches contre le jardinier ; il interroge Philippe qui ne répond pas.

Pauline, déjà fort émue, perd toute contenance, lorsque son père lui demande si c'est par son ordre que Basile a cueilli ces pêches.

Les joues de la maîtresse de maison se couvrirent de larmes et ce ne fut pas sans un grand effort qu'elle parvint à dire : « Papa, j'ai voulu donner des primeurs à nos bons amis. »

Le père fut désarmé par cet aveu; une franche gaieté succéda aux reproches, et, comme la maîtresse de maison pleurait d'autant plus fort et voulait se sauver, son père la prit dans ses bras et lui dit : « Chère petite fille; une primeur est un fruit mûr avant la saison. »

L'orage passa, Pauline reprit contenance en voyant arriver un plateau sur lequel figuraient des tasses de Sèvres du plus grand prix; héritage de famille précieusement conservé.

M. Séverac suivait avec inquiétude les mouvements du domestique, et je crois que ce fut avec une véritable satisfaction qu'il vit arriver le moment du départ de ses hôtes.

La calèche s'avança; Mlle Blanche y prit place et eut la satisfaction de se retrouver chez elle sans le secours de ses jambes.

Resté seul avec sa fille, le papa lui fit des observations auxquelles il ajouta des éloges ; Pauline avait bien deux petites oreilles roses, mais, chose

assez ordinaire, ces oreilles là n'entendaient bien distinctement que les choses agréables. Et lorsque M. Séverac dit : « à propos, j'ai à te remettre une lettre de ta maman, la *poule* tendit la main et s'envola. »

Quoique la porte de sa chambre fût fermée, nous avons assisté à la lecture de cette lettre, et nous croyons devoir la faire connaître à nos lecteurs.

Bagnères-de-Luchon, 10 juillet.

« Chère petite fille,

« Ta lettre m'a causé une véritable joie. D'après ton conseil, j'ai lu dans ton cœur, et je ne doute pas de tes bonnes intentions ; mais, ma Paulette, une maman ne doit pas se contenter d'une lecture aussi facile ; elle ne peut pas fermer les yeux et prendre des zigzags pour des lignes droites. Tu trouveras un transparent dans le tiroir de ma table. Je te prie de t'en servir.

« Ton père me dit qu'il est très-satisfait de toi, et, ce qui n'a pas moins d'importance, Babet se félicite de la manière dont tu tiens la maison. Tu vas certainement apprendre avec cette bonne fille des choses qu'on ne trouve pas dans les livres. Je n'ai pas besoin de te recommander d'être respectueuse envers elle ; n'oublie pas qu'il y a qua-

rante ans que Babet est dans la famille. Si par hasard il te prenait un petit accès de paresse, regarde ses mains qui ont tant travaillé et qui ne veulent pas rester oisives.

« Tu as raison de laisser sourire Philippe ; quant à Justine, je t'engage à la ménager. Elle a plus de qualités que de défauts. Je n'ignore pas ce qui lui manque. Le premier devoir d'une maîtresse de maison est d'agir avec prudence ; évite de mettre Justine dans son tort : si tu la déranges inutilement de son ouvrage, elle en témoignera de l'humeur. Je ne saurais trop te recommander la politesse et la douceur envers les domestiques. C'est le meilleur moyen de te faire aimer d'eux et d'obtenir plus tard de l'autorité. Mathilde te donne en cela, comme en tout, le bon exemple.

« Nous pensons à toi, nous parlons de toi sans cesse : « que fait-elle ? Comme elle doit bien soigner « son papa ! se promener avec lui, recevoir des vi- « sites ; les invitations ne leur manquent pas, et « ma Pauline sera peut-être obligée de donner un dîner ! »

« Tu es si raisonnable, que je ne crains pas de t'affliger en te disant qu'il a ici de magnifiques promenades ; nous sortons tous les jours à pied et en voiture. Lorsque nous rencontrons des petites filles de ton âge, nous regrettons que tu ne sois pas là pour partager leurs plaisirs.

« Hier, en revenant des belles cascades où les étrangers se portent en foule, une petite gardeuse

de moutons attira notre attention par son air raisonnable quoiqu'elle parût n'avoir guère plus de huit ans. Un de ses agneaux ayant eu la fantaisie d'aller brouter sur une pente au bas de laquelle coulait un large ruisseau, le pied manqua à l'imprudent, il tomba dans l'eau. Trop faible pour se tirer d'affaire, il allait certainement périr, lorsqu'un jeune homme, attiré par les bêlements de la brebis, descend de cheval, se jette à l'eau et ramène l'agnelet. La mère le couvrit de son corps pour le réchauffer. L'étranger craignant, sans doute, que ce bain inopportun ne coûtât la vie au petit et que la fille ne fût grondée, lui remit une pièce d'or et disparut au galop.

« Tu ne me dis rien, chère enfant, de M. Lemoine et de Mlle Blanche. J'espère qu'ils ne sont pas malades. Ton silence à leur sujet me fait pressentir quelques surprises. Tu sais, ma mie, combien j'attache d'importance à l'écriture et au calcul! applique-toi, je t'en conjure.

« Je m'attends à recevoir une lettre qui ne laissera rien à désirer.

« Je t'embrasse, nous t'embrassons bien tendrement. »

Sans doute Pauline était contente d'avoir reçu une longue lettre de sa maman, mais le nom seul de ce M. Lemoine avait tout gâté. Il fallait donc absolument s'appliquer un jour ou l'autre. Notre petite fille prit de bonnes résolutions dont elle remit l'exécution au lendemain, selon sa coutume.

Justine venait de se mettre au travail, lorsque mademoiselle, oubliant son rôle, lui apporta sa poupée en la priant de laisser son ouvrage et de faire tout de suite une robe à miss *Happy*, d'après une gravure de modes.

Vainement la femme de chambre fit-elle valoir de bonnes raisons pour a·ourner ce travail, il fallut céder.

Une fois en train, son adresse et son bon goût triomphèrent de sa mauvaise humeur, et quelques heures plus tard, Justine souriait à la jeune miss, qui semblait demander la permission de passer le détroit pour porter les modes françaises.

Pauline éprouva une double satisfaction : on lui avait obéi, et si miss *Happy* allait à Bordeaux, elle ne rencontrerait assurément pas une rivale sur son chemin.





CHAPITRE II.

Babet en classe. — M. Caton. — Maria et Charlot.

Une semaine s'est écoulée. Voici Babet armée du livre de dépense : Il faut compter, mademoiselle Poupoule ! Je n'ai presque plus d'argent, et votre maman n'aime pas les dettes. Notre dîner de cérémonie a porté un rude coup aux provisions.

Force est à Pauline de se rendre à l'invitation de Babet. Elle ouvre du bout des doigts l'agenda qui exhale un parfum de clous de girofle et de poivre ; elle éternue trois fois : « Babet, pourquoi ton livre sent-il si fort ? C'est insupportable ! Bon ! je n'ai pas de mouchoir !

— Dame! Mon livre ne loge pas dans un joli pupitre comme ton cahier d'écriture! Mon pupitre, à moi, c'est le tiroir de ma table de cuisine. Si je savais compter et écrire comme toi, je ferais mes affaires toute seule.

— Il faut apprendre, ma mie!

— Apprendre à soixante ans passés! C'est vrai qu'il n'y a que mes pieds d'engourdis, mais c'est égal, je ne m'en fais pas accroire : ma tête doit être dure comme mon billot. »

Pauline garda le silence pendant un quart de minute, puis elle dit gravement : « Babet, tu as entendu quelquefois maman me recommander d'apprendre ma leçon d'histoire?

— Pour ça, oui, je l'ai même entendue te dire que tu ne la savais pas.

— Ceci est un détail. Sais-tu ce que j'apprends?

— Pardine! je ne suis pas encore si innocente, mademoiselle : tu apprends des histoires.

— Écoute-moi, ma pauvre Babette : l'histoire est le récit de tout ce qui s'est passé depuis le commencement du monde....

— Miséricorde! Ils veulent te mettre tout ça dans la tête? mais tu en mourras!

— Calme-toi, ne crains pas que tout y entre. On raconte les bonnes et les mauvaises actions des hommes....

— Ah! bien sûr qu'il y en a plus de mauvaises que de bonnes!

— Babet, écoute-moi donc! J'ai à te dire une chose importante.

— .... Voyons.....

— Eh bien, ma mie, j'apprends des batailles dans mes livres,... je sais aussi qu'il y a des savants qui ont étudié toute leur vie, qui ont fait des découvertes....

— Mais ma Poule, je n'ai pas besoin de savoir tout ça; je te dirai même que ça m'est égal.

— Laisse-moi seulement te dire qu'un certain monsieur Caton a appris le grec à quatre-vingts ans! n'aie pas peur; je ne sais pas le grec, ainsi je ne te l'apprendrai pas. Mais cela te prouve que si Caton a appris le grec à quatre-vingts ans, tu peux, avec de la bonne volonté, apprendre à lire et à écrire.

— Laisse-moi tranquille : à soixante ans!

— N'as-tu pas entendu dire qu'on apprend à tout âge? Babet, ma petite Babet, je t'en prie, laisse-moi te donner une leçon d'écriture. Quelle gloire pour nous deux!

— J'ai bien le temps! voilà les poules qui chantent, allons plutôt dénicher les œufs.

— Babet, je te prie, je te supplie, mais si tu résistes,... j'userai de mes droits de maîtresse de maison. »

Si la servante ne savait pas écrire, elle ne manquait pas d'esprit. Elle fit des conditions à son tour : on commencerait d'abord par la dépense.

Pauline prend résolûment la plume; elle n'hésite pas.

« Il me semble que tu vas un peu de travers, mademoiselle!

— Ce n'est rien : dis-toujours. »

La maîtresse de maison ne se tirait pas trop mal d'une dictée; la grammaire lui avait communiqué quelques-uns de ses secrets et de ses caprices; mais le vocabulaire de la cuisine lui était peu familier; elle ne sortit d'embarras qu'en ayant recours à des abréviations tout aussi incompréhensibles. Pauline recommença l'addition six fois de suite; et toujours Babet disait : tu te trompes. Toutes deux croyaient avoir raison. Enfin elles se mirent à compter sur leurs doigts et arrivèrent à un résultat satisfaisant.

« C'est ça que j'aimerais de savoir compter

— Ambitieuse!

— Si seulement tu le savais....

— Babet tu me manques de respect.

— Ne nous fâchons pas : Eh bien! ma leçon d'écriture? Un quart d'heure, pas davantage. »

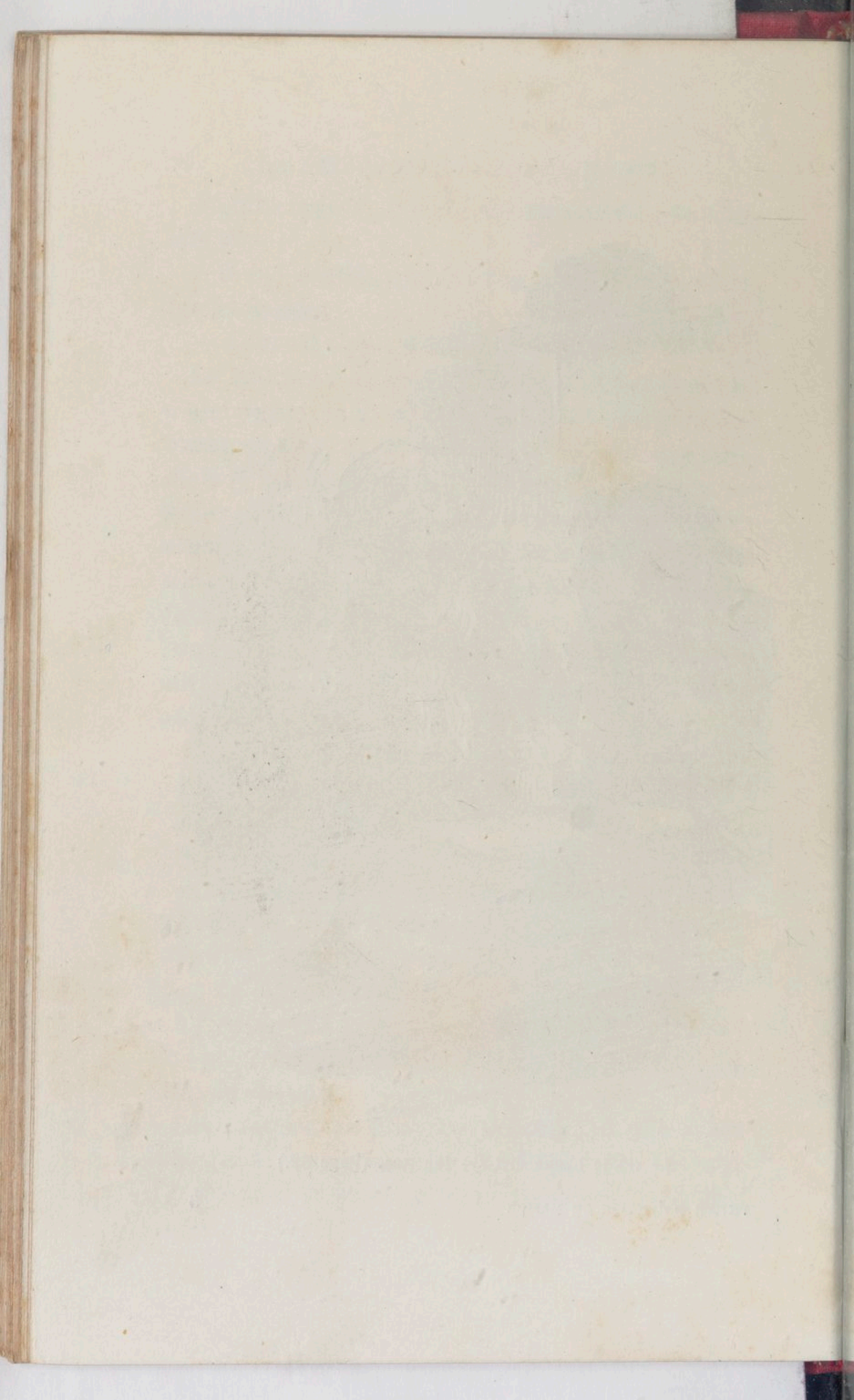
Pauline a vite préparé la table; elle sacrifie une page de son cahier.

La vieille bonne met ses lunettes et laisse Pauline placer la plume dans sa main. Il s'agissait de faire des bâtons.

Cet exercice ne plut pas à Babet; si elle avait consenti à prendre une leçon, c'était dans l'espoir d'écrire tout de suite en fin; cinq minutes avaient



La vieille bonne met ses lunettes. (Page 32.)



suffi pour épuiser sa patience; elle éprouva une véritable joie en voyant entrer M. Lemoine.

L'apparition du maître rappela à Pauline qu'elle n'avait pas ouvert un livre de la semaine, et voulant s'épargner des reproches, elle s'accusa elle-même et fit preuve ensuite d'une application qui ne lui était pas ordinaire.

Deux heures s'écoulèrent paisiblement. M. Lemoine s'avoua satisfait et prit congé de son élève.

Pauline montait gravement l'escalier, lorsque le bruit d'une voiture la fit descendre en toute hâte.

C'était la comtesse Duparc, une aimable voisine qui venait savoir des nouvelles des voyageuses. Pauline lui fit les honneurs du salon comme une petite femme. Sur son ordre, Philippe apporta un plateau garni des meilleurs rafraîchissements.

Mme Duparc admirait la gracieuse enfant, lorsque celle-ci eut la fâcheuse idée de s'excuser de sa toilette un peu négligée.

La bonne maman éclata de rire : « Très-joli ! très-joli ! à dix ans, s'excuser de sa toilette ! Cela promet pour l'avenir. »

La comtesse s'arrêta en voyant les joues pourpres de Pauline, et lui dit du ton le plus amical : « Chère petite amie, je vous ai vue souvent dans cette blouse légère qui convient si bien à vos jeux.

— Madame, je ne joue plus depuis que maman et Mathilde sont parties.

— C'est un tort, ma belle, il ne faut pas vous attrister ainsi.

— M'attrister, madame! oh! non! Je suis maîtresse de maison : je commande, je fais ce que je veux, je me promène en voiture découverte avec papa.

— Et vous trouvez fort agréable de faire votre volonté?

— Oui, madame.

— Pauvre enfant! »

Pauline devint sérieuse et crut devoir ajouter :

« Je serai contente aussi lorsque maman reviendra. Vous le croyez bien, madame?

— Assurément. A votre âge, j'aimais à me donner de l'importance. Plus tard, je perdis mon père et ma mère, et je ne m'en suis jamais consolée.

— Vous avez encore du chagrin, madame?

— Cela vous surprend, mon enfant? Une mère manque toujours. Je suis sûre qu'il y a des instants où vous regrettez de ne pas avoir été du voyage des Pyrénées.

— Pas du tout. Papa est ici, je suis souvent dans son cabinet; je le soigne bien; je lui fais des surprises; il m'embrasse. Je m'aperçois que sa petite maîtresse de maison l'amuse beaucoup. »

Tout en causant, la douairière avait pris son tricot : « Je n'ai pas de temps à perdre; cet immense gilet est pour un bonhomme qui me fait ses commandes chaque année. Savez-vous tricoter, mon cœur?

— Oui, madame, mais j'ai perdu une aiguille dans le jardin, et je n'en ai pas d'autre.

— Qu'à cela ne tienne; j'ai de tout dans mon sac : tenez, en voici une.

La voisine était une de ces femmes rares qui, arrivées à la vieillesse, se souviennent sans douleur d'avoir été jeunes et se plaisent à revivre dans les autres. Son attrait pour l'enfance lui faisait comme un devoir de ne jamais perdre l'occasion de placer un bon conseil.

C'était la première fois, depuis le départ de sa mère, que Pauline était assise hors le temps de ses leçons. Elle tricotait avec la grâce naturelle aux petites filles du Midi. Cette invitation au travail l'avait d'abord surprise, puis elle trouva un certain plaisir à se donner un air de grande personne.

Justine profita de la présence de Mme Duparc pour demander la permission d'aller voir sa sœur à une lieue de la Roche.

Pauline mit pour condition de ne pas rentrer tard.

La présence de l'aimable voisine avait été une agréable distraction, et ce fut avec regret que notre petite fille la vit partir. Babet étant venue dire qu'il n'y avait presque plus de sucre et qu'il fallait écrire à l'épicier, Paulette conçut la pensée de faire d'abondantes provisions de tout genre.

Et comme Babet ne réclamait qu'un pain de sucre,

Pauline s'écria : « Qu'est-ce que cela pour une maison comme la nôtre ! »

Vainement la servante affirma-t-elle que les autres provisions n'étaient pas épuisées; pour toute réponse Pauline se mit gravement devant sa table, prit une plume neuve et écrivit plusieurs billets qu'elle remit au facteur.

Quoi qu'il en soit, *mademoiselle* trouvait le temps long. La solitude n'était pas de son goût. Son père s'occupait bien d'elle, sans doute, mais il affectait d'avoir de grands travaux, qui ne pouvaient être négligés.

La maîtresse de maison faisait de fréquentes visites à la cuisine; elle persécutait Babet pour sa leçon d'écriture, tandis que M. Lemoine était froidement reçu. Averti par les parents, le maître prenait patience sans négliger son devoir.

Le jardinier était le moins endurant. Il entrait en fureur lorsque mademoiselle avait cueilli un bouquet sans discernement, sans le consulter. Sa consolation était de voir mûrir ses fruits, car depuis l'histoire des primeurs, les espaliers étaient respectés.

Cependant, Justine, tout au plaisir de se trouver en famille, oublia l'heure et ne rentra qu'au moment où Pauline elle-même venait de faire une promenade en voiture.

La gravité d'emprunt avait été mise de côté pendant cette promenade. Pauline avait ri et folâtré; elle avait été reçue par les métayers de son père

avec toutes sortes de politesses; on avait cueilli les plus belles fleurs du jardin pour mademoiselle, et un chardonneret, qui avait attiré son attention, lui avait été offert.

La petite égoïste ne songea pas que si Justine rentrait tard, c'est qu'elle aussi s'était amusée. A peine descendue de voiture, elle monta chez la femme de chambre et lui adressa de vifs reproches. « Je vais écrire à maman, il ne faut pas qu'elle ignore votre conduite. »

Justine était dans son tort; c'est sans doute pourquoi les paroles d'une enfant de dix ans la troublèrent profondément : des larmes, elle passa aux sanglots. La maîtresse de maison ne s'était pas attendue à un si beau succès; elle s'en effraya et revint sur la sentence qu'elle avait imprudemment prononcée.

Ce fut en vain : Justine pleurait encore plus fort. La douce voix de Pauline était dominée par les sanglots de la femme de chambre. La maîtresse atterrée, confondue, se mit de la partie. La chambre retentissait de lamentations et de cris.

M. Séverac entra brusquement. « Qu'est-il arrivé, Justine? Ma fille, parlez donc!

— Papa.... Justine est rentrée trop tard.... je l'ai grondée.... Je lui ai pardonné, elle pleure encore davantage; alors moi aussi je pleure. »

Ce ne fut pas sans peine que M. Séverac retint un éclat de rire. Il résuma la question ainsi : « Justine a manqué à son devoir, et toi, ma fille, tu as

manqué d'indulgence. Laisse Justine à ses réflexions, et viens souper. »

Resté seul avec Pauline, son père lui dit : « Tu as compromis ton autorité par un acte d'égoïsme. Pourquoi reprocher à cette brave fille d'avoir prolongé le plaisir d'être avec sa sœur, tandis que tu étais si heureuse de t'amuser? Ce n'est pas bien, Paulette; si ta mère et ta sœur sont aimées et respectées de nos gens, c'est qu'elles sont justes et indulgentes.

— Mais, papa, Justine n'est pas gentille avec moi; elle n'aime pas les enfants. Les autres domestiques sont bien différents, je vous assure.

— C'est à toi de gagner son affection par la politesse et la douceur. »

Le lendemain, maîtresse et femme de chambre étaient au mieux.

Pauline était seule dans le salon, lorsque Babet vint lui dire qu'une pauvre femme demandait à parler à madame.

« Eh bien ! ma mie, madame, c'est mademoiselle. As-tu la tête dure ! J'y vais. »

Une femme portant une cape de drap rouge, selon l'usage du pays, ployait sous le poids d'un gros ballot; deux enfants étaient à ses côtés.

« Oh! qu'ils sont gentils! » s'écria Pauline; et elle les embrassa, sans souci de la poussière qui couvrait leur visage.

« Votre maman n'est pas ici, mademoiselle, ni M. votre père non plus....

— Me comptez-vous pour rien, ma mie?

— Non, mademoiselle..., mais ce n'est pas la même chose....

— Absolument la même chose : que désirez-vous?

— Nous sommes métayers; et voilà que pour la troisième fois, depuis six ans, la grêle dévaste nos champs. Alors le maître nous a renvoyés, disant que nous lui portons malheur. Mon homme en a eu tant de chagrin qu'il est tombé malade. On l'a fait entrer à l'hôpital d'Agen, d'où je suis venue à petites journées avec Maria et Charlot; nous allons de village en village, de château en château. Quelquefois on me chasse, on m'appelle bohémienne; mais il y a partout des âmes charitables, et comme votre maman est connue trente lieues à la ronde pour son bon cœur, mon homme m'a dit : Jeanne, aie du courage, va jusqu'à la Roche.... Et madame n'y est pas!

— Vous n'aurez pas à souffrir de l'absence de maman. C'est votre bon ange qui vous a conduite ici : je suis *maîtresse de maison.* »

La pauvre femme ne paraissait pas convaincue.

« Montrez-moi de la toile. Est-elle bonne? Combien vous en reste-t-il?

— Pour trente francs, mademoiselle.

— Tout cela pour trente francs! Comme c'est bon marché! Babet, prends cette toile.

— Mais, mademoiselle, quoique je sois bien con-

tente, j'ai peur que votre maman ne vous gronde à cause de moi.

— Quelle idée! maman sera enchantée de mon emplette. Je vous aime déjà beaucoup. On va vous servir un bon plat *d'escodon* (maïs), du lard et des confitures. J'entends que vous fassiez un bon déjeuner; ensuite vos enfants viendront jouer avec moi dans l'avenue. Allez à la cuisine causer avec Babet; moi j'emmène Maria et Charlot; je veux vous faire une surprise. Nous reviendrons bientôt: n'ayez pas peur.»

La petite maîtresse de maison ne pouvait pas inspirer de frayeur à l'étrangère. Cette jolie mine rose, ces beaux yeux bleus animés par la joie de secourir de pauvres gens, auraient rassuré la femme la plus timide, mais elle hésitait à croire qu'une enfant si jeune eût une semblable autorité.

L'empressement de Babet à exécuter les ordres qu'elle avait reçus finit par la convaincre.

Pendant qu'on prépare le dîner des pauvres voyageurs, Pauline introduit les enfants dans sa jolie chambre. Elle rit de leur étonnement, et met le comble à la surprise du frère et de la sœur en les débarbouillant à l'eau de Cologne. Charlot et Maria étaient muets, un peu effrayés; mais le parfum de l'eau, la finesse de la serviette étaient choses si nouvelles qu'ils se laissaient faire sans mot dire.

Cette première opération ayant eu un plein succès, Pauline s'engagea, malgré les conseils de

Justine, dans une autre qui n'était peut-être pas sans danger : elle peigna, brossa et pommada Charles et sa sœur : ce fut alors qu'elle les embrassa à son aise. « Ce n'est pas tout : il nous faut des vêtements propres : à l'ouvrage, Justine, ce sera votre aumône. »

« Il y a dans l'armoire de la chambre verte des vêtements d'enfants, filles et garçons, car ma mère chérie pense à tout.

— Je n'ai pas la clef de cette armoire, mademoiselle.

— Si on n'en trouve pas une qui l'ouvre, Philippe fera sauter la serrure. »

Cet ordre fut exécuté.

« Justine, prenez une de ces robes et raccourcissez-la.

— C'est-à-dire, mademoiselle, qu'il faut refaire la robe entièrement.

— Pourquoi pas ? Vous êtes habile quand vous voulez. J'ai entendu dire à maman que personne ne travaille aussi vite que vous. »

Ce petit compliment produisit son effet. Justine coupa une robe de guingang bleu et se mit au travail avec un zèle qui enchanta sa maîtresse.

Pendant que la femme de chambre travaille, Pauline descend avec ses petits amis ; elle veut assister à leur dîner, être témoin de la joie que procure un bon repas à celui qui vit habituellement de privations. Puis elle remonta dans sa chambre avec Charles et Maria pour leur montrer ses petits

trésors. L'objet admiré devenait aussitôt leur propriété. C'est ainsi qu'un collier de corail fut passé au cou bruni de Maria ; un ménage en fer-blanc fut adjugé à Charlot. Un singe en porcelaine descendit de l'étagère et alla se cacher dans la poche du garçon avec une petite tasse grande comme un dé.

Jeanne réclamait ses enfants ; mais Justine, malgré tout son zèle, ne pouvait livrer la robe avant deux heures d'un travail assidu.

Pauline prit bien vite son parti de ce retard. On joua aux boules.

La partie était engagée, lorsque apparut M Lemoine avec son rouleau classique sous le bras. Avant que le maître eût le temps de rappeler le motif de sa visite, Pauline lui demanda s'il était fort à ce jeu.

« Très-fort, mademoiselle.

— Vraiment! »

A ce doute, le joueur de boules oublie qu'il est devant des enfants, il se débarrasse de son portefeuille, lance sa boule, fait des coups qu'il déclare merveilleux, et les témoins de ses exploits applaudissent.

M. Lemoine s'exerça pendant une heure à faire des prodiges que personne ne pouvait contester. Il s'aperçut enfin qu'il s'était oublié et témoigna un peu de confusion en déclarant qu'une autre élève l'attendait. Jamais faute ne fut plus généreusement pardonnée.

Justine vint annoncer que la robe était achevée.

Avec quel plaisir Pauline habilla sa petite protégée! et que celle-ci était contente d'être belle!

La mère crut rêver en voyant sa fille ainsi parée! Vainement essaya-t-elle de détacher le collier à fermoir d'or. Les joujoux, dont elle ne vit qu'une partie, lui semblaient aussi un excès de générosité qu'elle devait refuser. Mais Babet disait : « Laissez-la faire. »

Pauline ne s'en tint pas là : elle choisit à l'office un panier que Babet remplit de provisions; elle y glissa un lapin qui se débattit avec les cornets de sucre et de sel, fourragea les légumes et le pain, et mérita par son inconduite de recevoir sur la tête un coup qui lui fit perdre aussitôt la vie.

La pauvre mère s'éloigna en bénissant la bonne petite demoiselle.

Pauline suivait des yeux ses protégés, lorsqu'elle les rappela et leur fit signe de s'arrêter, elle courut vers eux et dit à la mère : « Faites percer les oreilles de Maria, et je lui donnerai des boucles d'oreilles rouges pareilles à son collier. »

La petite fille se croyant déjà aux mains de l'opérateur, se cacha dans les jupons de sa mère en poussant des cris.

Vainement Pauline essaya-t-elle de la rassurer : « Ça ne fait pas de mal, Maria; vois donc, j'ai des boucles d'oreilles! Ne pleure pas, je t'en prie. »

Elle fut forcée de rétracter sa promesse pour apaiser Maria.

Pauline eut la satisfaction d'entendre louer sa

conduite par Babet. Selon la brave fille, il ne fallait pas réprimer la générosité dans un cœur d'enfant. Elle-même pratiquait cette vertu à sa façon : ses longues années de service lui donnaient des droits dont elle ne profitait que pour travailler davantage; ce que les autres domestiques négligeaient devenait sa tâche. Elle était toujours la première levée. Mme Séverac essayait en vain de modérer le zèle de cette admirable servante.

Si Babet se prêtait au rôle qu'on lui faisait jouer près de sa chère Pauline, elle n'était pas aveuglée au point de méconnaître que cette petite avait un amour de *jordonner* qu'il était utile de réprimer. Mais que faire?

Les réflexions de Pauline étaient celles-ci : « Mon Dieu! que je suis contente! Pauvres gens! Maman est bien bonne, mais certainement elle m'aurait empêchée de donner mon collier. Eh bien! quoi qu'en dise Agathe, je suis contente que cette chère maman soit absente..., puisqu'elle reviendra. »

Ces réflexions furent interrompues par la présence de Philippe qui apportait un gros paquet.

Pauline se précipita sur ce paquet, coupa la corde, arracha l'enveloppe et en sortit je ne sais combien de cahiers de papier à lettre, ornés de ses chiffres, et des bâtons de cire à cacheter de diverses nuances. Elle jeta un coup d'œil sur la facture, et dit gravement : « Ceci n'est pas mon affaire. »

Babet arriva tout essoufflée annoncer que l'épi-

cier venait d'envoyer cinq pains de sucre de vingt-quatre livres chacun. « Est-ce croyable? Je les renverrai demain par notre voisin Thomas; M. Durand peut y compter.

— Non, ma mie, c'est moi qui ai fait cette commande.

— Tu t'es trompée, ma Poule; je t'ai demandé un pain de sucre!

— J'ai pensé qu'il valait mieux faire une bonne provision tout de suite. Qu'est-ce qu'un pain de sucre dans une maison comme la nôtre?

— Qu'allons-nous faire de cent seize livres de sucre?

— Nous ferons des confitures, des crèmes et des verres d'eau sucrée. »

Babet se retira le cœur plein d'amertume.

Restée seule, Pauline examina ses beaux cahiers de papier et se mit sans tarder davantage à écrire à son amie.

Il eût été prudent de faire un brouillon. Faute d'avoir pris cette sage précaution, quatre feuilles de papier furent gaspillées, et la cinquième ne fut pas moins compromise.

« Ma chère Agathe,

« Florent était presque aussi content que moi lorsqu'il m'a remis ta lettre.

« Je répondrai plus tard à tes sages conseils. J'ai le cœur trop plein de joie pour ne pas t'en faire connaître la cause.

« Ne te fâche pas si je te dis encore une fois que l'absence de ma mère chérie m'a procuré un bonheur immense, et que toi-même, j'en suis sûre, n'as jamais connu.

« Maman est charitable ; lorsque les pauvres se présentent à notre porte, ils reçoivent l'aumône et nous prenons aussi pour eux dans notre bourse. Mais jamais je n'avais fait la charité en grand, puisque je n'étais pas maîtresse de maison. Écoute :

« Hier, j'aperçus sur la route une femme suivie d'un petit garçon et d'une petite fille. La cape rouge que portait cette femme me la fit aussitôt reconnaître pour ces marchandes de toile qui circulent dans le pays. Ma nouvelle position m'obligeant à surveiller tout ce qui se passe, je restai devant la fenêtre et je vis la marchande entrer dans la cour. Les aboiements de Turc effrayèrent un peu la petite fille, mais son frère passa bravement devant la niche où Turc était enchaîné.

« Babet vint me dire qu'une marchande demandait maman ; je donnai l'ordre de la faire entrer. Ma jeunesse surprit un peu cette femme ; elle hésitait à me proposer sa marchandise ; mais elle ne tarda pas à être convaincue de mon autorité : j'ai pris pour trente francs de toile sans marchander, et, sur mon ordre, Babet a emmené la mère et les enfants à l'office.

« Quand les marmots furent rassasiés, nous montâmes dans ma chambre et je les débarbouil-

lai à fond; j'ai donné mon collier à la petite et mon singe à son frère.

« Qu'ils étaient beaux et contents! Je les ai embrassés je ne sais combien de fois.

« Nous sommes allés jouer aux boules dans la grande avenue; car j'avais tout à fait oublié l'heure de ma leçon. Tout à coup, j'aperçois M. Lemoine avec son rouleau sous le bras. Avant qu'il eût eu le temps de me rappeler le but (trop connu, hélas!) de sa visite, je lui mis une boule dans la main.

« — Je suis très-fort à ce jeu-là, dit-il.

« — Vraiment, monsieur? »

« A ce doute, les yeux du bonhomme prirent une expression extraordinaire; il déposa son rouleau au pied d'un arbre et se mit à jouer comme un jeune homme, faisant des coups merveilleux, à l'en croire. Une heure se passa ainsi, à la grande confusion du bon maître, car une nouvelle élève l'attendait; il se confondit en excuses, ce qui était tout à fait inutile.

« Quelle journée, chère amie! Je ne l'oublierai jamais. J'ai tout à fait remplacé maman. Cette pensée m'est bien douce. Mais il m'en vient une autre qui m'attriste..., le récit de mon bonheur te fait de la peine, comment en douter! Placée entre ta mère et ta gouvernante, tu marches avec des lisières, quoique plus grande que ton amie. Patience, chère Agathe, tu auras aussi de beaux jours. Une circonstance imprévue peut changer ta

position. Alors, comme moi, tu te montreras capable de commander, d'organiser une maison. Ton cœur sera aussi généreux que le mien.

« Adieu, chère Agathe; je redeviens petite fille pour te sauter au cou et t'embrasser un million de fois.

« PAULINE SÉVERAC. »

Pauline s'exerça longuement à faire des cachets avant de fermer cette lettre importante; elle y réussit enfin, mais non pas sans se brûler les dcigts, ce qui lui valut une réprimande de Babet. Ne valait-il pas mieux se servir de ces larges pains à cacheter qui ne coûtent presque rien, ménagent les doigts et la chandelle?





CHAPITRE III.

Une visite au château de Montvert. Ses conséquences.

Un des grands plaisirs de la petite maîtresse de maison était de se promener en calèche découverte avec son père.

Un soir, M. Séverac lui proposa d'aller faire une visite dans le voisinage. Elle trouverait chez Mme de Montvert de grandes demoiselles fort aimables.

Les parents étaient absents. Céline et Laure reçurent les visiteurs avec l'amabilité qu'on attend toujours de jeunes personnes bien élevées; ces demoiselles mirent tout en œuvre pour amuser Pau-

line un peu piquée de tant de frais. Plusieurs albums furent placés sur la table. Un journal de modes attira seul son attention. Elle témoigna une telle admiration pour une gravure, que les demoiselles de Montvert la lui offrirent.

Le château de Montvert est situé dans une des plus riantes positions; les étrangers s'y arrêtent souvent.

Céline et Laure, douées d'un véritable esprit de propriétaire, se faisaient un devoir de promener les visiteurs. Après avoir admiré la vue qui s'étend jusqu'aux Pyrénées, elles engagèrent M. Séverac à visiter le château nouvellement restauré.

Pauline suivait son père n'aspirant qu'à remonter en voiture, lorsqu'on entra dans la chambre de Mme de Montvert. Cette chambre était meublée avec un goût et même avec un certain luxe qui ne se rencontrait point alors en Gascogne.

Notre petite fille n'avait jamais vu de meubles de soie capitonnés, ni des rideaux aussi élégamment disposés.

Son père ne fut pas moins surpris: « Assurément, mesdemoiselles, ces meubles viennent de Paris!

— Tout le monde le croit, monsieur; mais il y a dans notre petite ville de Lectoure un excellent tapissier qui se charge de meubler tous les châteaux. Nul doute qu'il ne se procure des modèles à Paris, toutefois c'est à lui qu'on s'adresse. Mon

père a pour principe de faire travailler en province.

— Excellent principe! Que de temps n'a-t-il pas fallu pour arriver à ce résultat!

— Pas autant que vous pensez, monsieur. Mon père a voulu faire une surprise à maman pour sa fête; et Gondin, homme fort intelligent, a secondé, ses intentions avec un zèle incroyable : trois semaines lui ont suffi pour meubler cette chambre telle que vous la voyez.

— C'est un véritable tour de force!

— L'activité de cet homme commence à être appréciée, il fera promptement fortune. »

Lorsqu'on rentra au salon, la voiture attendait.

Pauline prit gravement sa place et salua les demoiselles de Montvert sans dire un mot, laissant la partie des compliments à son père.

Céline et Laure les suivirent des yeux pendant quelques instants.

« La drôle de petite fille! dirent-elles.

— Je la croyais tout autre, d'après ce que les dames Orliac nous en avaient dit: *Mme la Poule* n'est pas une merveille!

— Quel air prétentieux et important! Elle n'a rien de son âge.

— J'ai eu envie de lui proposer une partie de boston. Avec quel dédain elle feuilletait les albums qui ont fait les délices de notre enfance! Le drôle de petit personnage!

— Elle serait gentille, si elle ne jouait pas à la grande personne.

— Sa mère est cependant une femme de bon sens ! Je ne comprends pas que cette petite fille soit si sotte ! »

Pendant que les demoiselles de Montvert causaient ainsi, M. Séverac, après quelques réflexions, se laissa aller à un doux sommeil.

Pauline regardait la gravure de modes avec intérêt ; elle en étudiait tous les détails ; le sourire effleurait ses lèvres.

Notre petite fille mettant de côté son importance, alla tout bonnement à la cuisine raconter à Babet ce qu'elle avait vu au château de Montvert. Elle n'oublia pas un détail de la belle chambre bleue. « Pourquoi maman n'a-t-elle pas une chambre semblable, Babet?

— Parce que, ma mie, votre mère est une femme simple qui dort dans la simplicité. »

Cette réponse déplut à Pauline ; elle sortit brusquement de la cuisine, et monta chez Justine ; lui présenta la gravure de modes en disant : « Les demoiselles de Montvert ont une certaine Anastasie qui leur a fait des robes d'après cette gravure.

— Ce n'est pas bien malin, allez, mademoiselle !

— Vraiment, ma mie! Tu m'enchantes! Dès demain, tu te mettras à l'ouvrage. Je veux avoir une robe sur ce modèle.

— Mademoiselle plaisante. Elle ne voudrait pas porter une robe de dame à seize petits volants!

— Lis l'article des modes, Justine, et tu verras qu'il n'y a plus d'enfants.

— Allons! Est-ce une robe de soie ou de velours?

— Justine.... pas de plaisanterie. Nous ne sommes pas dans la saison des robes chaudes. La mousseline blanche doublée de taffetas rose fait, dit-on, une jolie toilette de campagne. Il est possible que nous ayons un grand dîner, et je veux être convenable.

« Tu iras demain à Lectoure; Mme Morat est la fournisseuse de maman; tu prendras chez elle une jolie mousseline avec du taffetas rose: j'aurai une robe ravissante.

— Mademoiselle ne demande pas d'argent à son père?

— Non, maman payera à son retour.... Voyons, Justine, ne prends pas des airs récalcitrants. Je te parle comme te parlerait ma sœur. Quelques années de moins ne sont pas une affaire. J'ai absolument besoin d'une toilette élégante dans ma position C'était à toi de m'y faire penser.

« Babet est plus docile; elle comprend mieux les choses.

— Elle n'en pense peut-être pas moins, mademoiselle.

— Je ne m'occupe pas de ce qu'on pense. »

Pauline rêva de sa robe à seize volants et s'é-

veilla de très-belle humeur. Quoique bien occupée d'une fantaisie nouvelle, elle prit sa leçon en conscience. M. Lemoine s'avoua satisfait.

Dès que la petite fille eut reconquis sa liberté, elle entra dans la chambre de sa mère, en compara le mobilier à celui qu'elle avait vu, et se promit de faire meubler au plus tôt cette chambre d'une façon digne de celle qui l'habitait.

Tout y était cependant disposé pour l'agrément d'une maîtresse de maison et d'une mère de famille : de vieux meubles d'un usage commode; des rideaux épais ou légers suivant la saison en faisaient l'ornement. La vue s'étendait sur un beau jardin anglais et le parfum des fleurs arrivait jusqu'à l'appartement.

C'est dans cette chambre que Pauline avait passé son enfance. Un petit fauteuil précieusement conservé l'attestait encore. Assise près de sa mère, elle avait successivement appris à lire, à marquer et à tricoter. Une des récompenses accordées à son application était de souffler le feu, même lorsque la flamme éclairait le foyer. Pauline ne vit que dans le présent. Ces souvenirs d'enfance lui reviendront plus tard.

M. Séverac voyait la préoccupation de sa fille; vainement essaya-t-il de favoriser une ouverture. Babet consultée n'en savait pas davantage que son maître.

Ce fut le père lui-même qui vint au secours de Pauline sans le vouloir.

« J'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer, ma Poule....

— Maman est malade?

— Non. Elle se trouve au contraire si bien des eaux, qu'elle prolongera son séjour à Luchon; ainsi, ma fillette, ce n'est pas dans quinze jours que nous la reverrons, mais dans trois semaines. Elle arrivera précisément la veille de sa fête.

— Alors nous lui ferons des surprises. Voulez-vous me permettre de lui en faire une très-belle, très-belle, comme jamais elle n'en a eu encore?

— Tout ce que tu voudras, ma chérie. Je suis vraiment content de toi. Je voudrais être sûr que M. Lemoine en dît autant. Il me semble que tu négliges un peu tes études. Ton maître m'a dit un mot qui me fait soupçonner que je ne me trompe pas.

— Mon petit papa, les maîtres d'écriture se plaignent toujours aux parents. Je conviens pourtant que je ne suis pas très en train de travailler. La maison me prend beaucoup de temps. Mon style se forme, du moins, car j'écris souvent aux fournisseurs, et vous savez que maman tient au style! »

Le père sourit et embrassa sa petite fille.

La conversation fut interrompue par l'arrivée du facteur. « Une lettre pour toi, Poupoule!

— Donnez, donnez vite, papa. C'est d'Agathe! Quel bonheur! »

Pauline se retira selon sa coutume dans sa chambre.

« Ma chère Pauline,

« Je ne t'ai pas répondu tout de suite pour deux raisons : 1° Je dois passer un examen la semaine prochaine, et tu le comprends, je veux donner de la satisfaction à mes parents et à Mlle Claire, mon institutrice. 2° Ta lettre renferme des choses étonnantes qui m'ont fait réfléchir à mes récréations.

« A quoi pensez-vous donc? » me disait Mlle Claire.

« Je répondais en toute vérité : « Je pense à Pau-
« line. »

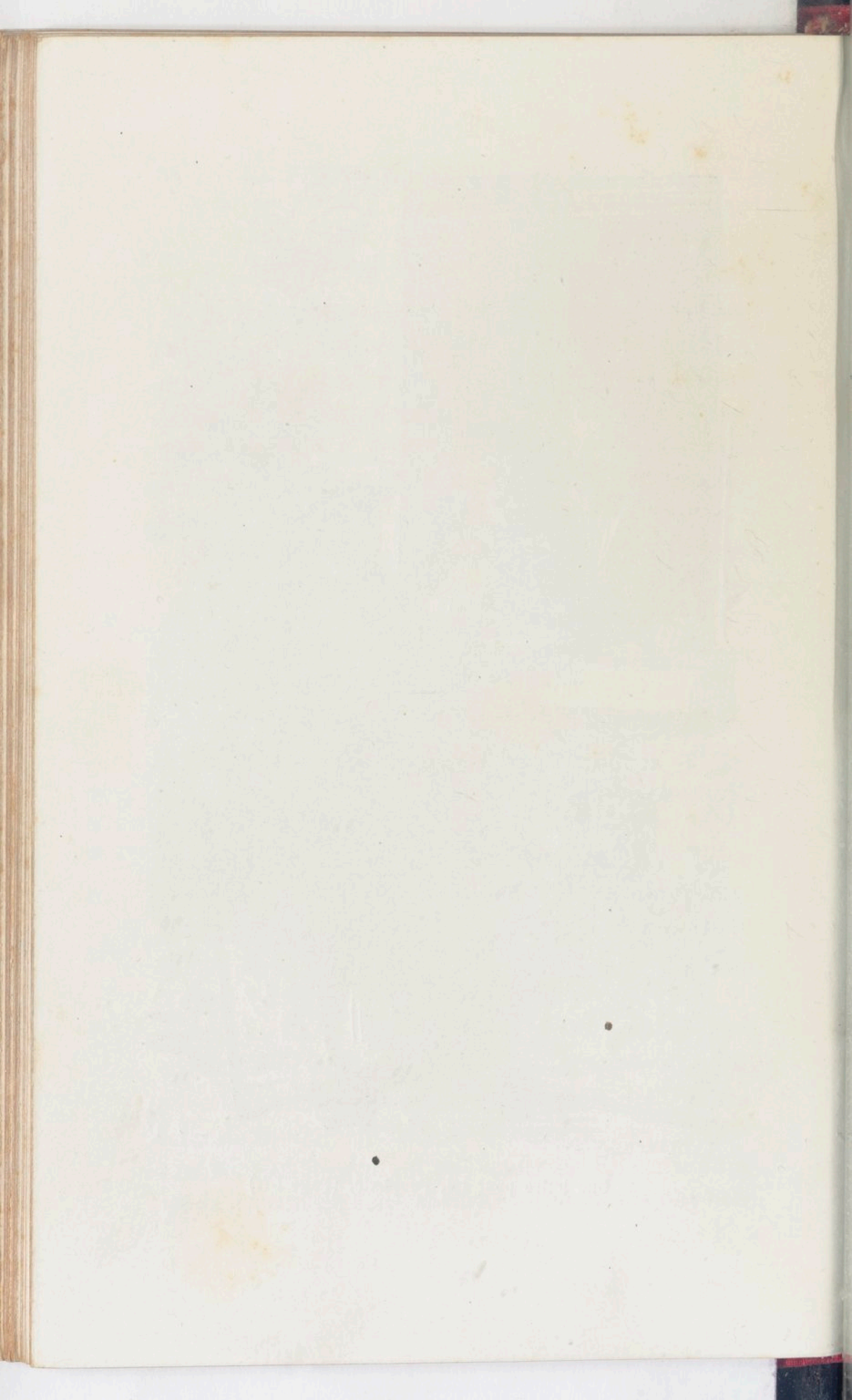
« Laisse moi, chère amie, te communiquer mes réflexions.

« Jusqu'à présent, j'ai toujours cru que nous ne pouvions disposer de rien, pas même de ce qui nous appartient, sans la permission de nos parents; et toi, tu as disposé non-seulement de tes petits trésors, mais de choses plus importantes. Passe pour les provisions, puisque Babet les a fournies. Mais ce joli collier de corail, présent de ton oncle Henri, avais-tu le droit de le donner à cette petite Maria?

« Ne voulant lire ta lettre à personne, j'ai mis adroitement la conversation sur ce sujet. D'abord avec Mlle Claire, qui m'a simplement dit que les enfants ne doivent disposer de rien sans consulter. Maman ne s'en est pas tenue là. Elle m'a donné la raison de cette sévérité : les enfants ont bon



Une lettre pour toi, Poupoule. (Page 57.)



cœur et ils sont exposés à rencontrer des personnes indiscrètes qui accepteraient ce qu'elles ne devraient pas accepter. Ensuite, nous ne savons pas discerner ce qu'il est utile de donner.

« Maman, qui est très-généreuse, a cru que je désirais faire des présents à mes cousines, et elle a ajouté : « Ne crains pas, ma chère Agathe, que « je te prive du plaisir de donner : je désire seu- « lement diriger ton cœur. »

« Je te quitte, Paulette, pour apprendre l'Amérique du Sud. Si je passe bien mon examen, papa me donnera un âne. C'est drôle, n'est-ce pas? Mais c'est ce que je désire le plus.

« Adieu; pardonne-moi de ne t'écrire que ces deux petites pages, et surtout ne m'en veux pas de te faire un peu de morale.

« AGATHE, qui t'aime de tout son cœur.

« *P. S.* Il y avait trente et une fautes d'orthographe dans ta lettre. »

PAULINE A AGATHE.

« Ma chère amie,

« Je ne t'en veux pas, mais je te trouve très-ennuyeuse. Quelle idée de me faire la leçon! Ce n'est pas de ton âge. Nous avons bien le temps de nous y mettre.

« Tes réflexions m'ont donné un peu d'humeur, voilà tout. Ce n'est pas seulement parce que je t'aime que je ne me fâche pas; c'est aussi parce que j'ai, comme tu le vois, un papier très-joli, de la cire et un cachet.

« Tu as oublié, ma pauvre Agathe, que je suis maîtresse de maison et que mon devoir est d'imiter maman en toutes choses. Crois-tu donc que cette mère chérie eût été moins généreuse que moi? Je pense au contraire que la pauvre femme et ses enfants auraient reçu davantage. Et puis, j'ai bien vu à l'air de Babet que je ne faisais pas mal. Quant à l'eau de Cologne et à la pommade, je t'avoue que c'était pour m'amuser et faire plaisir aux enfants.

« Maintenant, chère amie, je crois que dans une correspondance aussi intime que la nôtre, on doit laisser courir sa plume sans se préoccuper de cette terrible orthographe. Est-ce que le cœur sait l'orthographe? Il se soucie bien d'une lettre de plus ou de moins! Ton examen te tourne la tête, ma pauvre amie.

« Je suis au bureau de maman; la fenêtre est ouverte; un doux zéphir gonfle les rideaux et soulève mes cheveux; je ne m'occupe pas de mes fautes d'orthographe : je suis tout à toi. Il me serait facile, dans certains cas, de consulter M. Lemoine, cet homme d'orthographe, de points et de virgules, y compris son nez; mais alors ma lettre deviendrait un devoir. D'ailleurs, je dois t'avouer

que mon ignorance m'a enrichie d'une vertu très-estimée de nos mamans : je suis modeste.

« Tu crois ta lettre sans faute, chère amie, eh bien! je suis sûre que M. Lemoine en découvrirait quelques-unes, car il en trouve dans la grammaire. Ne crains rien; je ne suis pas jalouse. Je fais des vœux pour le succès de ton examen. Mais la récompense que tu dois recevoir est tout à fait singulière. Il me semble que cet âne devrait, en bonne justice, m'être adjugé.

« Adieu, chère amie; j'entends les chiens qui aboient pour m'annoncer Florent. Je t'embrasse, et je t'embrasse encore. Je n'ai que le temps de cacheter ma lettre. Je prends de la cire bleue, couleur de la fidélité.

« Ton amie,

« PAULINE.

« *P. S.* Je ne m'occupe absolument pas du participe passé. Je suis tout au présent. Quant au futur, c'est autre chose, il me donne l'espoir de te posséder ici : alors je lui accorde mon attention. »

Pauline ne savait trop comment s'y prendre pour acheter un mobilier. Après mûre réflexion, elle demanda simplement à son père la permission d'aller en ville avec Justine pour préparer son *bouquet* de fête. M. Séverac mit pour toute condition de partir de bonne heure.

Le lendemain, dès six heures, notre petite fille

était sur la route. Elle souriait en songeant à faire disparaître les vieux fauteuils et la commode antique; elle se demandait comment une personne de goût avait pu conserver si longtemps toutes ces vieilleries-là.

Nous le savons : le passé n'est pas apprécié par Mlle Séverac; si sa mère lui eût dit : « Ma chambre est telle que ma mère, ma grand'mère l'habitaient, et c'est ce qui m'en plaît, » Pauline n'eût absolument rien compris.

La petite maîtresse de maison était allée plusieurs fois chez Gondin, le tapissier en renom. Celui-ci ne fut donc pas surpris en la voyant; Justine semblait garantir la démarche de l'enfant. Il l'écouta sérieusement lorsqu'elle lui commanda une commode de palissandre, un lit de forme nouvelle, quatre siéges, deux fauteuils et une causeuse.

Les siéges devaient être capitonnés comme ceux de Mme de Montvert. Pauline choisit une belle perse, fit toutes ses recommandations et insista particulièrement sur l'exactitude, sa mère ne devant pas tarder à arriver.

Justine, ébahie, se permit quelques réflexions qui restèrent sans réponse.

Cependant, si notre petite maîtresse de maison avait bien joué son rôle, le tapissier n'avait pas oublié le sien. Trop intelligent pour prendre au sérieux une telle commande, il attendit M. Séverac, qui ne passait jamais la semaine sans venir en ville; il l'aborda un jour en lui présentant la

note des meubles commandés par Mlle Pauline. M. Séverac lut sérieusement cette note, réfléchit un instant et dit au tapissier :

« C'est bien, Gondin, hâtez-vous, madame sera de retour dans trois semaines. »

Le tapissier rentra chez lui et démontra à sa femme qu'il ne faut jamais se décourager : pouvait-il s'attendre en voyant entrer une enfant de dix ans à une semblable aubaine!

« Allez, madame Gondin, le pain quotidien ne manque jamais à ceux qui le demandent. Je tiens ça de mon grand-père. »

Cependant M. Séverac était atterré d'une semblable hardiesse. Était-ce ignorance complète du prix des choses, enfantillage, ou la passion de commander, de se donner de l'importance? Quoi qu'il en soit, le père n'avait pas hésité à se soumettre. Il espérait qu'une semblable extravagance fournirait une leçon utile.

Pauline se montrait un peu plus sérieuse. On la surprenait comptant les jours sur l'almanach. Sans doute notre enfant désirait revoir sa mère dont les caresses commençaient à lui manquer, mais il est permis de croire qu'elle était encore plus impatiente d'entendre louer son bon goût.

Pour la première fois, notre petite fille avait un secret : elle en souffrait beaucoup. Peu s'en fallut que ce secret ne fût livré à Babet, mais Babet ne lui semblait plus si sûre.... Ne pouvant plus se taire, Pauline résolut de se livrer aux dou-

ceurs du monologue. Elle se rendait dans l'endroit le plus solitaire du parc, et jouant à *la madame*, elle s'extasiait sur le beau mobilier ; elle essayait les fauteuils moelleux remplacés par des troncs d'arbres, demandait l'adresse du tapissier, et finissait par dire que les vieux meubles étaient passés dans une chambre d'amis,... de vieux amis.





CHAPITRE IV.

**L'école. — Le sous-préfet — L'escarpolette.
Les talons volants.**

La petite maîtresse de maison commençait à désirer ardemment la présence de sa mère et de sa sœur. Certaines journées lui semblaient un peu longues. Il lui arrivait bien parfois de se mettre à l'étude, mais le moindre prétexte l'en détournait.

Un jour, elle dit à Justine de s'habiller convenablement pour l'accompagner dans une course. Pauline s'était souvenue que sa maman allait de temps à autre faire visite à l'école, et que la présence de Mme Séverac était l'occasion d'un congé.

Une semblable faveur ne pouvait être refusée à Mlle Pauline.

Babet prépara un goûter. Notre petite amie était vraiment charmante lorsque sa physionomie s'animait à la pensée de faire des heureux.

Elle arrive ; le silence règne dans la classe ; tout le monde est à sa place ; on travaille avec une telle attention que Pauline s'avance près de la sœur sans être aperçue.

Toutes les écolières se lèvent au même instant et saluent.

Hélas ! une paresseuse resta seule àl'écart. Sur la demande de Pauline, la maîtresse la fit comparaître.

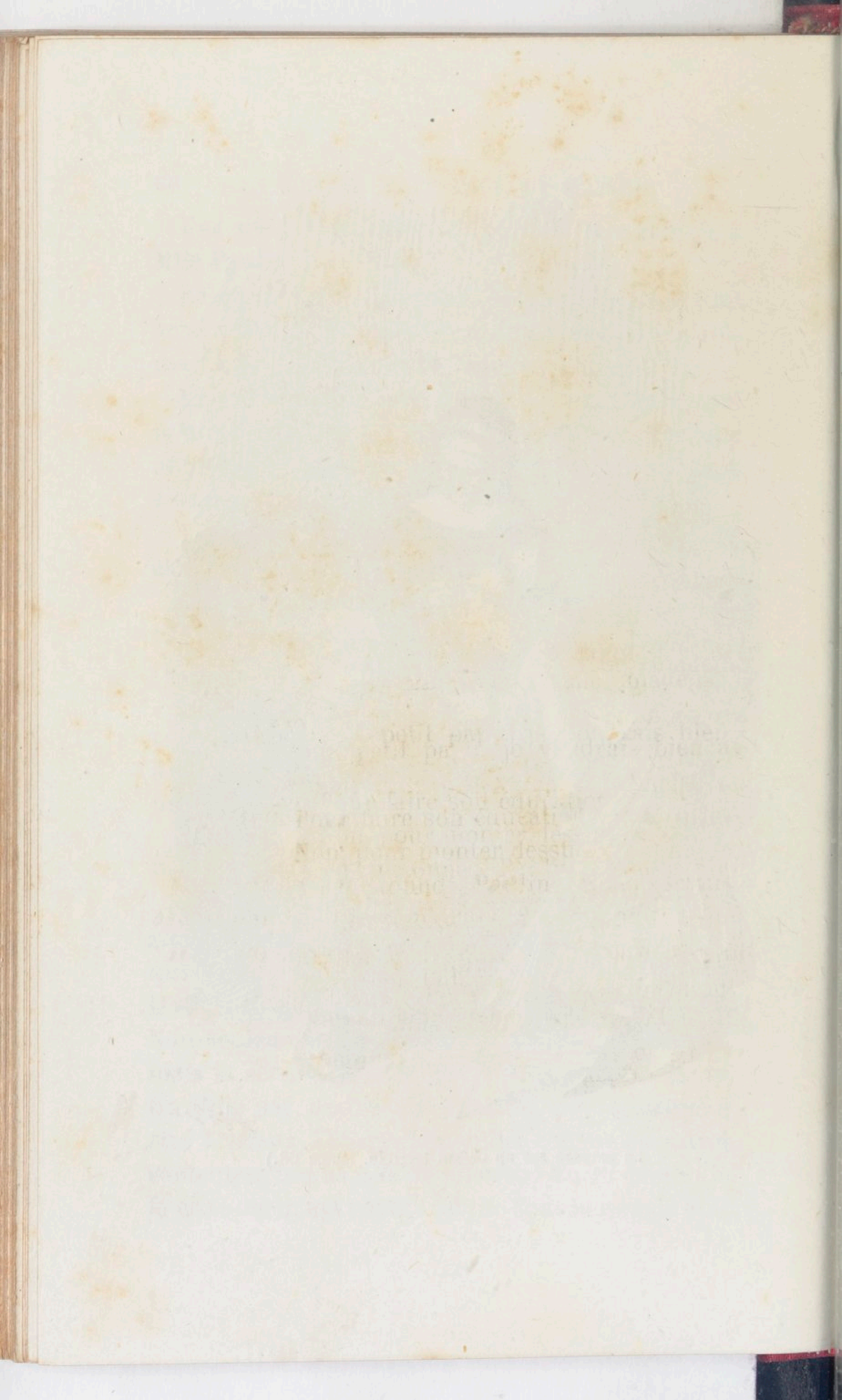
La rougeur couvrait les joues de Marion, qui portait sur la tête un écriteau attestant que depuis huit jours elle n'avait su ni sa leçon ni fait deux tours à son bas.

Quand la sœur eut achevé cette triste histoire, Pauline prit un air grave et dit :

« Ma chère enfant, la paresse est un défaut terrible. Une paresseuse perd l'affection de tous ceux qui l'entourent. Que deviendras-tu, ma pauvre Marion, si tu ne sais ni lire ni écrire ni tricoter? Non-seulement tu souffriras de ton ignorance, mais tu seras à charge aux autres. Quand on ne travaille pas, on devient méchant, alors on ne peut être heureux. Vois tes camarades comme elles sont contentes, tandis que tu pleures ! Tu as honte, je le crois bien, ma chère enfant. Tout le monde doit



La paresse est un défaut terrible. (Page 68.)



travailler en ce monde. Moi-même, qui suis une demoiselle, j'ai des leçons à apprendre. M. Lemoine, mon maître, te le dirait bien ! Ma chère petite, nous allons demander ensemble pardon à la sœur; nous lui promettrons que tu apprendras ta leçon, et alors tu auras ta part d'un goûter que j'ai fait apporter pour régaler les petites filles de l'école. »

La sœur était vraiment émerveillée de la raison de Pauline. Elle accorda sans hésiter la grâce demandée.

Les bancs furent rompus; on s'abrita sous un ormeau, et les tartines de confitures, l'eau rougie et les fruits distribués par mademoiselle disparurent promptement.

Pauline oublia bien un peu sa dignité dans une partie de barres, mais la sœur ne conserva pas moins une profonde impression des sages paroles qu'avait prononcées cette petite demoiselle de dix ans.

Justine, habituée aux métamorphoses de sa maîtresse, était moins édifiée.

La robe à seize volants était achevée, et déclarée irréprochable même par Babet. Malgré son extrême désir de la mettre, Pauline avait encore assez de raison pour se dire qu'une semblable toilette devait être en rapport avec les circonstances. Et quelle circonstance pouvait-on espérer? Si étourdie que fût Pauline, elle n'ignorait pas qu'une jolie robe est un embarras quand il s'agit de courir et de sauter! La robe fut donc mise au

porte-manteau attendant sa destinée. Les robes ont une destinée bonne ou mauvaise : elles appartiennent à des petites filles soigneuses ou à des petites filles malpropres; elles s'usent dans l'obscurité ou dans les fêtes.

La robe à seize volants eut une belle, une grande destinée.

La sœur de l'école avait été si frappée du sage discours de Pauline, qu'elle se dit que la présence d'une demoiselle aussi raisonnable, serait d'un bon effet un jour de distribution de prix. Sœur Rosalie alla donc prier Mlle Séverac de vouloir bien honorer de sa présence cette cérémonie.

L'invitation fut acceptée même avant d'en avoir demandé la permission, et Pauline obtint à son tour que son père l'accompagnerait.

Notre petite maîtresse de maison ne se sentait pas de joie, et Justine mit de la coquetterie à faire valoir une toilette dont tout l'honneur lui revenait.

Pauline monte en voiture avec son père; la chaleur interdisait absolument de se rendre à pied chez les sœurs. Circonstance tout à fait heureuse pour la robe à seize volants. Si cette robe enchantait Pauline, son père était moins satisfait; sa petite fille lui semblait mille fois plus gentille dans sa robe ordinaire; c'est que la simplicité est la véritable parure des enfants. Il eût été inutile de dire cela à Pauline; elle ne l'eût point compris.

L'entrée de Mlle Séverac à l'école produisit une

véritable sensation. Tous les yeux se tournèrent vers elle ; on comptait les volants de sa robe, on admirait ses jolis souliers et son chapeau de paille fine.

Pauline eut le véritable sentiment de son importance, lorsqu'elle s'assit dans un fauteuil qui dominait les autres places. Son père était près d'elle, et commençait à prendre la chose au sérieux.

Des livres et des couronnes furent déposés sur une table placée devant le père et la fille car c'étaient eux qui devaient donner les récompenses.

O surprise ! Une troisième personne vient présider la séance : c'est M. Lemoine.

Pourquoi donc le front de Pauline s'assombrit-il ?

Pourquoi ? C'est qu'elle ne se sent pas à sa place ; elle sait très-bien que les honneurs qu'on lui rend ne lui sont pas dus.

Son malaise s'accrut lorsque M. Lemoine prononça un discours sur le travail, la nécessité de s'instruire ; il fit le portrait de l'enfant qui, au sortir de l'école sait se rendre utile à la métairie et partage les travaux de sa mère.

Ce discours ennuya Pauline ; il lui sembla même que M. Lemoine, s'adressant aux enfants qui ne méritaient pas de récompense, l'avait regardée. Enfin, comme il y a un terme à tous les discours, celui-ci se termina, et Pauline eut le plaisir de voir s'avancer les petites filles pour être couronnées de sa main. Les applaudissements des spec-

tateurs assez nombreux, la joie des parents l'émurent un peu. Elle ne put se distraire de cette pensée : « Je ne mérite pas de prix, moi ! Je n'écris pas aussi bien que ces petites paysannes. Papa le voit, et il en a du chagrin. »

Sa satisfaction diminuait à mesure qu'elle constatait les succès d'enfants de son âge. Elle arriva même à désirer la fin d'une cérémonie qui la mettait dans une fausse position. Cependant lorsque M. Lemoine se fut retiré, sa respiration devint plus libre; elle adressa des compliments aux maîtresses et aux élèves; examina les pages d'écriture en connaisseuse, se fit réciter quelques fables, et promit d'autres récompenses aux enfants qui en avaient déjà mérité.

La robe à seize volants fut remise au portemanteau. Son rôle semblait fini, lorsqu'une circonstance bien autrement grave vint la remettre au jour.

La ville de Lectoure allait perdre son premier magistrat; d'anciennes relations ne permettaient pas à M. Séverac de le laisser partir sans le recevoir lui et sa famille.

Donner un dîner au sous-préfet était un embarras, une contrariété très-grande pour le père de Pauline. Si des amis s'étaient contentés d'être reçus en l'absence de sa femme, et quoique la chose eût assez bien réussi, il y avait lieu de s'inquiéter d'une nouvelle réception.

Nous ne sommes pas moins contrarié que M. Sé-

verac : Encore un dîner! peut dire le lecteur. A quoi nous le prierons de se rappeler qu'il dîne tous les jours, et les autorités d'une ville grande ou petite ne se dispensent pas de remplir ce devoir imposé à tout homme bien portant. Le père annonça timidement cette nouvelle à sa petite fille, car il voulait l'engager délicatement à ne pas s'en mêler. Il se contenta pourtant de lui dire :

« Tu feras bien de t'en rapporter à Babet, qui sait comment ta mère reçoit quinze personnes.

— Quinze personnes! Il faudra deux allonges, papa!

— Sans doute. La politesse exige que j'invite quelques amis avec le sous-préfet. Mais ne crains rien. Ses deux filles, plus âgées que toi, ne dédaigneront pas l'escarpolette.

« C'est lundi que nous donnerons ce dîner; Babet est prévenue. On pourrait peut-être faire quelques commandes à la ville?

— Ne vous inquiétez de rien, mon petit papa, nous nous en tirerons avec honneur. »

Cependant Pauline était dans une grande agitation. Elle avait beau se creuser la tête, elle ne voyait que sa robe à seize volants. Il fallait donc s'abandonner entièrement à la direction de Babet, accepter tout ce qu'elle voudrait. Quelle humiliation! Personne n'était capable de lui venir en aide. Sa maîtresse de piano avait peut-être dîné une fois chez un sous-préfet; mais assurément un tel per-

sonnage ne s'était jamais assis à la table du maître d'écriture.

Pauline se rendit près de Babet, qu'elle trouva fort préoccupée. La saison n'était pas favorable pour recevoir un personnage, et pour comble de malheur la basse-cour dont Babet était si fière subissait l'influence d'une épidémie : canards et volailles étaient bannis de la table.

« Cherche, Babet, invente quelque chose de bon, car on dit que le sous-préfet est très-gourmand. Je ne sais vraiment ce que nous allons devenir.

— Après tout, ma mie, puisque nous ne le reverrons plus, il n'y a pas besoin de nous casser la tête!

— Comme tu parles Babet! On voit bien que tu n'es pas maîtresse de maison! Réfléchis; moi je vais réfléchir de mon côté. »

Avant d'aborder la réflexion, Pauline rangea la table du salon, comme faisait sa mère. Le journal où la gravure de modes était restée attira encore son attention. Elle jeta un cri de surprise, et lut avec un intérêt que le lecteur va apprécier, les lignes suivantes : Pendant la guerre de Hanovre, l'armée française se trouvait dénuée de tout. On avait fait prisonniers les princes et les princesses d'Ostfrise, au nombre de vingt-cinq personnes au moins. Le maréchal de Richelieu avait résolu de leur rendre la liberté; mais il imagina de leur offrir à souper avant de leur donner la clef des champs. Cet

excellent procédé mit ses gens de bouche au désespoir. — (C'est comme Babet.)

« Qu'est-ce que vous avez? demanda le maréchal à son aide de camp.

— Monseigneur, il n'y a rien, rien du tout, si ce n'est un bœuf et quelques racines.

— C'est plus qu'il n'en faut pour donner le plus joli souper du monde.

— Mais, monseigneur....

— Allons donc!

— Savez-vous comment on écrit le menu d'un dîner?

— Donnez-moi votre place et votre plume? »

Et voilà notre généralissime qui improvise le souper suivant.

« Bon, s'écria Pauline, souper ou dîner on n'y regardera pas de si près.

SURTOUT.

Le grand plateau de vermeil avec la figure équestre du Roi. Les statues de Duguesclin, de Dunois, de Bayard et de Turenne; ma vaisselle de vermeil avec les armes en relief émaillé.

« Avec la meilleure volonté, nous ne pouvons pas servir ces personnages-là à M. le sous-préfet. Des bouquets de roses les remplaceront. D'ailleurs, je ne connais pas les opinions du sous-préfet. Continuons.

PREMIER SERVICE.

Une ouille à la garbure gratinée au consommé de bœuf.

Une ouille ! Qu'est-ce que cela peut être? se demanda Pauline. Sans chercher davantage à pénétrer ce mystère, elle se promit d'avoir recours à la science de M. Lemoine.

QUATRE HORS-D'ŒUVRE.

Palais de bœuf à une sauce quelconque.
Les rognons de ce bœuf à l'oignon frit.
Petits pâtés de hachis de bœuf à la ciboulette.
Gras double à la poulette au jus de limon.

RELEVÉ DE POTAGE.

La culotte de notre bœuf garnie aux jus de racines.

SIX ENTRÉES.

La queue de bœuf à la purée de marrons.
La noix de notre bœuf braisé au céleri.
La langue en civet (à la Bourguignonne).
Rissoles de bœuf à la purée de noisette.
Les paupiettes du bœuf à l'estoufade, aux capucines confites.
Croûtes rôties à la moelle de bœuf.

SECOND SERVICE.

L'aloyau rôti.
Salade de chicorée à la langue de bœuf.
Bœuf à la mode, à la gelée mêlée de pistaches.
Gâteau froid de bœuf au sang et au vin.

SIX ENTREMETS.

Navets glacés au suc de bœuf rôti.
Tourte de moelle de bœuf à la mie de pain et au sucre candi.
Aspic au jus de bœuf et aux zestes de citron pralinés.
Purée de fonds d'artichaut au lait d'amandes.
Beignets de cervelle de bœuf marinés au jus de bigarades (espèce d'orange aigre et un peu amère).
Gelée de bœuf au vin d'Alicante et aux mirabelles de Verdun.
Et puis, tout ce qui reste de confitures et de conserves. »

Cette découverte amusa beaucoup Pauline et lui fournit peu de lumières. Elle ignorait le nom de la plupart des plats. Le bœuf est si rare en Gascogne, qu'un bouilli ne se trouve guère sur la table la mieux servie.

Cependant c'était un bon tour à jouer à Babet que de lui présenter un pareil menu, et puis n'était-ce pas aussi une gloire de l'avoir trouvé? Voulant donner plus de vraisemblance à la chose, Pauline remplaça le bœuf par la vache, supprima beaucoup de plats, mais elle insista particulièrement sur la culotte et la queue de vache parce que cela lui semblait très-drôle. Elle se rendit près de Babet, un grand papier à la main, et lut gravement le composé de son menu.

Babet reçut en silence les ordres de sa maîtresse, et ne souleva pas une objection, si bien que Pauline fut réduite à dire à sa bonne : « Ah çà! ne va pas

mettre notre vache à la mode! C'est pour rire! Mais imite ce que tu pourras. »

D'autres soins appelaient ailleurs la maîtresse de maison : elle avait souvent admiré le goût avec lequel sa mère ornait le salon. Les fleurs étaient encore abondantes; elle alla trouver le jardinier et lui demanda cette fois-ci des choses raisonnables. Il fallait préparer des corbeilles pour la salle et pour le salon. Basile devait être prodigue de ses richesses.

Pauline fut obéie. C'était la première fois que le jardinier la prenait au sérieux depuis le départ de sa mère.

La semaine se passa en préparatifs.

Le matin du grand jour, Pauline, donnant un dernier coup d'œil à l'arrangement du salon, s'aperçut dans une grande glace et eut le mauvais goût de se trouver trop petite pour s'asseoir à côté d'un sous-préfet.

A l'époque où se passe notre histoire, les enfants n'étaient pas hissés sur des talons. La mère laissait à la nature le temps d'accomplir son œuvre.

Une petite fille était tout bonnement une petite fille. On exigeait seulement qu'elle se tînt droite.

Notre ambitieuse ignorait tout cela.

Après avoir considéré attentivement son soulier, un éclair de joie jaillit de ses yeux. Elle se précipite sur la table à jouer et en sort deux petits jeux de cartes à son usage, mais négligés depuis

le départ de sa sœur. Elle enveloppe chacun de ces jeux et les introduit dans ses souliers.

Le succès est complet. Pauline s'admire; elle se trouve bon air. On lui dira : « Comme vous avez grandi, mademoiselle Pauline ! »

Toutefois le triomphe ne sera pas sans épreuve; il faudra souffrir, s'exercer, assurer sa démarche. Par bonheur, l'atmosphère est brûlante et la raison dira à tout le monde qu'une promenade serait hors de propos. Les petits jeux seront une ressource.

Elle passe et repasse devant Justine, espérant attirer son attention. Justine ne voit rien. Philippe est absorbé dans son couvert. Babet seule pourrait faire une remarque; mais il n'y a pas moyen d'entrer dans sa cuisine et encore moins de l'en faire sortir.

Le temps semblait long à notre chère enfant. Elle avait cependant un moyen bien simple pour se distraire : lire ou jouer du piano, prendre son ouvrage. Mais toute son attention se portait au dehors : le pas d'un cheval, le bruit d'une carriole la faisait tressaillir : les voici ! Personne, et l'heure avançait !

Grande fut sa surprise lorsqu'une main ouvrit de l'extérieur la persienne de la terrasse, et qu'apparurent son père et la famille du sous-préfet. On avait laissé les chevaux chez le maréchal ferrant.

La maîtresse de maison oubliant sa dignité,

sauta au cou de son papa, puis elle fit une jolie révérence à ses hôtes.

« Comme vous avez grandi depuis trois mois, mademoiselle Pauline! dit aussitôt le sous-préfet.

— C'est incroyable, ajouta Mme Dumont. Berthe, qui a un an de plus, n'est certainement pas plus grande que vous. »

Ce compliment ne fut pas du goût de la maîtresse de maison; elle l'accueillit par un froid sourire et emmena aussitôt les deux sœurs dans le grand salon, les aidant à se débarrasser de leurs chapeaux. Insistant beaucoup sur la chaleur et faisant remarquer combien la température était agréable dans la maison.

L'heure du dîner n'était pas éloignée; on feuilleta des albums historiques qui furent pour les demoiselles Dumont une occasion naturelle de placer leur savoir. Puis, elles sortirent d'un petit sac des broderies presque achevées.

En toute autre circonstance, Pauline eût trouvé ces demoiselles trop raisonnables. Elle en jugeait bien autrement : rester tranquille était un à-propos du meilleur goût. Elle sortit de son coffret un feston dont la teinte jaune accusait l'ouvrière.

Je ne pense pas que les deux sœurs firent beaucoup de besogne; peu importe, suivant le conseil de leur mère, elles n'étaient pas restées oisives, et Pauline avait suivi ce bon exemple.

Le bon exemple! L'enfant l'exerce sur le compagnon de ses jeux : « Moi, dit une petite fille,

quand mon frère est sage, je suis sage; quand il fait des sottises, j'en fais aussi. »

Philippe met la dernière main à son couvert et à sa toilette. Il se dit que sa bonne mine et ses larges épaules feront plus d'honneur à son maître que ces freluquets qui passent de maison en maison et ne songent qu'à l'effet de leur cravate blanche. Il ouvre les battants de la porte, et d'un ton solennel prononce ces mots : « Monsieur le sous-préfet est servi. »

Pauline ignorait l'usage d'honorer ainsi les personnages qu'on reçoit. Sa surprise fit sourire son père.

Babet était une fille d'honneur, et si le menu du maréchal de Richelieu a sa place dans les mémoires du temps, le dîner de la Roche restera à jamais dans les souvenirs de celui auquel il fut offert.

La physionomie de M. Dumont exprimait la surprise et la satisfaction. Il s'extasiait à chaque plat, y revenait et engageait tout le monde à l'imiter.

Ce convive était bien celui qu'il fallait à Mlle Séverac; elle s'attristait à la pensée que c'était la dernière fois que son père recevait un homme aussi fin connaisseur.

L'aimable voisine que nous avons déjà vue près de Pauline faisait partie des convives. Mme du Parc se rapprocha de la jeunesse; et comme, sur l'invitation de la petite maîtresse de maison, ces demoiselles allaient s'asseoir, elle leur dit : « S'asseoir après dîner! à votre âge! c'est très-malsain.

« Le soleil a quelquefois des attentions pour ceux qui l'aiment : voyez quel beau nuage voile ses rayons ! Allons nous promener sous la grande avenue de chênes, voir ces messieurs jouer aux boules. Nous donnerons des éloges aux vainqueurs et des consolations aux vaincus. »

Cette promenade ne pouvait être du goût de Pauline qui commençait à désirer vivement de retomber sur ses pieds. Cette idée fixe l'absorbait.

Elle aurait peut-être pu s'éloigner un instant ; mais n'était-ce pas s'exposer à des observations dangereuses? Mieux valait souffrir et garder ces quelques lignes qui lui faisaient tant d'honneur.

. Mme du Parc intéressa les jeunes filles par le charme de sa conversation. Elle avait habité l'Espagne et c'était toujours avec plaisir qu'elle parlait de ce beau pays. Cependant elle ne pouvait oublier l'âge de son auditoire; elle proposa donc une partie d'escarpolette : « Mesdemoiselles, il y a temps pour tout, quittons l'Andalousie. M. Séverac n'a pas fait construire cette belle escarpolette pour les passants qui en usent trop souvent. Les cordes sont sûres et le fauteuil est bon. Dépêchez-vous ; mon ancienne passion pour ce jeu-là pourrait me faire arriver la première. »

Berthe et Marie courent, Pauline les suit gravement.

Au premier signe, Basile et son fils s'empressent d'arriver.

Berthe est déjà dans les airs et semble dire adieu pour toujours à la terre.

« Assez, assez ! » crie sa sœur impatiente de prendre sa place.

Marie, encore plus légère, effleure de ses pieds la cime des vieux chênes et ne voit pas arriver sans regret la fin de sa course aérienne.

La petite maîtresse de maison aspirait au moment de s'asseoir dans le fauteuil; elle se reposerait, elle irait encore plus haut, car elle ne pèse pas plus qu'un volant; c'est Basile qui le dit.

Sans souci de sa toilette, Pauline s'assoit dans le rustique fauteuil; on la voit s'élever; une brise légère soulève sa robe rose et laisse voir ses pieds mignons.

Ce spectacle gracieux excite l'admiration des spectateurs; Basile se pique d'honneur : il veut mieux faire encore; hélas! il est mal secondé par son fils; Pauline heurte du pied une branche, et un de ses souliers tombe au milieu d'une pluie de petites cartes.

La surprise est générale : ce sont des exclamations, des éclats de rire qui n'ont cependant pas le pouvoir d'attirer les joueurs de boules.

Basile, stupéfait, ralentit le mouvement de la corde sans qu'il soit besoin de le lui dire.

Tandis que Berthe s'empare du soulier, Marie ramasse les cartes dispersées.

La marquise, dont la bonté ne se dément jamais, court vers Pauline et feint de croire à une autre

souffrance que celle de la confusion. Elle essuie le visage de sa petite amie et lui témoigne la crainte qu'elle ne se soit blessée. Heureusement qu'il n'en était rien.

Berthe présente le soulier à Pauline. Comment pouvait-elle le chausser sans devenir boiteuse? La position était délicate, et la petite maîtresse de maison ne s'en serait pas tirée sans la naïveté de Basile :

« C'est tout de même une drôle de mode, mademoiselle, que de se fourrer ça dans les pieds! Moi, je n'irais pas jusque chez nous avec cette chaussure-là!

— Cette mode est fort ancienne, répondit Mme du Parc. Nos grand'mères en usaient. Ma chère petite belle, j'admire avec quel art Justine a su remédier à l'inconvénient d'une robe trop longue! mais elle aurait dû au moins mieux assujettir ces petits talons. »

Pauline ne savait pas mentir. Elle sacrifia courageusement son amour-propre à la vérité :

« Justine n'y est pour rien, madame; j'ai voulu me grandir. C'est Mystigris qui m'a trahie!

— Donnez-moi les cartes, dit la marquise; il ne faut pas qu'une maîtresse de maison ait à souffrir d'avoir si gracieusement partagé les jeux de sa société. »

Aussitôt l'aimable femme fit rentrer les cartes dans le soulier.

Le ton avec lequel ces paroles furent dites ne

permit pas à Berthe et à Marie de rire franchement d'une aventure si étrange. Elles se pincèrent les lèvres, appelant de tous leurs vœux le moment où elles pourraient raconter à leurs parents ce qui était arrivé et s'en amuser. A la grande surprise de M. Séverac, la marquise se retira la dernière. Une partie de piquet termina la soirée. Seule avec Pauline, l'excellente femme lui dit :

« Chère enfant, je n'ai rien à ajouter à la leçon que vous devez à votre ambition. Prenez garde, ma mie, la coquetterie est une mauvaise conseillère! Votre toilette d'aujourd'hui n'est pas celle d'une enfant de dix ans. C'est si joli une vraie petite fille simple qui marche sans souci de sa robe et de l'effet qu'elle produit! Vous profiterez de la leçon, n'est-ce pas, mon cœur? Allons, c'est convenu : quand je reviendrai, je retrouverai ma Paulette en robe courte et d'aplomb sur ses petits pieds.

— Oui, madame.... Si je n'étais pas maîtresse de maison, je n'aurais pas songé à me grandir. J'ai cru....

— Vous avez cru vous donner de l'importance, et vous vous êtes donné un ridicule. C'est ce qui arrive à bien des gens.

— Berthe et Marie ont déjà raconté mon aventure à leurs parents, j'en suis sûre.

— Et moi aussi. Elles la raconteront à bien d'autres. Il faut être juste, l'aventure est plaisante.

Je ne serais pas étonnée qu'un jour ou l'autre un auteur en fît son profit.

— Cet auteur serait bien méchant, madame!

— Non, vraiment! Lorsqu'on écrit pour les enfants, lorsqu'on les aime on recueille avec soin tout ce qui peut les instruire les prémunir contre un danger ou un ridicule.

« Bonsoir, mon petit cœur, dormez bien. Si vous rêvez escarpolette, ce qui est très-probable, j'espère que cette fois du moins tout sera plaisir. »

Mme du Parc monta dans sa voiture et se livra assurément aux réflexions que lui fournit le petit soulier, bientôt devenu aussi célèbre dans le pays que la pantoufle de Cendrillon.

M. Séverac et Babet s'amusèrent de l'histoire. Ils n'ignoraient pas ce qui s'était passé entre la marquise et Pauline, et ils tombèrent d'accord pour ne rien ajouter à la leçon que leur enfant avait reçue.





CHAPITRE V.

Un général de cavalerie. — Les camarades de collége. Alger. — Les poules de Hambourg.

La maîtresse de maison reprit bien vite sa gaieté. Elle concentra ses pensées sur le succès du dîner. Tout avait réussi au delà des espérances de Babet. Ce n'était pas une illusion de cuisinière. M. le sous-préfet avait avoué que jamais un semblable repas ne lui avait été offert.

Pauline regrettait qu'il quittât le département.

Notre petite amie se trompait elle-même en croyant n'avoir pas de secret pour Agathe.

Elle va lui raconter tout ce qui a été à son avantage et négligera la mystification de la

mémorable journée. Il ne faut pas lui en vouloir :

« 1er août.

« Ma chère Agathe,

« Tu ne dois rien comprendre à mon silence. Ah! chère amie, il y a des moments terribles pour une maîtresse de maison : croirais-tu que l'absence de maman n'a pu dispenser papa de recevoir le sous-préfet et sa famille à dîner! Juge de notre position. Je dis notre, parce que Babet a eu sa bonne part d'embarras. J'ai cru que la pauvre vieille en perdrait la tête. Heureusement que j'étais là pour l'encourager.

« Lorsque papa et maman reçoivent leurs amis la table se couvre de belle argenterie et de beaucoup de plats. Je croyais cela tout simple. Aujourd'hui, chère Agathe, je n'ai plus d'illusion....

« J'ai donné un grand dîner et je connais le mérite et le dévouement d'une maîtresse de maison. J'ai de bons serviteurs, il est vrai; mais les meilleurs ont besoin d'être encouragés, surveillés.

« Babet a été bien gentille et Philippe s'est montré à la hauteur de la situation, quoique très-petit. J'avais eu soin de lui donner de vieilles bottes à papa et c'est grâce à cette précaution qu'il avait l'air de quelque chose.

« Entre nous soit dit, Agathe, bien entre nous, Mme la sous-*préfette* a été abasourdie de mon savoir-faire elle semblait peu satisfaite des éloges que son mari donnait à Babet.

« Des paupiettes de bœuf à l'estoufade aux capucines confites ont produit un effet foudroyant.

« M. Dumont disait : « Pourquoi ne me sert-on « jamais un plat semblable? »

« L'épouse gardait le silence.

« J'aurais voulu changer la conversation, mais l'enthousiasme de mon convive allait toujours croissant.

« Quoique fin connaisseur et amateur de bœuf, il n'en est pas moins vrai que Babet lui a servi une queue de vache à la purée d'oignon qui l'a transporté.

« Les gourmands ne sont pas sans mérite : ils apprécient les choses; ils encouragent les maîtres de maisons et les cuisiniers. Papa et maman ne disent jamais ce qu'ils trouvent à leur goût et me font taire lorsqu'il m'échappe un : « Ah! que c'est bon! »

« J'ai des remords, chère amie, en t'entretenant de mes succès. Je devrais peut-être te montrer les ombres du tableau, mais je craindrais de t'effrayer. Toi aussi, chère Agathe, tu seras un jour ou l'autre maîtresse de maison; je fais des vœux pour qu'une circonstance t'appelle par intérim, comme dit papa, à prendre les rênes du gouvernement de ta jolie maison de Lectoure.

« Adieu, amie du cœur, je te promets une ouille à la garbure le jour de ton arrivée à la Roche.

« Je jette le manteau de ma dignité pour t'embrasser de tout mon cœur.

« PAULINE. »

Les lettres de Pauline amusaient beaucoup Agathe. Elle regrettait que sa vie d'écolière ne lui permît pas de répondre d'une façon aussi intéressante. A treize ans, le travail est déjà une obligation. Pauline n'aurait pas compris l'emploi des journées de son amie. Sans avoir le titre de maîtresse de maison, Agathe rendait déjà beaucoup de petits services à sa mère. Elle écrivait la dépense et n'hésitait pas à placer l'addition au bas de la page; mais ces détails l'intéressaient peu.

La lettre de Pauline fut lue en famille, — Agathe n'avait pas cru manquer à la discrétion. — On décida qu'il fallait conserver ce précieux document, et que dans dix ans Pauline elle-même en ferait la lecture.

La petite maîtresse de maison, il faut le dire à sa louange, commençait à s'ennuyer. Cette liberté, objet de tous ses vœux, perdait chaque jour de ses charmes.

La chaleur excessive était un obstacle à la promenade; ce n'était qu'après le coucher du soleil que M. Séverac prenait sa fille par la main ou montait avec elle en voiture.

M. Lemoine eût été reçu avec plaisir s'il n'avait pas profité de la fraîcheur du matin pour venir

donner sa leçon. Il arrivait juste au moment où son élève était en train de cueillir des fleurs ou de flâner dans le potager.

Notre châtelaine allait se mettre au piano, lorsqu'un bruit de trompette attira son attention ; elle appela Philippe et vit défiler un beau régiment de cavalerie. Ce spectacle l'enchanta.

C'était un régiment de chasseurs qui allait en garnison à Auch. Philippe avait fait son temps ; il connaissait bien cela !

La maîtresse de maison causait agréablement avec son serviteur, lorsque Babet, un peu effarée, vint lui dire qu'un gros général et un autre officier demandaient à loger au château.

« Quel bonheur ! Babet, j'aime beaucoup les officiers.

— Grand merci ! Ils vont tout dévorer...., et monsieur n'est pas là !

— Papa ne reviendra pas tard aujourd'hui ; il me l'a dit. Prépare un bon dîner.... va, pour un canard, arrange-toi.... Tu comprends, ma mie?

— Hélas ! oui, je comprends.

— Que comprends-tu donc?

— Que ces officiers vont dévorer ma basse-cour, à peine remise sur ses pattes.

— Babet, tu n'aimes pas les officiers : c'est ridicule. N'importe : il va de ton honneur de les bien recevoir. Sers tout de suite un joli petit déjeuner à ces messieurs.

Pauline monta dans sa chambre, et, placée der-

rière la jalousie, elle suivait avec intérêt ce qui se passait dans la cour.

Le général était, en effet, bien gros! Il avait les moustaches grises; ce n'était pas la couleur favorite de Pauline! mais quelle bonne figure? Comment, pensait la petite fille, cet homme-là peut-il tuer des hommes. C'est impossible.... tiens, il caresse son cheval, et son cheval le regarde : *ils causent.*

Notre maîtresse de maison avait compris, sur une observation de Babet, qu'il n'était pas convenable qu'une jeune personne allât se mettre à table entre deux officiers. Puisque son père n'était pas là, on lui servirait à déjeuner dans sa chambre; mais la politesse ne faisait-elle pas un devoir à Mlle Séverac de paraître au moins quelques instants? Car enfin, elle remplaçait en ce moment son père et sa mère, et n'était pas tout à fait une enfant!

Bien pénétrée de son importance, Pauline se rend au salon où elle trouve le général avec son aide de camp.

En la voyant entrer, ces messieurs la saluèrent avec une grande politesse accompagnée d'un sourire bienveillant.

« Vous voulez bien, mademoiselle, dit le général, nous recevoir en l'absence de monsieur votre père?

— Certainement, monsieur, papa rentrera avant trois heures, et il sera très-content de dîner avec

vous. En attendant, on va vous servir à déjeuner,

— Mademoiselle, vous êtes déjà fort éveillée, ce me semble, quoiqu'il soit de bien bonne heure!

— Je suis maîtresse de maison en l'absence de maman et de ma sœur; alors vous comprenez, monsieur, que j'ai beaucoup à faire.

— Mais quel âge avez-vous donc, mademoiselle?

— Dix ans, monsieur.

— Dix ans! Et vous vous appelez Pauline, je crois?

— Oui monsieur.

— Dix ans! Pauline!

— Les yeux du général se remplirent de larmes. Pauline s'en aperçut, et s'approchant de lui comme d'un vieil ami : « Pourquoi donc cela vous fait-il de la peine? »

— Ma chère enfant, j'avais une petite fille de votre âge qui s'appelait comme vous; elle est morte l'année dernière.

— Alors ma présence vous fait de la peine : je vais aller dans ma chambre.... Pauvre monsieur! était-elle gentille?

— Très-gentille. Elle courait à la fenêtre pour me voir descendre de cheval. »

Le général attira doucement Pauline vers lui et l'embrassa en disant : « C'est ainsi que je l'embrassais. »

— Et vous, monsieur le capitaine, avez-vous des enfants?

— Non, mademoiselle, mais j'ai deux petites sœurs.

— Comment se nomment-elles ?

— Thérèse et Marguerite.

— Oh ! les jolis noms ! »

Cette conversation avait fait oublier à Pauline qu'elle ne devait pas déjeuner avec des officiers. Lorsque Philippe vint annoncer que le général était servi, elle accompagna ses hôtes dans la salle à manger, ayant l'intention de se retirer. Le général la retint en disant : « Ma Pauline s'asseyait à côté de moi. »

La petite fille sourit et prit la place que l'étranger lui indiquait.

Elle remarqua seulement alors que son hôte n'avait qu'un bras. Elle devint fort rouge et ne pouvait détacher de la manche flottante ses yeux qui se remplirent de larmes.

« Ne craignez rien, Pauline, un bras de moins n'empêche pas de bien déjeuner.

« Monsieur, laissez-moi couper votre côtelette.

— Volontiers, chère petite, ne vous attristez pas : il y a quinze ans que ce serviteur me manque, et comme le bon Dieu m'en avait donné deux, l'un remplace l'autre.

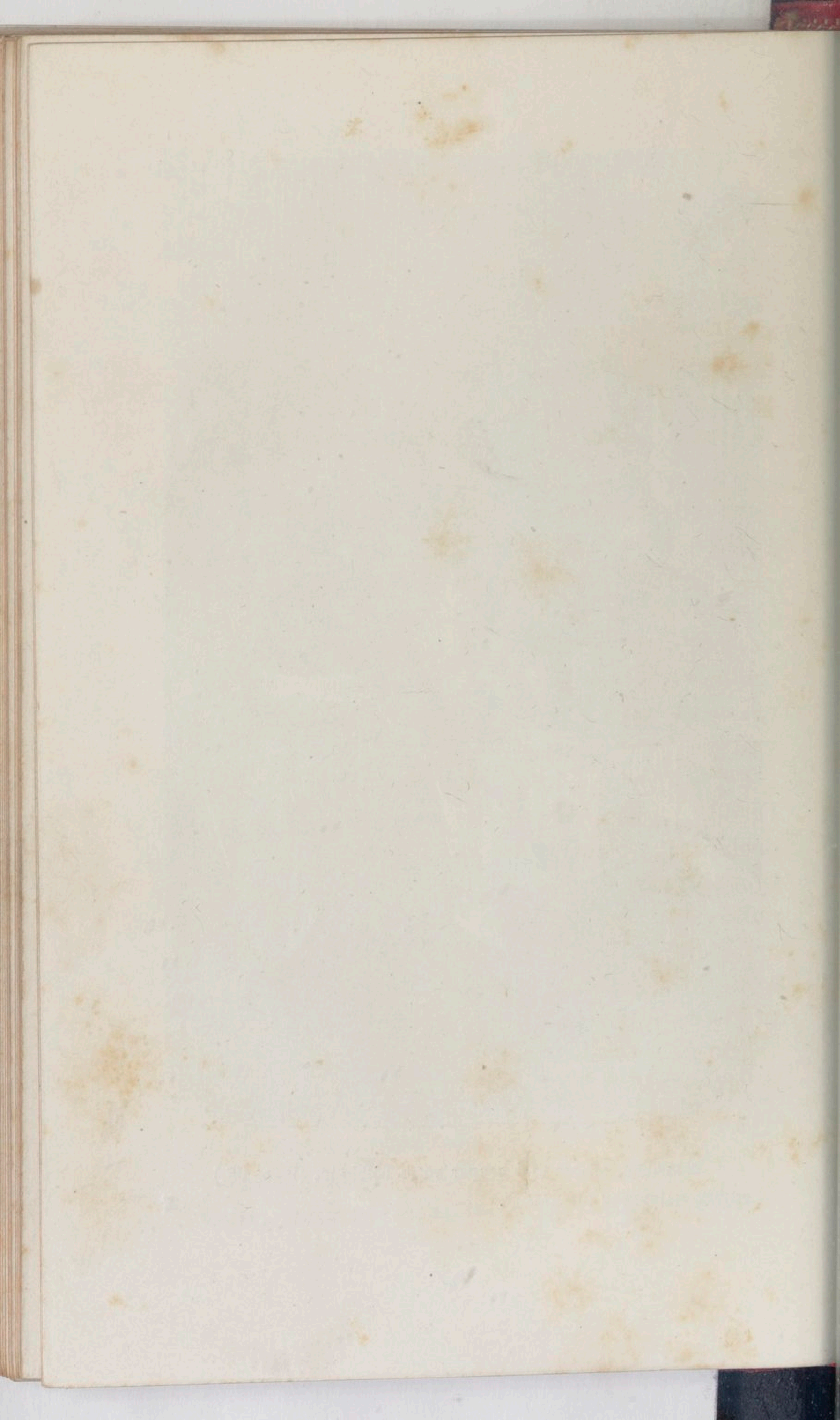
— J'aime mieux qu'il vous manque un bras que si vous en aviez trois.

— Et moi aussi. »

Babet, informée de ce qui se passait, crut devoir



Monsieur, laissez-moi couper votre côtelette. (Page 96.)



mettre le nez à la porte, et donner son assentiment par un léger signe de tête.

Pauline était d'autant plus charmante qu'elle avait retrouvé la simplicité de son âge : elle regardait le général avec une douce assurance, répondait à ses questions, faisait les honneurs de la table avec un tact qui surprenait ses hôtes.

Babet loua la bonne tenue de son enfant, elle l'engagea à se retirer dans sa chambre jusqu'à l'arrivée de son père.

La présence [de M. Lemoine rendit la chose facile; la leçon se prenait habituellement au rez-de-chaussée; toutefois Pauline crut prudent de monter au premier étage afin d'éviter toute surprise; qui sait, pensait-elle, si sa Pauline n'écrivait pas très-bien ?

Cette simple réflexion eut l'avantage de rendre l'écolière attentive. M. Lemoine s'avoua satisfait et déclara que quinze jours d'une semblable application suffiraient pour achever de vaincre les difficultés de la calligraphie.

L'élève convint avec elle-même que la leçon lui avait paru moins longue qu'à l'ordinaire, et qu'après tout M. Lemoine était un bien brave homme.

Encouragée par ses succès, Pauline ne quitta pas la plume. N'était-il pas convenable de faire connaître à sa mère l'arrivée du général au château ?

« Ma chère maman,

« Ce matin, je regardais défiler un régiment de

chasseurs qui se rendaient en garnison à Auch, lorsqu'à notre grande surprise le général et son aide de camp sont venus au château. Papa n'était pas là, mais Babet, qui sait tout, excepté lire et écrire, m'a dit que ce n'était pas la première fois que des officiers logeaient à la Roche. Ces messieurs sont très-bien. Figurez-vous que le général avait une petite fille de mon âge, qui s'appelait Pauline. Elle est morte l'année dernière, ce qui fait beaucoup de chagrin au général. Je crois que je ressemble à cette petite fille, car il m'aime déjà beaucoup : il m'a embrassée, et bien sûr il m'embrassera encore.

« Soyez tranquille, mère chérie, nous faisons les honneurs comme vous les feriez. Babet a d'abord été un peu ennuyée, mais elle a pris son parti : la broche tourne et le four chauffe.

« M. Lemoine me charge de vous dire qu'il est très-content de moi. Je ne voudrais cependant pas faire des progrès trop rapides, car chaque fois que j'accorde un participe avec son complément, il ouvre sa tabatière. J'ai compté jusqu'à douze prises pendant la leçon de ce matin : convenez que ce serait coûteux pour le brave homme !

« Chère maman, tout ce que vous me dites des montagnes me donne un grand désir de les voir de près. Je voudrais bien être avec vous. Mais que deviendrait la maison !

« Je suis décidée à travailler sérieusement pour vous plaire. Déjà, j'ai pris la carte et M. Lemoine

m'a montré la route que vous avez suivie. Les Pyrénées sont très-bien marquées ; M. Lemoine m'en a fait une belle description, mais lorsque je lui ai demandé ce qu'il y avait dans les montagnes, il m'a paru très-embarrassé ; il est tout de suite remonté dessus croyant que je ne m'en apercevais pas. Vous, chère maman, dites-moi, je vous en prie, ce qu'il y a dans les montagnes.

« Babet et moi nous distribuons aux pauvres le pain et le sou qu'ils ont l'habitude de venir chercher le samedi. Je crois qu'ils m'aiment presque autant que ma sœur. Les bonnes femmes m'appellent leur gentille mie.

« J'entends papa : je cours lui parler de nos hôtes à moustaches.

« Adieu, maman chérie, je vous embrasse et j'embrasse Mathilde qui se promène pendant que Paulette fait la besogne d'une sœur aînée.

« PAULINE, *châtelaine de la Roche.* »

Il n'est pas rare que les meilleurs camarades de collége se perdent de vue pendant des années sans souci de se retrouver, ce qui ne veut pas dire que tout souvenir de ce temps-là soit effacé.

Le nom de Séverac avait résonné aux oreilles du général Latour comme ne lui étant pas absolument étranger, mais voilà tout. Lorsque le père de Pauline l'aborda, il ne trouva en lui qu'un homme de bonne compagnie.

La petite maîtresse de maison ne pouvait être

oubliée dans un premier entretien. De ce sujet charmant on passa à la politique. Les deux hommes avaient les mêmes opinions, la même ambition pour la France et ce fut le point de départ de leur intimité.

Le soir, ces messieurs fumaient sur la terrasse, suivant des yeux Pauline qui arrosait ses fleurs : « Heureux âge, dit le général en lâchant une bouffée.

— Nous y avons passé!... à propos, monsieur, seriez-vous parent d'un Latour avec lequel j'ai fait ma cinquième à Henri IV?

— Et moi, je vous demanderai si vous n'êtes pas le petit Paul Séverac que sa mère venait voir à chaque récréation, munie de confitures et de pains au lait? Il y a tout bonnement, de cela, quarante ans, monsieur.

— Mais oui! Je te reconnais!

— Oh! la bonne fortune! Embrassons-nous, mon cher.

Pauline, témoin de cette scène, laissa tomber son arrosoir et accourut sur un signe de son père.

« Je te présente mon camarade de collége. Un fameux espiègle, va, qui jouait des tours à ses maîtres, avait des pensums quotidiens, nous battait aux récréations et se faisait pourtant aimer de nous tous.

« Pauvre M. Pitay! En a-t-il vu de grises!...

— Ah çà! arrête-toi, Séverac, autrement je perdrais les bonnes grâces de ma jeune amie. Ne

craignez rien, Pauline, depuis ce temps-là je n'ai joué de mauvais tours qu'aux Arabes.

— Est-ce que vous tutoierez toujours?

— Je l'espère bien.

— Oh! que c'est drôle! »

C'était l'heure du souper. La gaieté la plus franche anima le repas. Le jeune capitaine était aussi étonné que Pauline de l'intimité de ces messieurs; il se consolait de ne point y avoir part en tournant sa moustache noire.

Telle que le lecteur connaît Pauline, elle était toutefois du nombre des enfants qui s'intéressent à une conversation sérieuse. Sa mère la captivait par le récit des voyages de nos célèbres navigateurs. La petite maîtresse de maison ne pouvait donc pas être moins attentive à la conversation qui s'établit entre le général et son père.

Si la politesse exige qu'on parle à un propriétaire de ses vignes et de ses bois, il est d'aussi bon goût de mettre un militaire sur le champ de bataille.

La campagne d'Afrique fut racontée à M. Séverac; quelques détails intéressèrent Pauline, mais bientôt un profond soupir avertit le général qu'il ne fallait pas abuser de la patience d'une amie de dix ans.

« C'est assez de batailles, n'est-ce pas, Pauline?

— Oh! oui, je n'aime pas la guerre. Cependant je ne suis pas fâchée que vous ayez tué beaucoup

d'Arabes. Est-ce que vous retournerez encore à Alger?

— J'espère bien aller plus loin encore.

— On demeure sous des tentes, en Afrique?

— Lorsqu'on est en campagne, mais il y a des maisons dans les villes. J'habitais une des plus belles maisons d'Alger.

— Une vraie maison?

— Une vraie maison, quoique bien différente de celles d'Europe.

— Comment sont-elles donc?

— D'abord, toutes les maisons sont semblables les unes aux autres quoiqu'elles diffèrent de grandeur. Elles sont carrées, massives et sans fenêtres, ce qui n'arrangerait guère certaines petites curieuses.

— Moi, j'aime beaucoup à regarder sur le port lorsque nous sommes à Bordeaux.

— Et à voir défiler les régiments sur la route d'Auch.

— C'est vrai, dites toujours.

— Eh bien! Pauline, ces maisons ainsi closes sont fort agréables à habiter. On y entre par de petites portes; les chambres sont très-longues, les plafonds en bois sculptés, peints et dorés; il y a de distance en distance des petites lucarnes pour donner de l'air; les murs blancs sont couverts de banderoles de faïence peinte sur lesquelles sont écrites des sentences; des tapis précieux, des coussins d'étoffe d'or et de soie complètent ce ri-

che ameublement. On peut se promener dans de vastes galeries ornées de colonnes de marbre; le pavé est aussi de marbre.

Presque toutes les maisons arabes ont une cour intérieure rafraîchie par des fontaines jaillissantes; des fenêtres basses et grillées en cuivre donnent sur des cours et ne laissent pénétrer qu'une faible lumière dans les appartements. Tout y est calculé et prévu pour préserver de la chaleur. Au-dessus du premier étage, habité par les maîtres, s'élève une terrasse qui sert à la fois de toiture et de promenade. Quelquefois les Algériens font dresser des tentes sur cette terrasse et s'y abritent le soir avec leur famille pour respirer la brise de mer.

La maison que j'habitais avait une terrasse semblable; je m'y promenais tous les soirs ne cessant d'admirer la vue qui s'offrait à mes regards toujours étonnés : Alger, placé sur une montagne domine la mer de tous côtés. Lorsque la lune éclaire cet imposant paysage il faut de la raison pour s'en éloigner.

— Vous devez trouver la Gascogne bien laide et notre maison aussi.

— Pas du tout, Pauline. Lorsque je me promenais sur ma terrasse, je pensais à la France, au bonheur que j'éprouverais en voyant nos herbages de Normandie et nos montagnes du Dauphiné. La France est un beau pays; on est toujours heureux d'y revenir.

— Papa, est-ce que nous irons à Alger un jour?

— Ce n'est pas impossible. Mme Latour y est restée deux ans.

— Alors, il faudrait me marier avec un officier!.... mais je ne voudrais pas demeurer dans une maison sans fenêtres.

— Qu'à cela ne tienne, mon enfant, les Français ont déjà fait de belles et grandes rues où s'élèvent des maisons à six étages.

— A la bonne heure! Je ne comprends pas comment les dames d'Alger peuvent travailler dans des maisons barricadées de tous côtés, elles ne doivent pas voir clair.

— Le travail, Pauline, n'entre pas dans les habitudes de ces dames; les mains de leurs esclaves suffisent. On ne voit point de gentilles petites filles tricoter des bas et ourler des mouchoirs de poche.

Ces maisons qui vous semblent si étranges, ces rues tortueuses, ne préservent pas seulement de l'excessive chaleur, on y redoute moins les tremblements de terre.

— Est-ce qu'il y a des boutiques à Alger?

— Oui, dans le quartier français, mais on ne peut donner ce nom aux niches obscures dans lesquelles les Maures et les juifs enfouissent leurs marchandises. Et quelles marchandises!

L'Arabe se tient accroupi près de la niche où quelques objets sont entassés au hasard. Ces bou-

tiques ont fait notre étonnement; la mesquinerie des vivres ferait mourir de chagrin nos cuisinières. Figurez-vous la boutique d'un fruitier offrant à votre Babet quelques bottes de légumes et de mauvais poisson salé ! Mais l'épicier, comme partout, a une grande position : il vend : sucre, café, citrons et oranges ; pastilles du sérail et dattes exquises apportées du désert. Cette boutique exceptionnelle représente une valeur de quinze ou vingt francs, et le bénéfice de la journée s'élève à une dizaine de sous environ. Et encore faut-il prélever sur cette misérable somme le prix de l'éclairage, c'est-à-dire d'une chandelle jaune qui figure dans une lanterne de papier ou d'une mèche qui trempe dans l'huile.

Les Maures aiment passionnément les fleurs. Ces marchands portent quelquefois une couronne sur la tête ; mais le plus souvent une tubéreuse derrière l'oreille.

— On doit mourir de faim dans ce pays-là. Les Arabes ne mangent donc pas?

— Ils sont très-sobres. Ils doivent cette vertu à leur climat. Les pauvres boutiquiers ne se régalent pas comme ceux de Bordeaux et de Paris. Ils se contentent du *couscousse*, sorte de pâte plus ou moins bien accommodée. La petite maîtresse de maison qui mange si élégamment serait révoltée si elle assistait au repas de ces pauvres gens : ils mangent tout bonnement avec leurs doigts ; ceux qui sont plus recherchés s'ai-

dent de petits bâtons en guise de cuiller et de fourchette.

— Mais les officiers ne se contentent pas de *couscousse*, je pense !

— Non certes ! Rassurez-vous. Les Arabes savent déjà que nous avons bon appétit ; ils approvisionnent la ville, et la mer nous apporte d'Europe ce qui manque en Afrique.

« Lorsque vous viendrez nous voir à Auch, je vous montrerai mon album d'Alger où sont représentés tous ces pauvres marchands chacun dans le costume de son état. Les cavaliers avec leur grand fusil en bandoulière et leur burnous blanc vous plairont sans doute davantage.

— Je voudrais bien avoir un burnous.

— Vous en aurez un, Pauline. Dépêchez-vous de venir nous voir ; je vous recevrai dans ma chambre *algérienne*. »

Cependant, Pauline avait assez de l'Afrique. (Et le lecteur aussi, peut-être !) Elle alla trouver Babet se proposant de lui raconter tout ce que le général avait dit.

« Laisse-moi tranquille avec tes Bédouins. Pourvu que le général n'aille pas nous attirer tout ce monde-là par ici ! Je ne sais qu'une chose, c'est qu'on dit : voleur comme un Arabe. »

Les craintes de Babet égayèrent beaucoup Pauline, elle rentra au salon pour les communiquer à M. Latour.

« Babet peut dormir tranquille ; toutefois elle ne

se trompe pas. Le vol est un moyen d'existence pour les Bédouins en particulier, c'est-à-dire pour les habitants du Désert. Ils attaquent les caravanes, pillent les voyageurs et se volent même de tribu à tribu. On dit proverbialement *que la main droite d'un Bédouin cherche à voler sa main gauche.*

«Les Bédouins, dites-le à Babet, Pauline, se rencontrent dans les déserts du nord de l'Afrique; ils campent là où se trouvent pour leurs chameaux un peu d'eau et quelques herbages.

— C'est sans doute un méchant Arabe qui vous a coupé le bras?

— Non. Je suis arrivé manchot en Algérie ce qui ne m'a pas empêché de faire de bonnes charges sur l'ennemi.»

La petite maîtresse de maison avait complétement oublié qu'un général doit être avec son régiment. Le mot de départ la surprit et l'attrista. Le dernier dîner fut excellent : maîtresse et servante se surpassèrent en attentions.

L'espérance de se revoir adoucit les adieux.

Mme Latour et Henri viendraient faire connaissance avec Mme Séverac dès qu'elle serait arrivée.

Seule avec son père, Pauline lui demanda comment un homme aussi bon que le général Latour pouvait non-seulement tuer ses semblables, mais désirer que l'occasion s'en présente.

« Chère enfant, les hommes les plus doux aiment la guerre avec passion. Ce général qui jouait

hier au volant avec toi, passerait les Pyrénées demain pour aller battre les Espagnols.

« De tout temps, les hommes ont attaché un grand prix à la gloire des armes. Tu n'ignores pas que le peuple choisi de Dieu avait des ennemis et les combattait sous la protection du Dieu des armées.

« A une époque de notre histoire la guerre ne se faisait pas seulement de nation à nation, mais les seigneurs s'attaquaient dans leurs châteaux.

— O mon Dieu, papa, comme on devait avoir peur !

— C'était une occasion pour les femmes de se montrer courageuses.

— Est-ce que j'ai du courage, papa ?

— Nous verrons cela lorsque ta mère te conduira chez le dentiste.

— J'en aurai ! Depuis que j'ai pour ami un général mes idées sont bien changées ; et puis.... ma dent remue beaucoup, regardez, papa. »

M. Séverac loua sa fille des bonnes dispositions où elle était et se convainquit en même temps de la simplicité de l'opération.

Deux jours plus tard, le facteur de la diligence déposait à la Roche une grande caisse à jour d'où s'échappait un ramage peu harmonieux et un petit carton précieusement emballé. Le tout était adressé à Mlle Pauline Séverac.

La maîtresse de maison ne chercha pas longtemps d'où lui venaient ces présents : c'était son

ami le général qui lui envoyait de belles poules dont elle aurait la direction. Dans un moment d'épanchement, Pauline s'était élevée contre Babet qui ne lui permettait pas d'aller seule voir les poules ni de leur donner à manger. Ces poules, du reste, avaient été déclarées fort bêtes, sans grâce aucune ne sachant que pondre des œufs.

Les poules envoyées à Pauline étaient des Hambourgeoises, espèce très-remarquable, qui tiennent le premier rang à la basse-cour. Grandes et sveltes, ces poules se distinguent des autres par leurs jambes bleues couvertes de duvet rose. Elles portent haut une petite tête garnie d'un plumage blanc et noir. Jamais Pauline n'avait vu semblable prodige. Ces précieux volatiles joignent l'humeur douce à la beauté.

La semaine n'était pas achevée et déjà la petite maîtresse était connue et aimée de ses poules. Elles accouraient à son approche, mangeaient à ses pieds et la suivaient jusque dans la maison, politesse dont Philippe était peu flatté.

Le paquet fut ouvert en présence de Babet qui ne comprit rien à l'enthousiasme de Pauline à la vue d'un petit *burnous*.

« En voilà une idée de ton général, de t'envoyer une affaire comme ça! Est-ce que nous manquons de.... couverture.

— Babet, ma mie, ce vêtement se nomme un burnous. Tiens, regarde. »

Et tout en parlant, Pauline s'enveloppa gracieusement dans le vêtement arabe.

Babet ne voulut pas lui dire, « Au fait tu es charmante avec ça, » mais il fut aisé à Pauline de se convaincre que le burnous triomphait des préventions de sa bonne.

Une lettre, corrigée cette fois-ci par M. Lemoine, porta les remercîments de la petite maîtresse de maison à son ami le général, avec une invitation pressante de revenir le plus tôt possible à la Roche et d'amener son régiment, si cela fui faisait plaisir.

Le calme étant rétabli, Pauline se souvint d'Agathe. Que de choses n'avait-elle pas à lui dire?

Ce général forcé à se servir de sa main gauche avait une heureuse influence sur notre petite fille. Elle était décidée à s'appliquer; cette main droite dont les services avaient été si peu appréciés jusqu'ici, était devenue l'objet de son respect. Chaque fois que Pauline s'en servait, elle se disait : Quel bonheur d'en avoir deux !

Ce fut dans ces sentiments de reconnaissance qu'elle prit la plume pour écrire à Agathe.

« Chère amie,

« J'attends chaque jour la lettre qui doit m'annoncer que ta science a été couronnée et que tu cours les chemins montée sur ton âne.

« Un grand changement s'est opéré dans mes

idées : j'ai résolu de travailler, de sortir de mon indifférence. Dès que je serai libre, je me mettrai sérieusement à l'étude. Déjà, tu le vois, mon écriture se ressent de mes résolutions. Ce changement t'étonne; tu en cherches la cause : peine perdue, chère amie. C'est tout simplement parce que j'ai découvert que j'avais deux mains. Je ne plaisante pas, Agathe. Écoute-moi.

« Le général Latour, ancien camarade de collége de papa, a été amené par hasard à la Roche. C'est moi qui l'ai reçu lui et son aide de camp; j'avais déjà passé une heure avec ces messieurs, lorsque je vis tout à coup que le général n'avait qu'un bras, et le bras gauche encore! Jamais je n'avais vu cela; j'en fus très-émue, et comme ce bon général avait insisté pour m'avoir à côté de lui à table, je lui ai rendu le service que sa main absente ne pouvait lui rendre.

« De ce début est née entre M. Latour et moi une grande affection. Il m'aime d'autant plus qu'il a perdu une petite fille de mon âge, qui s'appelait Pauline comme moi. Je n'ai pas osé lui demander si j'étais aussi gentille qu'elle, mais je le crois bien.

« Il y avait quarante ans, ma chère, que papa et le général ne s'étaient vus. Eh bien, ils sont amis comme s'ils s'étaient vus l'an passé; ils se tutoient. Je ne t'écrirai pas tout ce que M. Latour nous a raconté, il y a des choses qui se disent. Mais je ne veux pas que tu ignores que c'est à lui que je dois ma *conversion* (c'est Babet qui parle).

« Ce bras de moins a été l'occasion d'une foule de réflexions : l'écolier qui n'avait pas voulu s'appliquer pour apprendre à écrire, a été obligé vingt-cinq ans plus tard de se servir de sa main gauche, mais non sans peine. Il m'a dit un jour que nous étions seuls, en prenant ma main droite .
« Ma petite Pauline, voilà une ouvrière qui ne de-
« mande qu'à bien travailler. Profitez de ses bon-
« nes dispositions, ne faites pas comme votre ami
« le général, autrefois petit garçon paresseux. Il
« m'a fallu beaucoup de temps pour me faire une
« écriture passable et il ne se passe guère de jour
« que je ne regrette ma pauvre droite. »

« Je soupçonne papa d'avoir mis notre ami au courant de mes études. Peu importe, cette douce morale, et surtout cet exemple frappant m'a fait réfléchir. Il m'arrive parfois de regarder ma main droite ; je lui parle, je la remercie des services qu'elle me rend et je lui promets de ne plus la laisser sans ouvrage.

« Tout cela est confidentiel, mon amie, car tu as toujours ta belle place dans mon cœur, ne crains rien : le général est trop gros pour la prendre.

« M. Latour joue très-bien au volant. Plus tard tu en feras l'expérience, car il viendra à la Roche aussi longtemps que son régiment sera à Auch.

« Mon Dieu ! quelle joie j'aurai à te voir ici ! Je te soignerai si bien ! Tu me verras arriver chaque matin t'apportant une belle tasse dorée remplie d'un lait comme il n'y en a pas dans toute la Gas-

cogne. Brunette est si bien soignée! Je la promène régulièrement chaque jour avec le petit Guillaume. J'ai cru devoir introduire ce changement dans son régime. Pourquoi laisser une vache à l'étable, sous prétexte qu'il n'y a pas de prairies? C'est une cruauté. L'exercice est salutaire à tout le monde. Brunette me lance des coups d'œil langoureux qui m'assurent de son affection et de sa reconnaissance: Bonne bête!

Tu vois que je m'applique à faire des heureux partout : C'est si doux!

« Et toi, ne feras-tu pas ma joie en venant te reposer ici. Entre nous soit dit, un petit séjour à la Roche ne te ferait pas de mal. Je te donnerais les premières notions des connaissances que doit posséder une maîtresse de maison.

« Adieu, chère amie, je t'embrasse, ou plutôt je brûle de t'embrasser de tout mon cœur.

« PAULINE.

« J'ai parlé de toi au général. Il aime beaucoup ton nom.

« Dis-moi dans ta prochaine lettre si tu aimes les ouilles de bœuf. Nous les réussissons très-bien. »





CHAPITRE VI

**Une course au désert. — Quand on est loin de sa mère.
Une maladie. — La convalescence.**

Après avoir donné plusieurs représentations de son burnous à son père et à Babet, Pauline se dit qu'il fallait faire un usage plus sérieux de ce charmant vêtement.

Un âne lui apparut comme devant l'aider à réaliser ses projets : elle jouerait à l'Arabe; Basile et les métayers s'arrêteraient ébahis pour la voir passer.

C'est la tête pleine de cette nouvelle fantaisie que Pauline se présenta chez son père. Elle l'embrassa avec un redoublement de tendresse.

« Qu'est-ce qu'il y a donc, mademoiselle la Poule?

— Mon petit papa, je voudrais bien avoir un âne *à moi.*

— Pour faire son éducation?

— Non, pour monter dessus.

— Tu m'étonnes, Pauline. Nous sortons en voiture presque tous les jours, tes jambes sont excellentes, je ne vois vraiment pas l'agrément que t'offrirait un âne.

— Vous allez le comprendre papa : M. Latour m'a envoyé un burnous...., alors je voudrais jouer à l'Arabe. Ce serait très-amusant.

— Latour a eu là une belle idée!

— Oh! oui, papa, vous allez voir. »

Elle sortit et revint aussitôt drapée dans son burnous, ayant une espèce de bandoulière à laquelle était suspendu un bâton en guise de fusil arabe. Puis elle essayait de faire des yeux terribles.

Ce furent ces yeux non terribles, mais charmants, qui gagnèrent la victoire. Il faudrait toutefois se contenter de l'âne du métayer.

Le jour même la petite maîtresse de maison galoppait dans le parc, poursuivait Philippe qui riait de tout son cœur, car il aimait l'enfant de ses bons maîtres.

Je connais des petites filles qui se seraient contentées d'un pareil succès, mais Pauline, nous le savons, n'était raisonnable qu'accidentellement. Ce burnous lui avait tourné la tête. Ne s'imagina-

t-elle pas d'en vouloir un pour Justine! Comment s'y prendra-t-elle? La discrétion s'oppose à en demander encore un au général. N'importe, Pauline arrivera à ses fins, Elle attendit patiemment que Justine fût de belle humeur.

Ce jour arriva d'autant plus vite, que la femme de chambre n'était pas détournée de ses occupations comme autrefois.

« Justine, je voudrais te demander quelque chose....

— Que désire mademoiselle.

— Je n'ose pas te le dire.

— Ah! par exemple, vous m'étonnez! Ne suis je pas toujours aux ordres de mademoiselle?

— Sans doute, ma bonne Justine, mais s'il s'agissait de jouer avec moi, tu traiterais d'enfantillage ma proposition. Les grandes personnes oublient qu'elles ont été petites.

— Ce n'est pas moi, mademoiselle, je vous l'assure, lorsque je vous vois sauter et courir, si je ne me retenais, je ferais tout comme vous.

— Vraiment! Eh bien! je vais te proposer un jeu tout à fait nouveau.

— C'est bien probable. Ma jeunesse n'a pas été bouffonne, allez! J'ai élevé mes petites sœurs, puis est arrivé le temps de l'apprentissage. On ne jouait pas chez Mme Bobine, comme nous l'appelions. Ah! que les jours étaient tristes dans cette vieille maison! Toujours des reprises! Heureusement que mon bon ange a fait passer Madame devant notre

porte, juste au moment où j'allais *redoubler* le temps de mon apprentissage; elle m'a prise pour femme de chambre, alors j'ai été sauvée de la misère.

— Allons, Justine, ne t'attriste pas. Oublie Mme Bobine, les reprises et tous les ennuis de l'apprentissage. Veux-tu jouer au jeu que je vais te proposer?

— Oui, mademoiselle, une fois n'est pas coutume. Je rattrapperai le temps perdu.

— Pour cela, n'y compte pas. Maman dit que le temps perdu ne se retrouve jamais. Maman dirait aussi que jouer avec sa Paulette, c'est travailler d'une façon différente.

— Eh bien! je suis à vos ordres.

— Prends une grande couverture de coton blanc, donne-lui la forme de mon burnous. Lorsque ce sera prêt, tu le jetteras sur tes épaules, je mettrai le mien; puis, sans rien dire à personne, nous irons galopper dans le parc; moi sur mon âne et toi sur le vieux cheval de Philippe. »

La proposition étonna d'abord un peu Justine; mais elle s'était engagée de trop bonne grâce pour songer à se rétracter.

La bonne fille remplissait toutes les conditions désirables : grande et maigre, le teint brun, Justine, revêtue de sa couverture, pouvait mettre en fuite les oiseaux.

Le lendemain tout était prêt; nos Arabes se mirent en route. M. Séverac les vit passer sans effroi;

il sourit et admira la condescendance de la longue Justine.

Cet encouragement fut compris : Pauline déclara que le parc était trop petit, que c'était fatigant de tourner comme l'âne du moulin et que ce serait plus amusant de courir sur la route.

« Il faut en demander la permission à M. votre père, mademoiselle.

— Je le ferais volontiers, s'il n'était pas occupé avec les métayers. Sortons, Justine, sortons.

— Ne craignez-vous pas, mademoiselle....

— Les Arabes n'ont peur de rien. »

Elles partent : la route est déserte; elles avancent sans souci du retour.

« Tiens! dit tout à coup Justine, d'où viennent ces garçons?

— Peu nous importe! Pressons le pas. »

Cheval et bourrique prennent le galop. Aussitôt des cris et des huées se font entendre. Pauline cache son visage de crainte d'être reconnue. Cette précaution lui fut nuisible : aussitôt les deux cavaliers furent poursuivis par les enfants qui revenaient du marché libres de tout fardeau. La foule grossit; des pierres sont lancées contre les cavaliers. La scène devenait tout à fait tragique lorsqu'un gendarme prit la bride du cheval de Justine.

La petite maîtresse de maison, fort émue, mais ferme sur son âne, mit son front à découvert et

prit la parole : « Bon gendarme, approchez, s'il vous plaît.

Le brigadier obéit.

« Je suis Mlle Pauline Séverac; je joue à l'Arabe avec ma femme de chambre; voilà tout. Chassez ces garçons et accompagnez-nous jusqu'à la Roche. »

Le gendarme, bon père de famille, sans doute, accueillit la confidence par un sourire, puis il dit aux enfants : « Retirez-vous. Respect à ces braves Arabes. La France est une terre hospitalière. »

En prononçant ces mots, il toucha la poignée de son sabre : argument irrésistible.

Pauline abaissa son capuchon, mit sa monture au pas et s'essuya le visage. « C'est une véritable campagne, dit-elle au gendarme qui ne lui était pas tout à fait inconnu.

— Oui, mademoiselle. Je vous engage à demander la croix d'honneur et à prendre votre retraite.

— Vous avez raison. Cette sortie sera la dernière. Quant à la décoration, je l'obtiendrai aisément du général Latour, je fais partie de son régiment. »

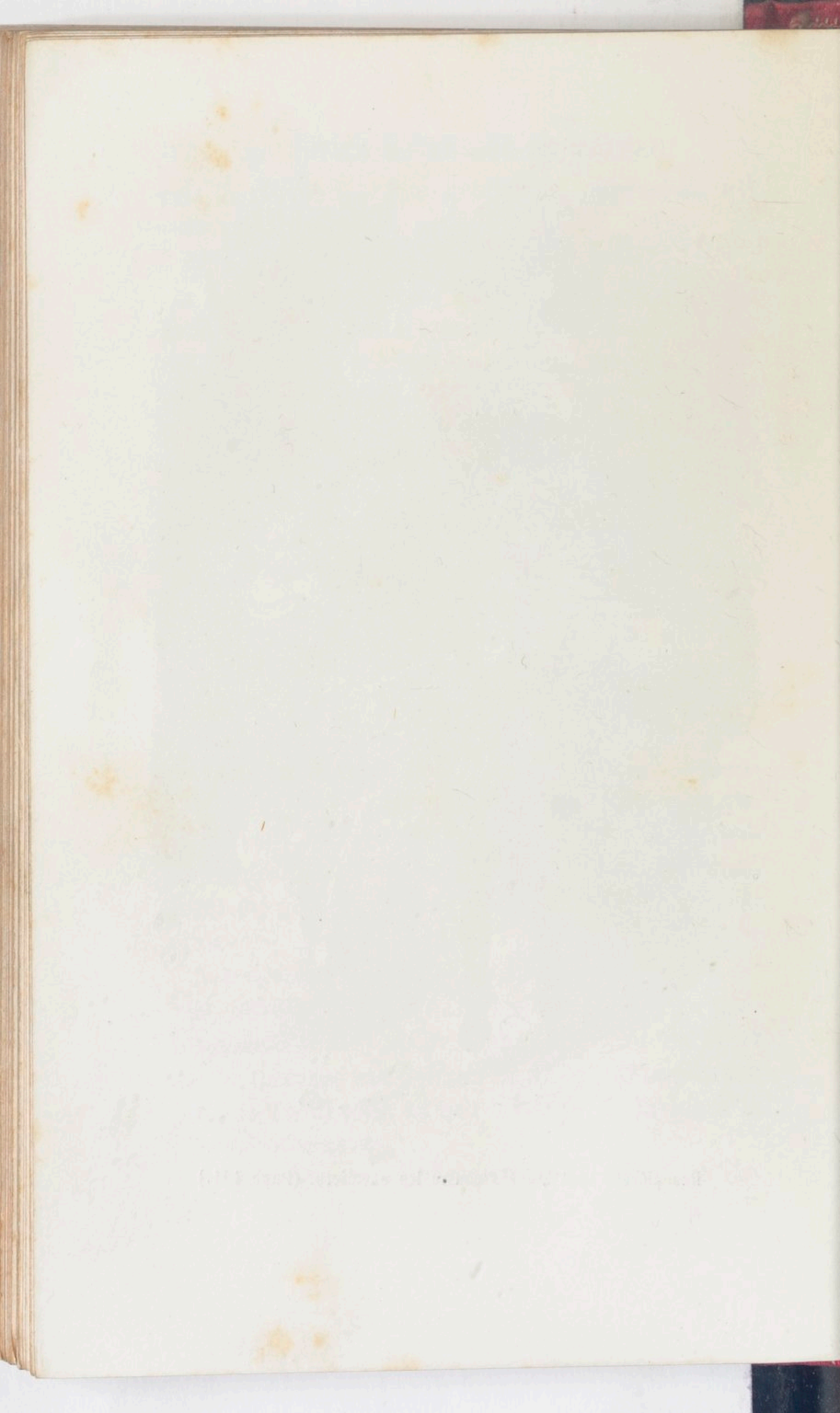
Nos cavaliers arrivaient tout en causant.

M. Séverac, plongé dans les douceurs d'un problème d'algèbre, se promenait de long en large sur la terrasse sans rien voir de ce qui se passait, lorsque Trottinette se mit à braire de la façon la plus inconvenante.

« Qu'est-ce qui m'arrive à cette heure se de-



Des pierres sont lancées contre les cavaliers. (Page 121.)



manda le savant, contrarié d'être interrompu dans ses calculs.... Pauline! Est-ce croyable ? quelle aventure est celle-ci ? »

Avant que le brigadier, dont la physionomie était fort rassurante, eût eu le temps de prendre la parole, Pauline avait donné une explication du ton le plus simple ; mais cette fois-ci, son père ne se montra pas si indulgent. Il remercia le brigadier d'avoir protégé sa fille et d'avoir peut-être évité un malheur. « Et vous, Justine?.... »

M. Séverac ne put en dire davantage. La petite maîtresse de maison, toujours sur son âne, levait des bras suppliants vers son père : « Ne la grondez pas! ne la grondez-pas! c'est moi qui l'ai forcée à prendre ce costume et à me suivre au désert! »

Justine, descendue de cheval et toujours drapée dans sa couverture, faisait une triste contenance. Elle profita pour s'éloigner du moment où M. Séverac, vaincu par les caresses de Pauline, se montrait moins sévère.

Babet accabla Justine de reproches et l'accusa d'avoir voulu se donner des airs. Du reste, ajouta-t-elle, ce général fait perdre la tête à notre enfant. Si je savais écrire, j'écrirais au roi de l'envoyer dans son Afrique avec ses Bédouins. Le burnous de Pauline fut mis dans un carton, la couverture reprit sa place sur le lit de la femme de chambre et Trottinette ne fut plus appelée au château.

La petite maîtresse de maison, après avoir considéré sa main droite, tout à fait oubliée ce jour-là, prit son tricot et fut toute surprise d'en être arrivée au talon.

Il était temps que la mère de famille rentrât chez elle. C'est ce que se disait Mme Séverac, tenue jour par jour au courant des excentricités de sa petite fille; mais une circonstance, que nous ne sommes pas obligés de faire connaître au lecteur, la retenait aux Pyrénées.

Depuis la course *au Désert*, Pauline était sérieuse; on ne la voyait plus aller et venir. Justine n'était plus dérangée pour satisfaire un caprice. Babet rendait des visites au lieu d'en recevoir; M. Lemoine, contrairement à ses habitudes, racontait les faits divers du village pour tenir son élève éveillée; Mlle Blanche, enfin, était plus souvent au piano que Pauline. Que se passait-il donc?

Pauline avait découvert qu'une petite fille ne peut pas se passer de sa maman. Au charme de l'indépendance, succédait l'ennui. La maîtresse de maison laissait peu à peu tomber les rennes du gouvernement; elle passait son autorité à Babet qui s'inquiéta de ce changement de politique. La brave fille laissait dormir son rouet; elle se levait deux heures plus tôt, négligeai sa besogne pour s'occuper de l'enfant chérie. Un jour elle lui proposait une partie de pêche, le lendemain on cueillait les noisettes. La table se couvrait de tout ce qui

plaisait à Pauline en temps ordinaire sans qu'elle semblât y être sensible.

Un matin, Babet la trouva très-accablée, se plaignant d'un grand mal de tête et pleurant, parce que sa mère n'était pas là,

Babet feignit de se fâcher : « Est-ce que je ne suis plus bonne pour te soigner, maintenant? C'est joli!

— Ne te fâche pas, ma mie, tu es toujours tci, et maman est toujours maman. Sauras-tu me guérir bien vite?

— Je ne suis pas médecin, mais je peux t'assurer que sans une bonne garde-malade les médecins ne s'en tireraient pas aisément.

Philippe ira chercher Montagnac, et, à nous deux nous t'enlèverons ce vilain mal de tête.

Babet plaça Justine près de la petite et alla informer son maître de ce qui se passait. Le père partagea les craintes de la bonne. Cet accablement lui semblait un symptôme grave chez sa fille.

Montagnac était un officier de santé qui n'avait pas craint, au début de sa carrière, d'ajouter à ce titre celui de barbier. Intelligent et dévoué il se fit promptement une clientèle. Petit, vif et brun, on le rencontrait à toute heure sur la route, monté sur un petit cheval noir, courant de château en château. Pauline l'aimait beaucoup : il avait mille complaisances pour elle et lui apportait toujours quelque chose de bon ou de joli.

Je ne suis pas de ceux qui s'élèvent contre le

sentiment d'affection qu'inspirent les personnes généreuses, et je conviens que *les petits présents entretiennent l'amitié.*

L'excellent jeune homme fut bientôt au chevet de la malade. Vainement essaya-t-il de la faire sourire. Pressé de questions par M. Séverac, il déclara ne pouvoir rien dire encore.

« Mon cher Montagnac, restez avec nous aussi longtemps que vous le pourrez.

— Je vais faire quelques courses. Je passerai la nuit près d'elle. Comptez sur mon dévouement. »

Le lendemain, Montagnac déclarait une petite vérole volante.

Par malheur, Pauline avait entendu, et, dès qu'elle fut seule avec Babet, elle lui dit :

« J'aurai donc des trous dans la figure comme toi?

— Non, ma mie; mais si tu en avais, je ne t'en aimerais pas moins. Ma vilaine peau ne t'a pas empêchée, il me semble, de m'embrasser souvent.

— Sans doute; mais vois-tu, Babet, je ne veux pas avoir des trous dans la figure. »

Babet négligea de relever ce *je ne veux pas* et se contenta de dire : « Console-toi, la petite vérole volante s'envole; il n'y a pas besoin d'avoir fait des études pour savoir cela. »

Cette explication rassura complétement Pauline.

« Qui l'aurait cru, monsieur, dit Babet à son maître, ça pense déjà à la beauté ! Pauvre chérie!

que j'aurais donc de chagrin si sa jolie figure était abîmée! Montagnac m'a promis que nous en serons quittes pour deux ou trois grains. Mon Dieu, ai-je eu peur! Et madame qui n'est pas ici! »

Les communications n'étaient pas alors aussi simples qu'elles le sont aujourd'hui : la lettre partie de la Roche arriva deux jours plus tard à Luchon.

Quelle surprise lorsque les yeux d'une mère rencontrent ces mots : « Notre enfant est malade! »

Mme Séverac s'accusa à tort d'avoir prolongé son séjour aux Pyrénées. Aurait-elle dû rester si longtemps loin de sa petite fille?

Petits enfants, aimez vos mères! Un jour vous aurez le secret de leur amour qui n'a point d'égal parce qu'il est le plus généreux.

Les caisses se font avec trouble; la chaise de poste est commandée; on voyagera nuit et jour. Quel voyage! Dans quel état va-t-on trouver cette enfant chérie? S'il était trop tard?

La nuit se passe dans l'anxiété, mais le jour vient apaiser les terreurs de l'imagination : « Je vais la soigner et tout ira bien, se dit la mère. Ils ont perdu la tête. »

Les heures s'écoulent : il est cinq heures du matin. Encore un peu de patience, et les tourelles du château apparaîtront.... les voici! Bientôt la grille s'ouvre, la voiture s'arrête devant la terrasse où est resté le petit fauteuil de Pauline. Mme Séverac ne peut ni parler ni remuer. C'est Mathilde

qui sort précipitamment de la voiture et revient avec des paroles d'espérance. Alors, la mère court vers son enfant, elle la contemple, couvre son visage de baisers et l'appelle des noms les plus tendres, auxquels Pauline répond par un sourire que personne n'avait encore obtenu.

Mathilde, qui aime tant sa petite sœur, ne la verra pas encore. C'est à regret que la jeune fille se soumet à cette mesure rigoureuse que son inexpérience ne peut apprécier.

Le père et la mère gémissent ensemble. Babet raconte en détail comment les choses se sont passées; elle n'a point à craindre les redites.

Montagnac confirme son récit; il rassure la mère encore toute tremblante.

Si Pauline avait craint d'avoir des *trous* comme sa bonne, son père et sa mère le craignaient plus plus vivement encore. Les accuserons-nous d'attacher trop de prix à la beauté de leur enfant? Non; la beauté est un don qu'il est permis d'admirer lorsque le voile de la modestie la protége.

Le docteur Montagnac espérait chaque jour davantage et sa confiance passait dans l'âme des parents. Ce ne fut cependant que deux semaines plus tard qu'il prononça le mot de convalescence.

Comme l'avait dit Babet, la petite vérole s'était envolée sans laisser la moindre trace sur le visage de Pauline.

Avec quel intérêt on suit les progrès de la chère

enfant! sa mère la regarde sans cesse, prévient tous ses désirs, soutient ses pas chancelants.

Un jour que notre petite amie passait triomphalement d'une pièce à une autre, elle jeta un cri de surprise en s'apercevant dans une glace.

La maladie avait développé sa croissance d'une façon peu ordinaire. Pauline avait bien déjà comparé ses doigts aux fuseaux de Babet, mais elle ne prévoyait pas le changement qui s'était opéré dans sa personne.

Les jours passent doucement : la petite maîtresse de maison habite la chambre de sa mère, couche dans son grand lit; elle peut tirer le cordon de sonnette, si bon lui semble, pour commander un potage. Babet arrive aussitôt et prend les ordres ; ils sont acceptés sans discussion et promptement exécutés. Mathilde est appelée à prendre le rôle de garde malade; elle aussi se rend à toutes les fantaisies de Pauline; elle lui raconte dix fois par jour, et avec le même entrain, leurs promenades aux Pyrénées.

Le bonheur, prêt à s'envoler de la Roche, est encore là. Les souvenirs douloureux du passé s'effacent : on vit dans l'avenir.

M. Séverac put enfin entrer dans les détails de la conduite de Pauline. L'histoire des meubles parut à la mère de famille une leçon un peu exagérée. Elle en fut mieux convaincue encore lorsque, quelques jours plus tard, la grande porte s'ouvrit pour livrer passage à l'envoi du tapissier.

« Qu'est-ce que cela? demanda la vraie maîtresse de maison à sa fille.

— Maman, répondit Pauline en rougissant un peu, ce sont sans doute les meubles que j'ai commandés pour votre fête : ma maladie a tout dérangé. Ce Gondin est d'une inexactitude insupportable! »

Mme Séverac ne dissimula pas sans efforts le peu de plaisir que lui causait cette attention; et lorsqu'elle apprit que M. Séverac avait feint d'ignorer cette folie, son mécontentement fut extrême. L'épreuve avait passé les bornes de la raison. Il était prudent, toutefois, d'ajourner la leçon que méritait Pauline. Une seule chose restait à faire payer.

Cependant la petite maîtresse de maison commençait à s'intéresser à tout ce qu'elle avait abandonné. Ses fleurs, ses oiseaux et ses albums étaient autant de distractions nouvelles.

Babet venait trois fois par jour s'agenouiller devant son enfant pour mieux la voir. La brave fille ne savait qu'inventer pour la satisfaire, et la cuisine tenait naturellement le premier rang dans ses attentions. On eut beaucoup de peine à lui faire comprendre l'importance du régime pour les convalescents.

« Sois tranquille, *Babeo*, nous nous vengerons de Montagnac : toi, en me servant de bons dîners, et moi en y faisant honneur. »

Un matin, Babet trouva Pauline en larmes.

« Bonté du ciel ! Qu'as-tu, ma Poule? Dis-le-moi bien vite. »

Pauline fit un signe négatif et ses larmes redoublèrent.

« Eh bien ! puisque tu n'as plus confiance en moi (c'est un reste de maladie!), je vais chercher ta mère ; elle te consolera. »

Mme Séverac accourut. Rien ne trouble le cœur d'une mère comme l'inconnu ! Que se passe-t-il dans cette petite tête?

Pauline s'aperçoit de l'inquiétude que cause son silence à sa mère, et cachant son visage de ses deux mains, elle dit :

« J'ai du chagrin de n'être plus petite. »

A cet aveu, Mme Séverac respira largement, et apercevant Babet qui hésitait à entrer :

« Viens, viens, dit-elle, consoler ta Poule d'avoir trop grandi. »

Pauline éclata de rire.

« Voyons, ma mie, il faut nous entendre : d'abord, nous n'y pouvons absolument rien ; pas plus que d'empêcher les lis de croître. C'est bien sûr par amour pour moi que tu aurais voulu rester petite.... mais rappelle-toi la petite maîtresse de maison sur l'escarpolette....

— Babet, pas de trahison! Le général dit que c'est le plus affreux des crimes.

— Va, mon petit cœur, tu seras plus vite consolée de ta grande taille que Justine de rallonger tes robes. Pourquoi donc n'aurais-tu pas une belle

taille comme Mathilde? Et puis, on dit chez nous que toutes les Reines sont grandes. »

Je ne sais ce qui se passa dans l'esprit de Pauline : soit la perspective d'avoir des robes neuves, soit le malin plaisir d'imposer une bonne tâche à Justine (car nous ne l'accusons pas d'ambitionner le trône de France), le fait est que les réflexions de la bonne femme Babet eurent la plus heureuse influence sur la petite fille.

Mme Séverac, qui ne négligeait rien pour distraire Pauline, lui apporta une lettre de M. Latour. Un séjour obligé à Bordeaux l'avait empêché de venir voir sa petite amie. Cette lettre exprimait un désir très-grand de se rendre à la Roche le plus tôt possible.

« Ce jour-là, je dînerai à table, maman.

— Si Montagnac le permet.

— Il le faudra bien ! C'est moi qui suis le bras droit du général ! Si vous saviez comme je l'aime, et quel chagrin j'ai qu'il n'ait qu'un bras ! Je lui ai conseillé de s'en faire mettre un en cire.

« Pauline, m'a-t-il répondu (nous sommes très-liés), ce bras de moins est ma gloire ! J'en ai quelquefois trop d'orgueil ! »

Effectivement, la visite du général ne se fit pas attendre. Il arriva par une belle après-midi de septembre. Pauline, enveloppée de son burnous, voulut le voir descendre de cheval. Elle répondit par un sourire à l'exclamation de M. Latour, surpris de la retrouver si grande, et se laissa

embrasser par ce papa qui n'avait plus de Pauline.

Tout en étant réservées, Mme Séverac et Mathilde partagèrent la sympathie qu'avait inspirée le général à Pauline. Une heure plus tard, l'intimité la plus cordiale régnait entre tous.

Montagnac arriva justement au moment où la cloche sonnait le dîner. Il permit à sa malade guérie de s'asseoir à la table de famille.

M. Latour justifia complétement la réputation qui lui était faite à la Roche. Pauline, encouragée par les succès de son ami, proposa à ses parents d'acheter une maison à Auch, afin d'avoir le plaisir de se voir plus souvent.

Le général répondit gravement que la prudence s'y opposait, attendu qu'on ignore la durée du temps qu'un régiment reste en garnison dans une ville.

Cette réponse émut Pauline.

Les camarades de collége ne se quittaient jamais sans faire une partie d'échecs. La petite maîtresse de maison se demandait quel charme ils pouvaient trouver à mettre des petits bouts de bois les uns devant les autres pendant des heures entières?

Cette passion avait du moins l'avantage de prolonger la soirée, et ce jour-là encore, la partie fut si longue que le général ne se fit pas prier pour rester à la Roche.

Le lendemain, Pauline, appuyée sur le bras de

son respectable ami, alla rendre visite aux poules de Hambourg. Celles-ci n'avaient point oublié leur petite maîtresse. Elles accoururent au son de sa voix et picorèrent à ses pieds du pain blanc, régal que la maladie de Pauline avait suspendu.

Le général partit en promettant de revenir la semaine suivante avec Mme Latour et son fils Henri.





CHAPITRE VII.

Henri. — La chasse aux petits oiseaux. — Un ours sans façon. — Sentiment de Babet sur l'équitation.

Le fils du général ne pouvait être indifférent à Pauline; mais combien elle regrettait cette petite fille qui eût été son amie! A quoi jouerait-elle avec Henri? Il fallait toutefois lui faire un bon accueil.

Trois ou quatre jours plus tard, M. et Mme Latour arrivaient à la Roche. Henri, monté sur un joli alezan, trottait à côté de la voiture.

Ces dames se connaissaient sans s'être vues, et il ne pouvait être question d'une simple visite. On passerait la journée entière.

Quoique fils unique, Henri n'était pas un enfant

gâté. Le général avait bien eu à lutter contre la faiblesse de sa femme; mais il avait l'habitude des victoires, et celle-ci ne nous semble pas la moins importante.

Ce petit garçon avait neuf ans : grand et svelte pour son âge, de beaux yeux bleus pleins de candeur et un sourire toujours d'accord avec son regard.

Pauline se raccommoda d'emblée avec les petits garçons.

Henri gardait le silence et semblait prendre des notes sur chaque personne de la société.

La sœur aînée, se souvenant d'avoir été petite, emmena les enfants au jardin. Dès qu'Henri aperçut l'escarpolette, il s'élança dessus; de l'escarpolette, il grimpa jusqu'à la cime des arbres.

Les deux sœurs s'effrayèrent; Henri, vrai chevalier français, descendit aussitôt : « Ne craignez rien, mesdemoiselles, je fais de la gymnastique tous les jours. Si le feu prenait au château, je grimperais sur le toit pour l'éteindre. Papa dit qu'un garçon de mon âge doit déjà pouvoir se rendre utile. »

Henri parlait simplement. Ayant rencontré une ronce sur le chemin, il tira un couteau de sa poche et fit disparaître l'obstacle.

« Avez-vous des camarades à Auch? monsieur Henri, demanda Mathilde.

— Pas encore. Papa et maman sont très-difficiles. Mais je ne m'ennuie pas, allez! D'abord,

j'ai un cheval que j'aime! que j'aime! Je me priverais de manger pour lui.

— J'espère que cela n'arrivera pas.

— Et moi aussi.... A propos, mademoiselle Pauline, papa veut vous apprendre à monter à cheval quand vous serez tout à fait guérie.

— Je suis guérie, s'écria Pauline, rougissant à la pensée d'un plaisir nouveau.

— Je n'aurais peut-être pas dû vous dire cela. C'est parti malgré moi. Papa vous aime beaucoup; il parle souvent de vous, de son passage à la Roche. J'avais bien envie de vous connaître, car je sais combien vous avez été gentille pour lui. Moi aussi, j'ai du chagrin qu'il n'ait qu'un bras; quand j'étais petit, je cherchais toujours l'autre. Je me dis souvent que je serai peut-être manchot un jour.

— Vous voulez donc être militaire?

— Quelle question! J'ai déjà plusieurs uniformes : un jour, je suis chasseur à cheval; le lendemain, je suis dragon, les jours de pluie, je deviens officier de spahis et je reste à la maison pour ne pas gâter mon costume.

« Papa, continua Henri sans s'apercevoir de l'importance qu'il se donnait, m'emmène souvent avec lui en voyage, parce que je suis un très-bon petit valet de chambre.

« Vous riez! Demandez-lui si je ne sais pas faire une malle, brosser et plier un habit! Mon ambition est de cirer ses bottes; il ne veut pas. »

Cette conversation fut interrompue par la présence des parents.

« Que racontes-tu à ces demoiselles? Henri.

— Papa, j'en étais à mon désir de cirer vos bottes.

— Pauvre garçon! Décidément, il faudra que je t'accorde cette faveur. »

Le père énuméra avec complaisance tous les services que lui rendait son fils. Par malheur, il n'y avait pas là de petits garçons pour entendre les louanges que beaucoup d'entre eux seraient peut-être bien loin de mériter.

« Papa, je crains d'avoir été indiscret en parlant à Mlle Pauline des leçons d'équitation.

— C'est déjà chose convenue. Dans quelques semaines, je serai nommé grand écuyer de Mlle Séverac, si toutefois elle veut bien m'agréer. Le général se découvrit en parlant ainsi.

Pour toute réponse, Pauline courut embrasser son père et sa mère. Le général réclama et obtint la récompense de ses services futurs.

« Mais je n'ai pas de cheval! papa.

— Tu en auras un; et si Mathilde se décide, Latour aura deux élèves.

— Je suis décidée, moi! Quel bonheur!

— Mais il faut que vous voyiez mon jeune écuyer: Henri, monte à cheval.

— Je crains que le domestique ne soit pas là.

— Soyez tranquille, madame, Henri sait aussi bien seller son cheval qu'il sait s'habiller lui-même.»

Effectivement, un quart d'heure plus tard, Henri arrivait au galop. Il était vraiment charmant, son père ne résista pas à lui commander une petite manœuvre, qu'il exécuta avec un aplomb et une grâce dont ses parents étaient glorieux à bon droit.

A peine rentrée à la maison, Pauline courut annoncer à Babet les beaux projets qu'on venait d'arrêter.

« Il ne manquait plus que cela! ces militaires ont des idées! mais des idées....

— Des idées de cheval, c'est tout simple, Babet.

— Oui, pour se casser la tête.

— Tu n'es pas raisonnable; tu trouves à redire à tout ce que fait M. Latour. Tu ne vois que le mauvais côté des choses. C'est très-utile de savoir monter à cheval : suppose qu'un danger nous menace; que nous soyons obligés de prendre la fuite. Tu montes en croupe et nous partons au galop.

— Moi! monter à cheval! non, non, ma mie : à mon âge, on ne fait pas d'infidélité à ses vieux serviteurs; mes pieds n'auront pas la honte d'être portés par une bête! Ils iront jusqu'au bout. »

Babet était rouge en parlant ainsi; elle maniait ses casseroles avec une brusquerie qui ne lui était pas habituelle et jetait les cuillers au lieu de les poser tranquillement sur la table.

Pauline se sauva effrayée de l'effet produit par une nouvelle aussi simple et demanda à sa mère la raison de cette mauvaise humeur.

« Elle est jalouse du général, mon enfant; fermons les yeux sur cette faiblesse trop commune aux vieux serviteurs. Évite de lui parler de notre ami, sois sûre que le jour où elle te verra galoper à côté de ton père, elle en sera enchantée. »

Une journée avait suffi pour établir l'intimité entre les deux familles. C'était au commencement d'octobre. Un ciel pur, des matinées fraîches et un soleil couchant qui rappelait celui d'Italie décidèrent les amis à ne point se séparer. Montagnac avait ordonné l'exercice et la distraction à Pauline.

Un plat d'ortolans, servi le jour même, amena la conversation sur les plaisirs de la chasse, et en particulier sur la chasse aux petits oiseaux.

« Si nous en prenions, dit Henri à Pauline?

— Avec un fusil?

— Non, une chasse de demoiselle.

— Pour celle-là, j'en suis, ajouta le général. Dès ce soir, Henri et moi nous ferons les préparatifs. »

Vainement Pauline demanda-t-elle à y prendre part, M. Latour s'y refusa et profitant du moment où ces dames étaient en train de travailler et de causer, il emmena son fils dans un bois peu éloigné du château. Ils dressèrent une cabane assez grande pour que plusieurs personnes pussent s'y asseoir.

Henri proposa d'entourer la cabane de guirlandes de fleurs et de placer un beau bouquet à la porte pour fêter la bonne santé de Pauline. (Il n'était déjà plus question de Mlle Pauline.)

« Vous avez bien raison de l'aimer, papa, elle est si gentille! Quand je pense que je pourrais avoir une sœur!...

— Allons, mon enfant, prépare les petits bâtons et demain avant le coucher du soleil, nous les enduirons de glu. Ces dames viendront s'asseoir dans la cabane, tandis que, cachés dans le bois, nous appellerons les oiseaux qui accourront.

Lorsque le général et son fils rentrèrent au salon, on leur demanda compte de la manière dont ils avaient employé leur temps pendant cette longue absence. Ils s'y refusèrent et prirent un air mystérieux qui excita vivement la curiosité. Pauline énuméra tous les plaisirs connus sans rien deviner; trop fière pour solliciter une confidence, elle se résigna à attendre patiemment.

Demain arriva; mais ce ne fut que dans l'après midi qu'on proposa une promenade dans le bois.

A la vue de la cabane ornée de fleurs, parents et enfants jetèrent des cris de joie et de surprise.

« Ce palais, dit le général, a été construit par nous pour célébrer le retour de Pauline à la santé. » Il pria ces dames d'entrer et de s'asseoir, puis il disparut avec son fils.

On entendit immédiatement des soupirs imités avec un petit sifflet. A ce signal perfide, les hôtes du bois s'abattirent en foule sur la cabane où des bâtons englués étaient disposés. Les oiseaux firent entendre pendant quelques instants le chant du soir qui rassemble la famille, mais lorsqu'ils vous

lurent s'envoler, le chant fut remplacé par des cris de détresse.

Le nombre des victimes était si considérable qu'on en délivra une partie. Les chardonnerets trouvèrent grâce non-seulement à cause de leur parure, mais parce qu'ils n'ont point l'honneur de figurer sur nos tables.

Ce premier succès excita l'enthousiasme de ces dames pour la chasse. Pauline, si amie de la liberté, déclara qu'il fallait chasser tous les jours.

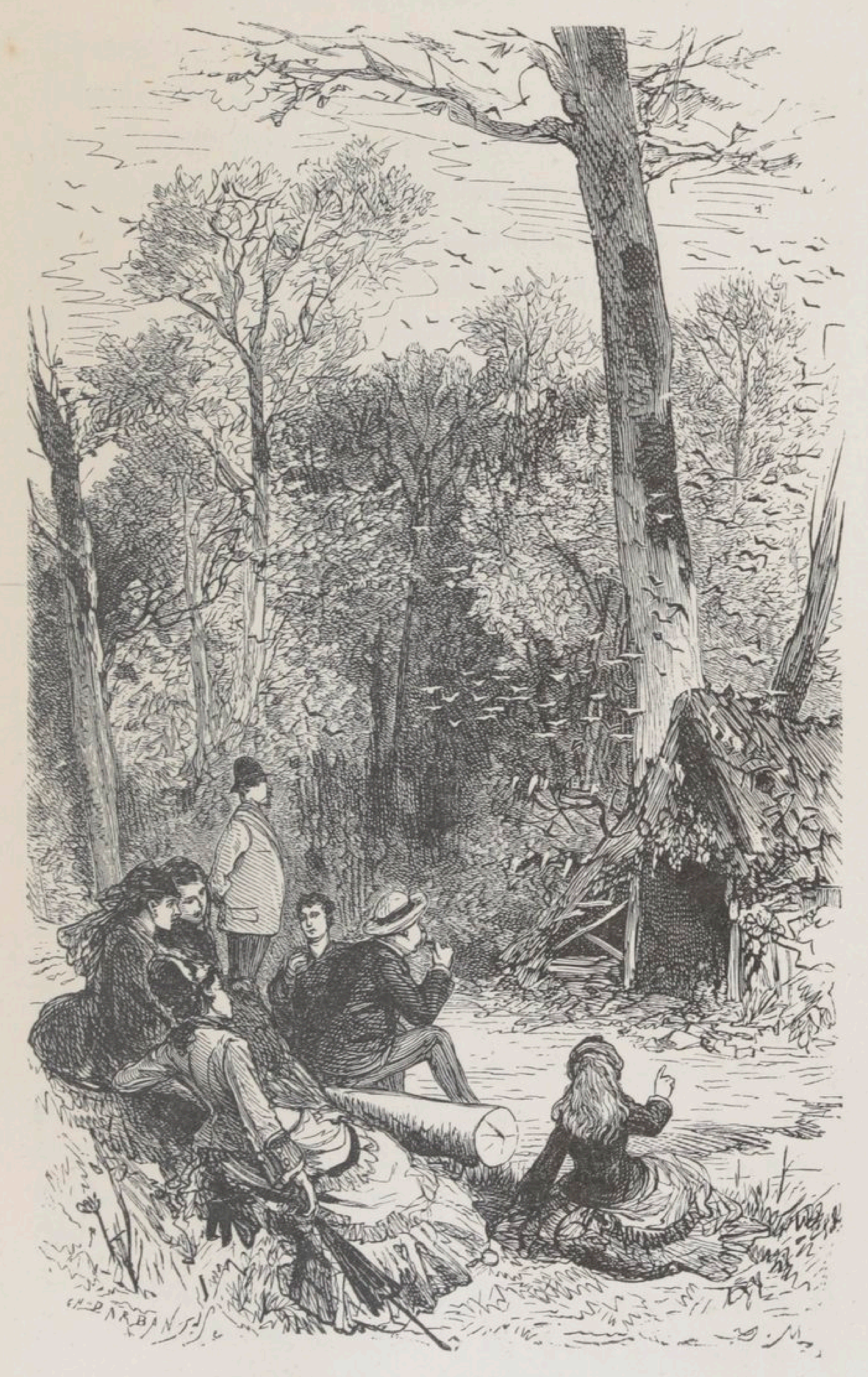
A partir de ce moment, la conversation fut peu variée; chacun racontait ses exploits. Le nom de chasse au miroir ayant été prononcé, Pauline en demanda l'explication.

Le général prit la parole :

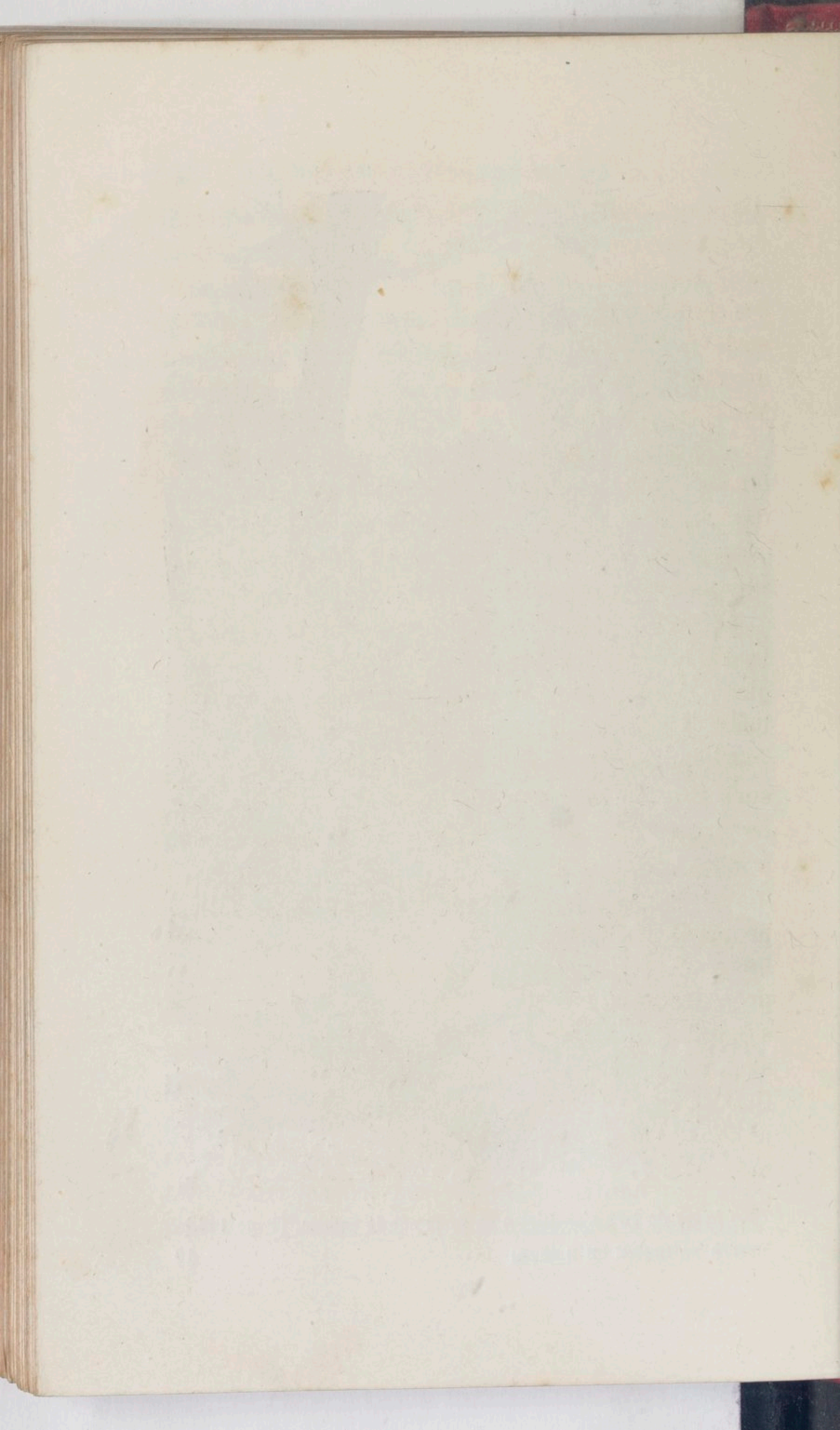
« On prépare de petites plaques de métal très-reluisant qu'on place au milieu d'une espèce de chapiteau en bois soutenu par des bâtons gluants. Puis au moyen d'une ficelle on agite la plaque.

« Les alouettes, très-curieuses ou très-coquettes, accourent, s'approchent des miroirs et elles sont prises. Quelques moineaux recouvrent la liberté.

« Mais, dit le général, la chasse à la *buvette* est inconnue dans votre Gascogne, par la raison qu'on n'y rencontre point de ces charmants ruisseaux qui courent dans nos petits chemins de la Touraine : les oiseaux qui viennent s'y désaltérer posent leurs pattes sur les petits bâtons préparés pour les retenir. J'ai vu quelquefois des centaines



Les hôtes du bois s'abattirent en foule sur la cabane. (Page 143.)



d'oiseaux, martins-pêcheurs, piverts et hirondelles, former de gracieux cordons au bord de l'eau. Ces chasses sont des jeux d'enfants! Parlez-moi de ces hommes qui poursuivent les habitants des déserts de l'Afrique, ou seulement de ces chasseurs de Russie qui ne reculent pas devant les ours! Moi-même, Pauline, j'ai eu la gloire d'en tuer trois.

— Allons, mon ami, oubliez vos exploits de lieutenant; vous donnerez des cauchemars à ces dames.

— Ma chère amie, je raconterai du moins la petite aventure qui m'est arrivée chez le comte T....

« Il existe chez quelques seigneurs Lithuaniens la coutume assez bizarre de laisser circuler les oursons dans l'intérieur du château, comme nos bons chiens.

« Je témoignai ma surprise au Comte qui m'assura que la conduite de ces étranges hôtes était irréprochable. Cependant, je ne fis aucune avance à messieurs les oursons.

« Un matin, j'étais encore au lit, lorsqu un ours, profitant de la négligence du domestique qui avait laissé la porte ouverte, entra tranquillement. Il promena ses regards de tous côtés et finit par s'installer devant le poêle. Je ne bougeais pas, pensant que le visiteur s'en irait comme il était venu. Quelle fut ma surprise et mon mécontentement, je l'avoue, en le voyant se diriger vers mon lit. Il me considère sans colère, et, après une certaine hésitation, seigneur ours monte sur mon lit, me

considère encore, et enfin se glisse à côté de moi, paraissant apprécier ma couche.

« Je ne me fâchai pas; mais dès que mon camarade eut fermé les yeux, je sortis tout doucement de mon lit.

« Lorsque la société fut réunie à l'heure du déjeuner, je dis du ton le plus sérieux au comte: « Vous auriez dû, mon cher, me prévenir que je « devais partager mon lit avec un habitué du châ- « teau. »

« Cette plaisanterie ne pouvait se prolonger : je racontai mon aventure. Les dames jetèrent les hauts cris, les hommes rirent de tout leur cœur, mais il y eut unanimité pour fermer l'entrée de la maison aux ours et aux oursons.

« Je ne suis pas retourné en Lithuanie craignant d'être la victime de quelque échappé du château de W.... »

Ce récit termina la soirée.

M. et Mme Latour quittèrent la Roche en assurant leurs amis que l'hiver ne ferait point obstacle au plaisir de se visiter souvent.

La santé de Pauline était excellente, et pour la première fois notre chère enfant se mit à l'étude avec plaisir. Ce symptôme n'échappa à personne.

Henri et son père prenaient souvent la Roche pour but de leurs excursions matinales. On les voyait arriver à l'improviste, et après une courte halte, les cavaliers repartaient enchantés d'avoir trouvé tout le monde en bonne santé.

La vue de Henri et de Gazelle rendait Pauline impatiente de commencer ses leçons d'équitation. Un jour, elle pria le général de remettre cette intéressante question aux voix, et il fut décidé que le mois de novembre était entre tous le plus favorable pour l'exercice du cheval. Gazelle, dont l'humeur facile était éprouvée, aurait l'honneur de porter Mlle Pauline. Son petit maître lui dit adieu en lui rappelant les égards et les complaisances qu'elle devait avoir pour la jeune amazone.

M. Latour était un écuyer émérite : prudent, exact et sachant donner à propos les encouragements.

Quel plaisir c'était pour Pauline lorsqu'elle entendait le pas du cheval de son maître et ami !

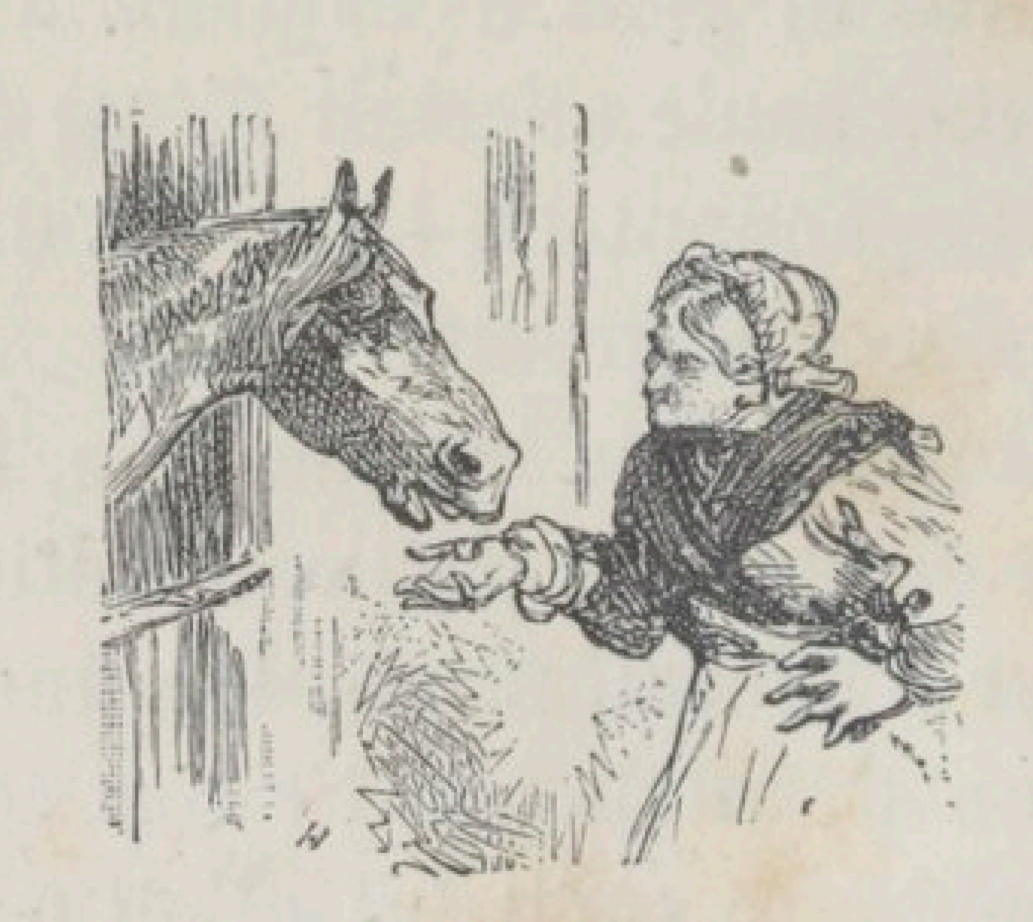
Quelques leçons suffirent pour faire apprécier au général les dispositions de son élève : leste et bien prise dans sa taille, confiante sans témérité, Pauline suivait ponctuellement les conseils de son maître. C'était un plaisir de la voir mettre son petit pied dans la main du général et sauter sur Gazelle. Maîtres et gens assistaient à cette représentation. Babet seule affectait d'être ailleurs à ce moment-là. Cependant on l'aperçut un jour penchée à la lucarne du grenier.

N'oublions pas que la longue robe, le petit chapeau et la cravache font partie essentielle du plaisir de monter à cheval. Aussi, Pauline entrait volontiers au salon avant de quitter son costume. Elle se doutait peut-être qu'il lui allait à ravir. Babet elle-même était de cet avis-là, ce qui ne l'em-

pêcha pas, dans un accès de jalousie, d'apostropher notre petite maîtresse de maison : « Mais de quoi as-tu l'air, ma pauvre fille, avec ton chapeau d'homme? Je n'aurais jamais cru voir pareille invention à la Roche. Crois-moi, lorsque tu es assise sur Trottinette, coiffée du large chapeau de paille qui protége ton teint, tu as cent fois meilleur air! Et cette grande robe qui cache tes petits pieds! Vraiment, il faut que le monde soit à l'envers pour que tes parents consentent à ce jeu-là, sans souci que tu te casses le cou. »

Pauline écoutait respectueusement sa bonne et repartait le lendemain au galop.

Mais le jour où un joli cheval destiné à Mlle Séverac entra au château, et que le général fut remplacé par le père, Babet changea d'humeur. Elle restait plantée sur la porte de la cuisine, jusqu'au moment où elle s'avançait vers Bichette, la caressait et lui donnait du sucre. La paix était faite entre Babet et la cavalerie.





CHAPITRE VIII.

La morale capitonnée. Toulouse. — Le gai savoir. Pauline sera-t-elle poëte. — La grande ourse.

Pauline avait bien demandé à Babet comment on devenait raisonnable; mais la réponse de la bonne fille n'avait apporté aucune lumière à la question.

Ce travail se fit progressivement. A mesure que la petite maîtresse de maison s'entretenait du passé avec sa mère, son règne ne lui semblait plus si brillant. Elle fut tout à fait fixée le jour où son père proposa la lecture d'un journal qu'il avait écrit avec l'aide de Babet.

Le ton aimable avec lequel cette lecture fut faite ne dissimula pas à Pauline ses fautes et ses étour-

deries. Elle rit de sa propre histoire comme elle eût rit de celle d'une autre. Toutefois, ne voulant pas accepter la responsabilité entière de ses sottises, lorsqu'elle fut seule avec sa mère, elle lui demanda pourquoi on l'avait laissée agir ainsi.

« Chère enfant, ton père et moi, effrayés d'un défaut qui pouvait compromettre le bonheur de ta vie, nous avons voulu te convaincre que chaque âge a ses devoirs.

« L'éducation qui fera d'une petite fille une personne sensée et raisonnable doit commencer dès l'âge le plus tendre sans qu'elle s'en doute. Maintenant, tu as déjà acquis de l'expérience; tu me comprendras mieux, tu ne me quitteras plus, ma petite bonne. »

Babet vint en ce moment annoncer Jean le colporteur.

« Ma chère maman, c'est sans doute le père des enfants que j'ai si bien débarbouillés. Un brave homme! il serait bien heureux si vous lui achetiez quelques objets. »

Puis elle dit à l'oreille de sa mère :

« Je voudrais faire des cadeaux à nos domestiques qui m'ont si bien soignée.... et si bien obéi.

— Très-volontiers, ma fille. Babet, fais entrer le colporteur et qu'il étale ses marchandises. »

C'était effectivement le père de Charlot et de Maria. Un court séjour à l'hôpital avait suffi pour lui rendre la santé. Jean raconta comment Mademoi-

selle avait porté bonheur à sa femme. Jamais le commerce n'avait si bien marché.

Mme Séverac laissa Pauline choisir les présents. Elle n'en limita ni le nombre ni le prix, s'estimant heureuse de voir la générosité se développer dans le cœur de sa fille. Elle remarqua avec satisfaction le tact apporté dans le choix des objets destinés à chacun des serviteurs.

Quelle joie éprouve un père et une mère en voyant se développer la raison et l'intelligence de leurs enfants! A l'indiscipline et au caprice, succèdent la confiance et la bonne volonté. C'est comme l'aurore d'un beau jour. On voit la lutte, on aide à la victoire. L'enfantillage qui ne disparaît pas brusquement produit un contraste charmant.

La mère s'attend à des difficultés nouvelles et ne s'en effraye pas; car elle se sent capable de tout pour le bonheur de son enfant; elle sait qu'une bonne éducation en est la base essentielle.

La mère de Mme Séverac était une femme d'un rare mérite. Son extérieur un peu froid ne nuisait point à la tendresse de son cœur.

Veuve à l'âge où la protection d'un mari est le plus nécessaire, elle s'était renfermée dans son modeste manoir et n'en sortait jamais à moins de nécessité pour ses affaires ou celles des autres; bourgeois ou paysans venaient la consulter. Ils ne vendaient pas un *fichu* de terre sans l'approbation de Mme la baronne.

Mme Séverac avait eu une large part des vertus

de sa mère. L'éducation de ses filles était l'œuvre de sa vie. Mathilde avait complétement répondu à ses soins. La mère était arrivée à cet heureux moment d'avoir près d'elle une jeune amie qui partageait ses goûts et ses sentiments. Elle disait en parlant de Pauline : mon *tome deux* a besoin d'être revu et corrigé bien des fois avant de paraître.

Pauline savait mieux courir que marcher : lorsque sa mère lui donnait une commission, elle partait avec les allures du papillon, puis s'arrêtait tout à coup, et reprenait son vol si la course était trop longue.

Ce qui enchantait notre petite fille c'était d'être entre sa mère et sa sœur et de travailler tout en causant. Elle s'appliquait à devenir raisonnable, espérant faire oublier aux autres un passé dont le souvenir lui pesait encore.

Un jour qu'elle était seule avec sa mère, la petite fille mit à dessein la conversation sur le voyage des Pyrénées. Après avoir écouté attentivement, Pauline dit en soupirant :

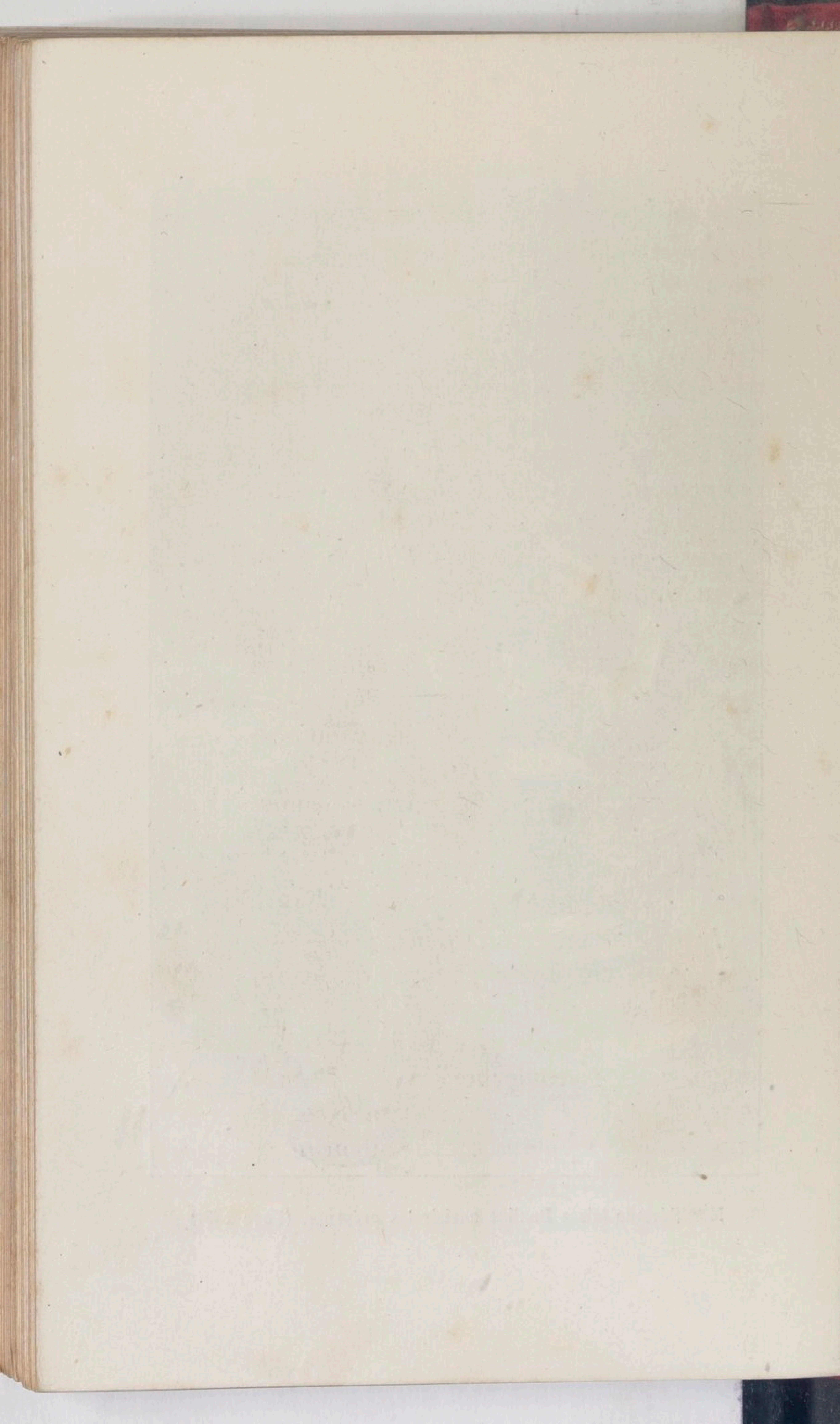
« Et moi, je faisais des sottises pendant ce temps-là.

— Tu te juges trop sévèrement, ma Poule. N'as-tu pas bien soigné ton papa? Rien ne lui manquait, il nous l'a dit.

— Quelquefois, je ne pouvais pas m'endormir. Je cherchais tout ce qui pouvait le régaler, et lorsque j'étais endormie, je rêvais canard aux tomates et fricassée de poulet, ses plats favoris. Que j'étais



Mme Séverac laissa Pauline choisir les présents. (Page 153.)



contente de sortir en voiture découverte avec lui. Il répondait à toutes mes questions et me laissait faire ce que je voulais.

— Ma petite Pauline!

— Oh! maman, j'ai bien changé.... mais c'est égal. Maintenant je regrette d'avoir été ma *maîtresse* si longtemps.

— Tu as tort. L'enfant qui s'expose à un danger n'écoute pas ceux qui l'avertissent, mais le jour où il est victime de sa désobéissance, il est corrigé. Ne reconnais-tu pas aujourd'hui, chère Paulette, que tu es incapable de commander?

— Absolument, maman; plus tard.... n'est-ce pas?

— Plus tard, je me reposerai sur toi comme je me repose sur Mathilde. Ta sœur est une excellente maîtressse de maison; tu t'instruiras par son exemple et lorsqu'elle se mariera j'aurai une autre grande fille qui méritera ma confiance. »

Ces petits entretiens ravissaient Pauline et stimulaient en même temps son zèle.

Jusqu'ici les caisses de meubles n'avaient point été ouvertes. Un matin, Philippe reçut l'ordre de déballer.

A la vue de ces élégants fauteuils, notre petite amie éprouva un peu de confusion; elle s'enhardit cependant à demander à sa mère s'ils étaient de son goût.

« Car c'est moi, dit-elle, avec une certaine satisfaction, qui aviez voulu vous faire une surprise

pour le jour de votre fête ; cette vilaine maladie a tout gâté.

— Ma Paulette, je loue ton bon goût, et je veux que ce joli mobilier fasse l'ornement de ta chambre.

— De ma chambre, maman !

— Oui, chère enfant. Écoute-moi : la raison doit diriger le cœur ; quand il en est autrement, on s'expose à bien des folies. Tu n'as même pas demandé au tapissier combien coûteraient ces meubles ! Ton père a payé quinze cents francs pour cette gracieuse surprise. Or, chère petite, nous voilà obligés de renoncer à certains arrangements de maison qui nous eussent été plus agréables. Ne pleure pas, ma chérie. Ce que je te dis n'est pas un reproche, c'est une leçon que te doit ma tendresse. La vue de ce mobilier te rappellera une étourderie déjà pardonnée. Tu te souviendras qu'une maîtresse de maison doit calculer ses dépenses et ne jamais acheter ce qu'elle n'est pas en mesure de payer. Si tu savais, ma Poule (ce nom revenait encore quelquefois), combien il m'est doux de vivre en compagnie de ces vieux fauteuils que tu dédaignes. J'aime à les voir encore où ma mère les a placés ; ce vieux cordon de sonnette réveille en moi les plus tendres souvenirs. Je n'étais guère plus grande que toi lorsque je le brodai pour la fête de ton aïeule. Je conviens que les papillons et les roses sont un peu flétris, mais la broderie la plus fraîche ne saurait me plaire autant. Tu vas donc avoir une très-belle chambre ;

tu t'y plairas, et j'espère que le plus grand ordre y régnera. Placée à côté de ta sœur, il te sera facile de suivre ses conseils, tu l'entendras commander, tu la verras agir, car toute maîtresse de maison doit savoir faire ce qu'elle exige de ses serviteurs. »

Pauline ne s'était point attendue à cette conversation et encore moins à recevoir une leçon aussi agréable. Le plaisir d'avoir une belle chambre lui fit bien vite oublier un moment de confusion. Et puis, les reproches d'une mère ne laissent jamais d'amertume dans le cœur. A partir de ce jour, la petite fille prit une grande idée d'elle-même et résolut de se comporter en raison de sa nouvelle situation. Elle se sentit bientôt tout autre et aborda courageusement l'étude comme une nécessité à laquelle il lui était impossible de se soustraire.

Pauline était un jour au beau milieu de sa chambre, lorsque Mathilde entra :

« Tu vas m'apprendre à travailler, dit-elle en se jetant dans ses bras, à devenir une bonne ménagère.... nous causerons avant de nous endormir.... tu m'aimes bien, n'est-ce pas?

— Oui, ma petite sœur : je veux être ta seconde maman.... mais....

— Mais quoi?

— Si tu n'es pas obéissante.... Si....

— Pas de si, je t'en prie. Babet dit que la petite vérole a tout emporté; que déjà je suis très-changée en bien. M. Lemoine lui-même en est frappé,

mais je n'ai pas l'air de m'en apercevoir. Il faut être digne, n'est-ce pas?

— Toujours. »

Pauline était enchantée; elle entrait dix fois par jour dans sa chambre, et ne dédaignait pas d'y introduire Babet et de la consulter pour certains arrangements.

C'est une douce et jolie morale, pensait la petite fille, de s'asseoir sur un moelleux sopha, d'être entourée d'objets charmants.... Mais pourvu que nos métayers ne soient pas grêlés l'année prochaine! Que j'aurais de chagrin si mon étourderie était cause que papa ne pût leur venir en aide! Pauvres gens!

Cette pensée m'attriste trop, je vais aller cueillir un bouquet de roses pour orner ma table. Oh! que la vie serait triste sans fleurs!

La pluie arrêta Pauline dans sa course. Elle se mit à son bureau sans idée bien arrêtée sur l'emploi de son temps. Une lettre d'Agathe, restée sans réponse, lui ôta toute hésitation.

« Quelle faute! il y a huit jours que j'aurais dû répondre à cette chère amie! » Et sans tarder davantage Pauline prit la plume.

« Ma chère Agathe,

« Je sais que tu as eu beaucoup de chagrin en apprenant ma vilaine maladie; je sais aussi que tu as été bien contente en apprenant ma guérison;

mais il y a une chose qui ne te réjouira pas moins, Agathe, je suis raisonnable. C'est positif; tu peux le demander à tout le monde. Personne, du reste, ne peut t'en donner une meilleure preuve que moi. Viens donc, chère amie, te convaincre par tes yeux et tes oreilles de ce fait extraordinaire. Voici comment cela est arrivé :

« Un matin, il me prit une envie extraordinaire d'embrasser maman. Je m'ennuyais! je m'ennuyais! j'en pleurais. Babet s'en est aperçue et aussitôt elle a imaginé des parties de plaisir pour me distraire, rien n'y faisait. Ma pauvre bonne elle-même m'ennuyait.

« Je me couchai ayant un peu mal à la tête, et le lendemain j'avais la fièvre. Oh! Agathe! être au lit toute la journée sans avoir sa mère à côté de soi! Ne pas s'entendre appeler « chère petite fille. » C'est affreux, vois-tu. Il faut y avoir passé pour le comprendre.

« Cependant Babet ne quittait guère ma chambre; papa venait me voir sans cesse. Ce pauvre père chéri faisait tout ce qu'il pouvait pour me distraire et me consoler, mais un papa n'est pas une maman. Montagnac, que j'aime beaucoup lorsque je suis en bonne santé, m'ennuyait aussi, quoiqu'il m'ordonnât de bon sirop.

« Enfin, ma mère chérie est arrivée; on lui a dit que j'avais la petite vérole volante. Ce précieux adjectif rassurait tout le monde, excepté moi qui avais une peur horrible d'être marquée comme

Babet. J'ai eu la cruauté de le dire à la pauvre fille. J'en ai honte maintenant. Chère bonne! J'aurais mieux fait de songer à ses qualités qu'aux marques de sa figure; ce qui certainement aurait contribué à me rendre plus patiente et plus aimable.

« Agathe, je t'assure que mon mal de tête a diminué aussitôt que j'ai entendu la voix de maman dans l'escalier. Comme elle était pâle ma bonne mère! Montagnac lui faisait signe de ne pas tant m'embrasser, elle ne comprenait pas. Je suis restée au lit pendant quinze jours; puis la convalescence est arrivée. Il faut être juste, c'est un temps fort agréable : chacun vous dorlote, et vous sourit à toute heure du jour; le plus petit mot est déclaré charmant, on commande son déjeuner et son dîner.... on grandit enfin. Mais croirais-tu, Agathe, que j'ai pleuré en m'apercevant dans la grande glace de maman? Je ne savais pas trop pourquoi. Aujourd'hui je ne me fais pas illusion sur ces larmes : je redoutais la raison que chacun allait exiger de moi; c'est fini. Une bonne conversation avec maman m'a éclairée sur ma position : je suis décidée à être raisonnable.

« C'est à tort, chère amie, qu'on dit tant de mal des maladies. Lorsqu'on est guéri, bien guéri par exemple, on en reconnaît les avantages.

« Je serais peut-être encore restée un an avec mes idées de petite fille, et en deux mois, me voilà changée!

« Je ne prétends pas que ce soit amusant, mais il le faut. J'aurai le courage de ces femmes romaines ou spartiates que je rencontre par-ci par-là dans mes livres.

« J'ai abdiqué les pouvoirs dont j'ai si mal usé ; bien différente en cela de ces souverains qui s'obstinent à garder une couronne qu'ils n'ont pas la force de porter.

« Nous vous attendons. J'espère que vous trouverez les Latour. Ce sont d'aimables personnes ; tu aimeras tout de suite *mon général.*

« Adieu, chère et bonne Agathe. Mon affection suit les progrès de ma taille. Je t'appelle de tous mes vœux.

« PAULINE. »

P. S. — « Je suis tout à fait revenue de mes préventions contre l'orthographe. Tu t'en aperçois peut-être. Je n'ai pas consulté Mathilde. Il faut être soi en grammaire comme dans tout le reste. mais je t'embrasse entre le dictionnaire de l'Académie et la grammaire de Lhomond. »

La maladie, jointe à l'épreuve qui l'avait précédée, a transformé Pauline. Ce n'est plus cette petite fille errante, incapable de se fixer, épiant l'occasion de négliger ses leçons. Mme Séverac va remplacer le professeur ; des cours d'histoire et de littérature ne lui viendront point en aide, mais ne craignez rien. La Roche est le lieu par excellence

pour la mère qui veut entreprendre l'œuvre délicate de l'éducation de ses enfants. Placée à une certaine distance de la ville de Condom, elle n'a pas à redouter les visites; on en reçoit et on en fait dans la mesure convenable pour que des jeunes personnes ne restent pas étrangères aux usages de la société.

L'hiver, peu rigoureux dans cette partie de la France, permet toujours le plaisir de la promenade. Pauline n'est pourtant pas fâchée lorsque la pluie a détrempé les chemins, car elle monte à cheval et part en compagnie de son père. La mauvaise humeur de Babet contre cet exercice était devenue une passion contraire. Elle en était arrivée à souhaiter que Pauline ne quittât jamais son petit chapeau. Si Babet était encore de ce monde, ses yeux se reposeraient avec satisfaction sur la tête de nos jeunes personnes.

Pauline a dit la vérité à son amie: ses progrès sont réels et constatés par tous ceux qui l'aiment. Elle ne revient pas de tout ce qu'on peut faire avec de la bonne volonté. La petite sœur aime chaque jour davantage sa grande sœur. Elle la consulte aussi bien pour ses jeux que pour ses leçons; elle admire son savoir-faire en toutes choses et s'étonne du calme avec lequel Mathilde commande et supporte les mille petites contrariétés auxquelles n'échappe pas la maîtresse de maison. L'intimité des deux sœurs réjouit les parents. Mme Séverac n'ignore pas qu'une jeune expérience a quelque-

fois plus d'autorité que celle qui est le fruit des années. La mère suit d'un œil attentif ce qui se passe entre ses deux filles, et s'il y a lieu de modifier les conseils de la sœur aînée, elle est sûre d'être comprise.

On alla finir à Toulouse l'hiver qui suivit l'heureux changement de Pauline. Quel plaisir! quitter la maison, même pour aller en habiter une autre remplie parfois d'inconvénients.

« Que veux-tu, disait Pauline à Babet soucieuse de cette nouveauté, il faut bien remuer un peu! Ici ou ailleurs, ne serons-nous pas toujours ensemble? Tu te civiliseras un peu, ma mie, et il n'y aura pas grand mal; mais ce qui m'enchante, c'est que tu ne te lèveras pas si matin : il faut du repos à ton âge.

— Le repos sera ma fin. Tant que j'aurai des forces, je travaillerai.

— Qu'à cela ne tienne, car tu auras de grands dîners à faire; mais ne compte plus sur moi pour te donner des idées. »

Mme Séverac fut obligée de modérer le zèle de Pauline qui voulait emporter tous ses livres d'étude; elle lui fit comprendre que les leçons ne pourraient plus être suivies avec la même régularité. En revanche, un maître de musique viendrait deux fois la semaine.

Un aimable accueil attendait la famille Séverac. Les amis qui avaient connu Mathilde enfant la revirent avec un tendre intérêt. La jeune personne

était de toutes les fêtes, tandis que Pauline restait à la maison. Elle s'en consolait en disant : « J'aurai mon tour, et ce que j'ai de mieux à faire maintenant c'est de me coucher de bonne heure pour grandir encore. »

La promenade remplaçait les soirées, et quoique la ville de Toulouse n'offre rien de bien attrayant pour une enfant, notre petite amie était enchantée d'en faire la connaissance. Elle laissa son père s'arranger avec les Volsques, les Cimbres, les Romains et les Visigoths, et sortit de son silence en entendant que le comté de Toulouse avait été créé en 778, par Charlemagne pour lequel M. Lemoine lui avait inspiré une grande et juste admiration.

M. Séverac ayant parlé négligemment *des jeux floraux*, l'attention de Pauline se réveilla : « Quels sont ces jeux, papa?

— On appelle ainsi, chère enfant, une institution littéraire, la plus ancienne peut-être de l'Europe. Elle fut fondée à Toulouse dans le quatorzième siècle sous le nom de collége du *Gai savoir*. Une femme, Clémence Isaure, le restaura au quinzième siècle, et, deux cents ans plus tard, Louis XIV l'érigea en Académie. Cette institution existe encore. Il y a chaque année un concours de poésie. Les prix sont des fleurs d'or : amarante, violette ou églantine; un souci d'argent, tout en gâtant ce gracieux bouquet, donne aussi une récompense au poëte le moins heureux. Ces prix sont distribués au Capitole, le 3 mai, en séance publique.

— Pourrai-je avoir un prix, papa ?

— Peut-être, si tu es poëte.

— Qu'est-ce qu'il faut faire pour être poëte?

— Rien du tout : tu as la voix juste naturellement, il en est de même pour la poésie : c'est un don.

— Mais peut-être que je suis poëte.

— C'est ce que nous saurons plus tard. Il faut d'abord t'occuper très-sérieusement de la prose; une jeune personne qui parle bien sa langue, l'écrit correctement, possède un fonds d'éducation auquel peuvent s'ajouter des talents d'agrément. »

Pauline ne répliqua rien; mais les fleurs d'or lui trottèrent en tête ; elle finit par se dire qu'un jour ou l'autre l'académie du *Gai savoir* lui adjugerait une violette ou une églantine, jugeant le souci d'argent indigne d'elle.

Quels que soient les plaisirs qui nous retiennent loin de notre foyer, nous éprouvons un charme infini à y revenir. Ce n'est pas tant le bien-être, qui, du reste, ne manque jamais à certaines personnes, qu'un sentiment de liberté qu'on n'éprouve que chez soi, et auquel le pauvre même n'est pas étranger. L'habitant du Nord apprécie notre climat, sans que la rigueur de celui où il vit diminue le bonheur avec lequel il se retrouve sous son toit. Renfermés chez eux des mois entiers, les Suédois et les Norvégiens aiment cette réclusion adoucie par l'intimité de la famille.

L'amour du *chez soi* ramena sans regret Mme Sé-

verac et ses filles à la Roche. Elles admiraient comme choses nouvelles ce qui les avait ravies tant de fois : le ciel pur, les fleurs et les ombrages. Qui n'a éprouvé un sentiment de reconnaissance envers Dieu, lorsqu'au retour de la belle saison, ces merveilles s'offrent à nos regards ! On est content sans se demander pourquoi. Personne, je crois, n'échappe à ces impressions ; et si un poëte allemand a dit : *Je suis content, et pourtant je suis triste*, il me semble que l'homme malheureux peut dire en présence de la nature parée de toutes ses beautés : *Je suis triste, et pourtant je suis content!*

Quelle joie c'était pour Mathilde et sa sœur de se retrouver à la Roche! Le parc, le vieux château, l'aubépine du chemin, tout excitait leur admiration.

Mme Séverac avait communiqué à ses filles le goût qu'elle avait pour les fleurs. Chaque matin, ces dames se promenaient ensemble, considérant le bienfait d'une goutte de rosée dans le calice d'une fleur.

Munies de ciseaux, nos trois jardinières faisaient justice de la plus petite chenille. Le hanneton, ennemi de ces contrées, était poursuivi à outrance. Pauline ne sortait qu'armée d'un filet dans lequel les étourdis se précipitaient. Les petits paysans en apportaient par centaines, car *Mademoiselle* se faisait gloire de payer les chasseurs de ses propres deniers.

Les visites de la ville sont remplacées par celles

qu'on fait aux bonnes gens du village. On est heureux de revoir les jeunes châtelaines ! Que de choses n'a-t-on pas à leur raconter !

M. Séverac ne veut pas que ses filles augmentent le nombre des demoiselles qui ne savent pas distinguer l'orge du blé. Pendant que sa femme s'occupe du jardin, il parcourt les champs; Pauline l'accompagne et s'intéresse au travail du laboureur.

Les études eussent été fort négligées pendant ces jours de distractions, si Mme Séverac n'eût été grande amie du matin. Elle connaissait le prix de ces heures silencieuses pour le recueillement de l'âme et de l'esprit. Dès que la cloche avait sonné l'angélus, elle se rendait à l'église avec sa fille aînée. Ces dames faisaient l'édification des bonnes femmes qui comptaient au nombre des avantages de la fortune de ne pas voir le soleil se lever.

La matinée suffisait aux études, et Pauline pouvait prendre sa part des distractions de l'après-midi.

A mesure que les jours croissaient, la soirée se prolongeait dehors. M. Séverac apprenait à ses filles le nom des étoiles et des constellations. Cette leçon plaisait beaucoup à Pauline. Un soir, en l'absence de son père, elle attrapa Babet au passage et lui dit de regarder en l'air.

« Eh bien !

— Sais-tu le nom de toutes ces belles étoiles?

— Non, je ne savais même pas que les étoiles

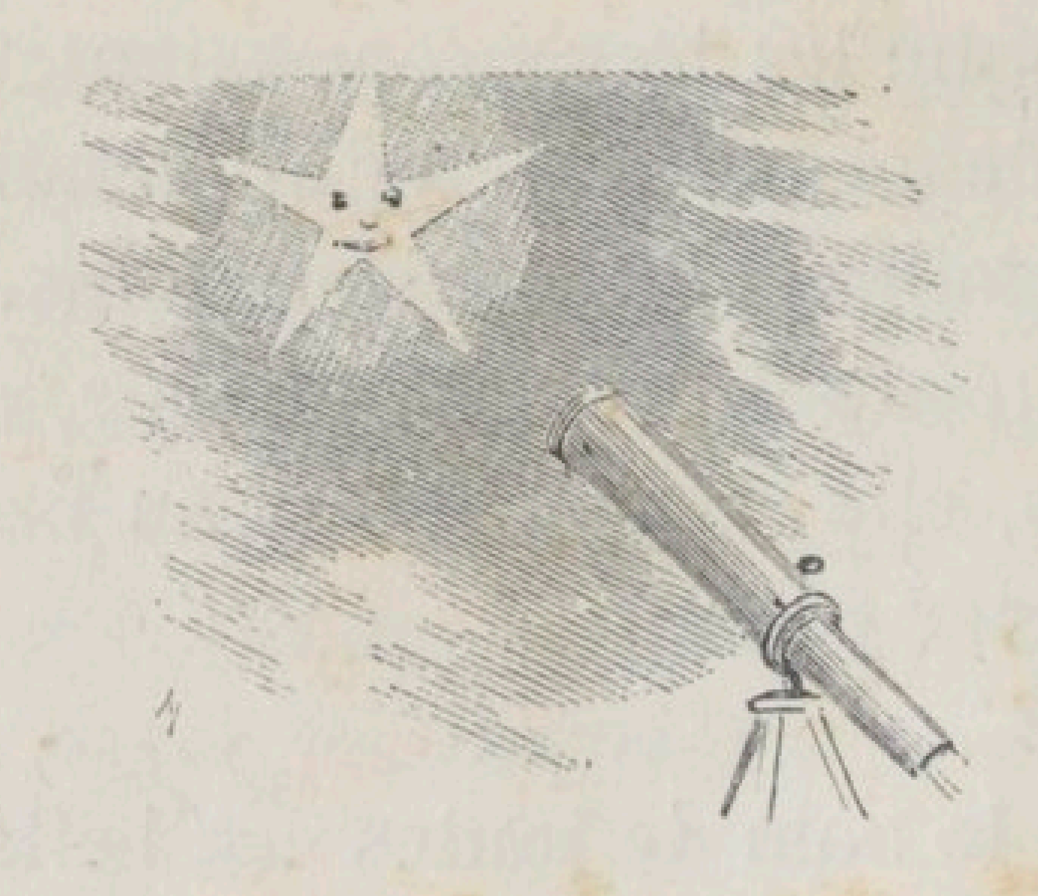
s'appelaient autrement que des étoiles. Cela me suffit

— Tu n'as pas de goût pour la science. Tu es curieuse cependant, ma mie; tu n'as eu ni cesse ni repos à Toulouse avant de connaître le nom des locataires de notre hôtel; de ceux du rez-de-chaussée aussi bien que de ceux du dernier étage.

— Seigneur! Quelle histoire me contes-tu là ?

— C'est très-simple, ma mie; les arbres et les plantes sont les locataires de la terre, et les étoiles sont les locataires de la voûte céleste, locataires de race plus noble et plus ancienne que toutes les douairières du Languedoc. Babet! Babet, lève le nez en l'air, suis la direction de ma main : voici la grande Ourse qui est toujours au nord. Si par hasard tu t'égarais dans une forêt, il te serait facile de t'orienter, de retrouver ton chemin. »

C'est à tort que Babet avait craint de devenir trop savante: Pauline en resta là.





CHAPITRE IX.

La grande sœur se marie. — Les échasses. — Un général aux arrêts. — Enlèvement de Babet. — Fernandito.

Le désir qu'avait eu Pauline de voir sa sœur quitter la maison était remplacé par la crainte que cet événement ne s'accomplît. Elle ne quittait plus Mathilde. M. et Mme Séverac suivaient avec émotion les progrès de l'intimité de leurs filles.

La promenade était le moment choisi par Mathilde pour donner ses conseils ; elle usait de son expérience pour prévenir les petits chagrins qu'elle avait connus.

L'autorité qu'exerce la sœur aînée n'est pas sans

utilité pour elle-même. La patience est une vertu de l'âge mûr; dans la jeunesse, c'est le cœur qui l'inspire.

Une après-dînée, Mathilde et Pauline travaillaient en silence sous une charmille, lorsque la petite sœur dit sans préliminaire :

« Tu me caches quelque chose, Mathilde, ce n'est pas bien. Moi, je te dis tout.

— Que veux-tu dire, Paulette?

— Tu vas te marier.... »

Pauline éclata en sanglots.

« Quand cela serait, crois-tu que je ne t'aimerai plus?

— Vois-tu que c'est vrai ! »

Et ses pleurs redoublèrent.

« Je sais bien à qui tu vas te marier....

— A quelqu'un, mademoiselle Pauline, qui est très-aimable pour vous, ce me semble; quelqu'un qui a une calèche dans laquelle vous avez fait de belles promenades. Ces jours-là, vous étiez on ne peut plus gracieuse pour M. Léon de Poudenas.

— C'est vrai, mais ne me dis pas vous.... Je ne comprends pas qu'on quitte ses parents, la campagne.... C'est affreux !

— Je ne pense pas mal agir en suivant l'exemple de notre mère.

— Viendras-tu nous voir souvent?

— Si tu m'avais laissé parler, je t'aurais déjà dit que nous passerons l'été à la Roche, et que vous

passerez l'hiver à Toulouse; de sorte que nous serons toujours ensemble.

— Alors c'est différent. J'aime beaucoup M. Léon et je serai très-contente d'avoir un grand frère qui me gâtera. Il monte bien à cheval ; nous galoperons ensemble, et toi, tu nous verras passer. »

Quoi qu'il en soit, la séparation fut très-douloureuse : Pauline pleura beaucoup. Un mois s'écoula avant qu'elle pût croire à la réalité de cet événement : il lui arrivait d'entrer dans la chambre de sa sœur croyant encore l'y trouver. Cette tristesse résistait à tous les efforts de M. et Mme Séverac.

M. Latour, informé de ce qui se passait, annonça qu'il allait venir prendre ses quartiers à la Roche. Cette nouvelle produisit l'effet de la rosée sur une plante flétrie par l'ardeur du soleil. Henri était au collége, circonstance qui affligeait peu Pauline. Elle préférait son vieil ami à tous les enfants.

Cette visite fut doublement précieuse : quelques jours après l'arrivée du bon général, la neige tomba en abondance, c'était à la mi-décembre. Les projets de promenade n'eurent point de suite; il fallut se contenter du plaisir d'être ensemble ; ce qui semblait très-facile aux amis heureux de se retrouver.

Au village, garçons et filles se lançaient des boules de neige, fabriquaient des bonshommes; mais le jour où quelques grands garçons se mirent à courir sur des échasses, tout le monde prit sa part d'un spectacle presque inconnu en Gascogne.

Le général, témoin d'une course semblable, se rappela avoir excellé dans ce jeu, et il lui prit fantaisie d'être de la partie. Vainement chercha-t-on à l'en dissuader; il persista dans son désir. Les jeunes gens enchantés trouvèrent bien vite des échasses, et voilà le général en tête de la troupe. Il défie les plus habiles. L'air retentit de cris de joie et de bravos. On arrive ainsi jusqu'au bout de la grande avenue ; mais le retour s'effectue avec moins de sûreté. Au moment de quitter les échasses, le général rencontre un léger obstacle, et, privé d'un bras, il ne peut maintenir son équilibre, tombe et se donne une double entorse.

La scène changea : les échasses furent jetées au loin, on entoura le général dont la pâleur faisait craindre un accident plus grave. Le blessé rassura promptement ses amis :

« Ce n'est rien. J'en serai quitte pour quinze jours d'arrêts à la Roche. Et, certes, la punition sera douce pour un gros téméraire comme moi ! Voyons, Pauline, n'ayez pas l'air si triste. Je vous nomme mon infirmière en chef. »

Montagnac rassura les amis : le général ne s'était effectivement donné qu'une entorse à chaque pied. Le temps et la patience, deux grands docteurs triompheraient du mal.

M. Latour fut transporté dans sa chambre. Les premiers soins lui ayant été donnés, il appela Pauline :

« Voilà un nouvel embarras pour la petite

maîtresse de maison! Mais, vraiment, il faut être fou pour courir ainsi à soixante ans! C'est égal : je vais être joliment bien soigné! Allons, mes amis, du courage, mais souvenez-vous qu'une partie de plaisir ne mérite son nom qu'après être terminée.

Mme Latour arriva le lendemain; son inquiétude ne fut pas de longue durée. Elle gronda son mari.

« Ma chère Marguerite, dit gaiement le général, vous partagerez mon sort. Vous voilà dispensée d'assister à ce dîner officiel dont vous étiez ennuyée d'avance. Ne suis-je pas le plus attentif et le plus généreux des maris? »

Pauline, voyant la chose si bien tourner, se réjouit franchement de la nécessité où étaient ses amis de passer au moins trois semaines à la Roche.

La grande expérience que le général avait des jambes et des bras cassés ne lui permettait pas d'accorder beaucoup d'importance à l'accident qui le retenait sur un canapé. Son humeur gaie faisait illusion à tout le monde, mais elle n'abrégea pas le temps de sa réclusion.

Pauline était toujours là, et fort occupée, car l'éclopé se faisait un devoir de multiplier des services rendus de si bonne grâce:

«Pauline, lisez-moi cet article sur l'Algérie ; Pauline, ouvrez la fenêtre à cette mouche qui me porte sur les nerfs; Pauline, regardez le baromètre; Pauline, vous allez écrire, sous ma dictée, au co-

lonel ; Pauline, donnez-moi votre petite main et recevez mes remerciements. »

La petite maîtresse de maison était fière d'une semblable situation ; elle était même heureuse qu'un accident retînt son vieil ami à la Roche. Elle lui en fit l'aveu.

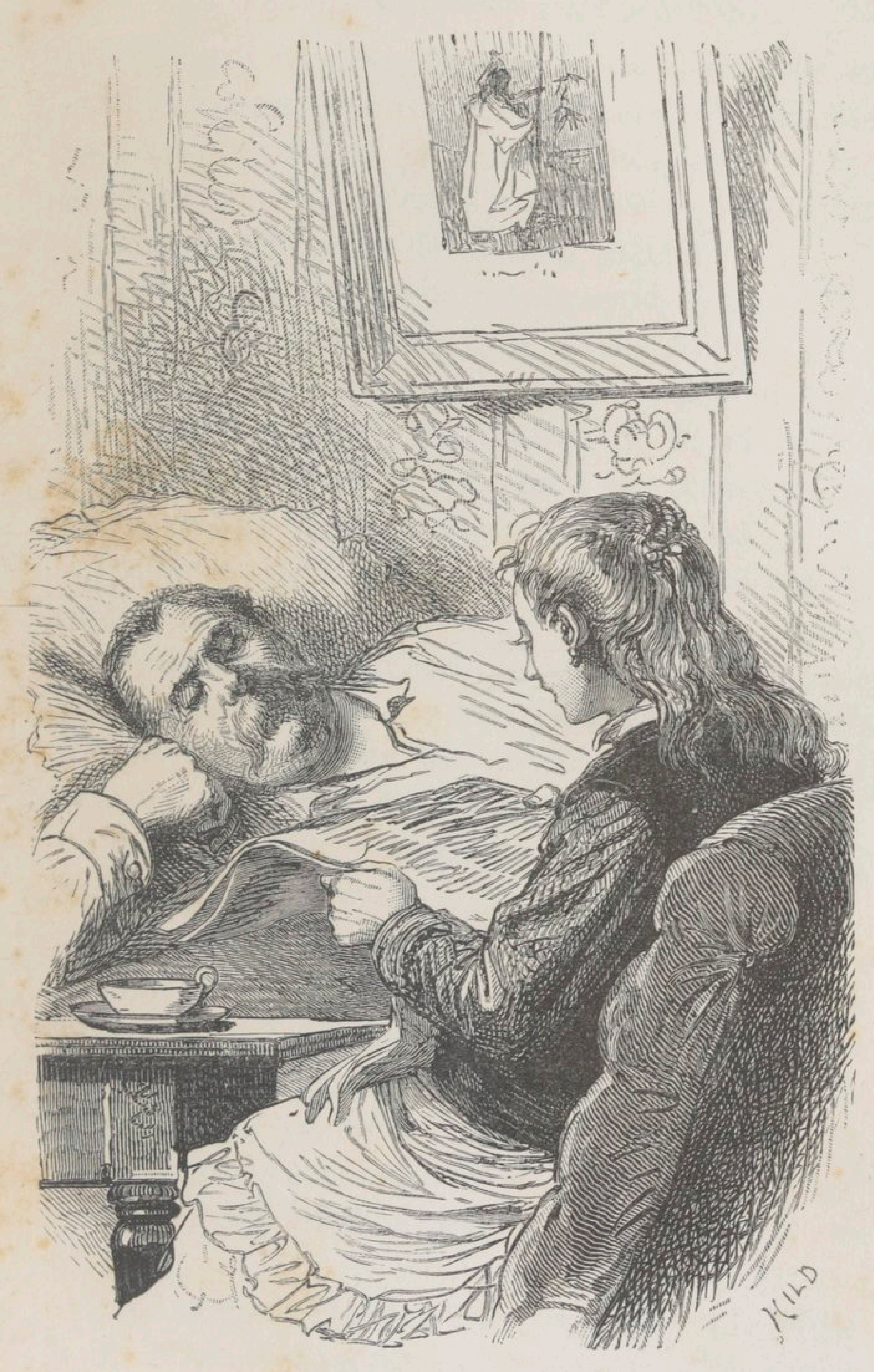
« Bien obligé, mademoiselle. Vraiment! il faut se casser les jambes pour vous plaire! Je ne m'en serais pas douté. »

Cette thèse suscita pendant plusieurs jours, des querelles, querelles que personne ne redoutait.

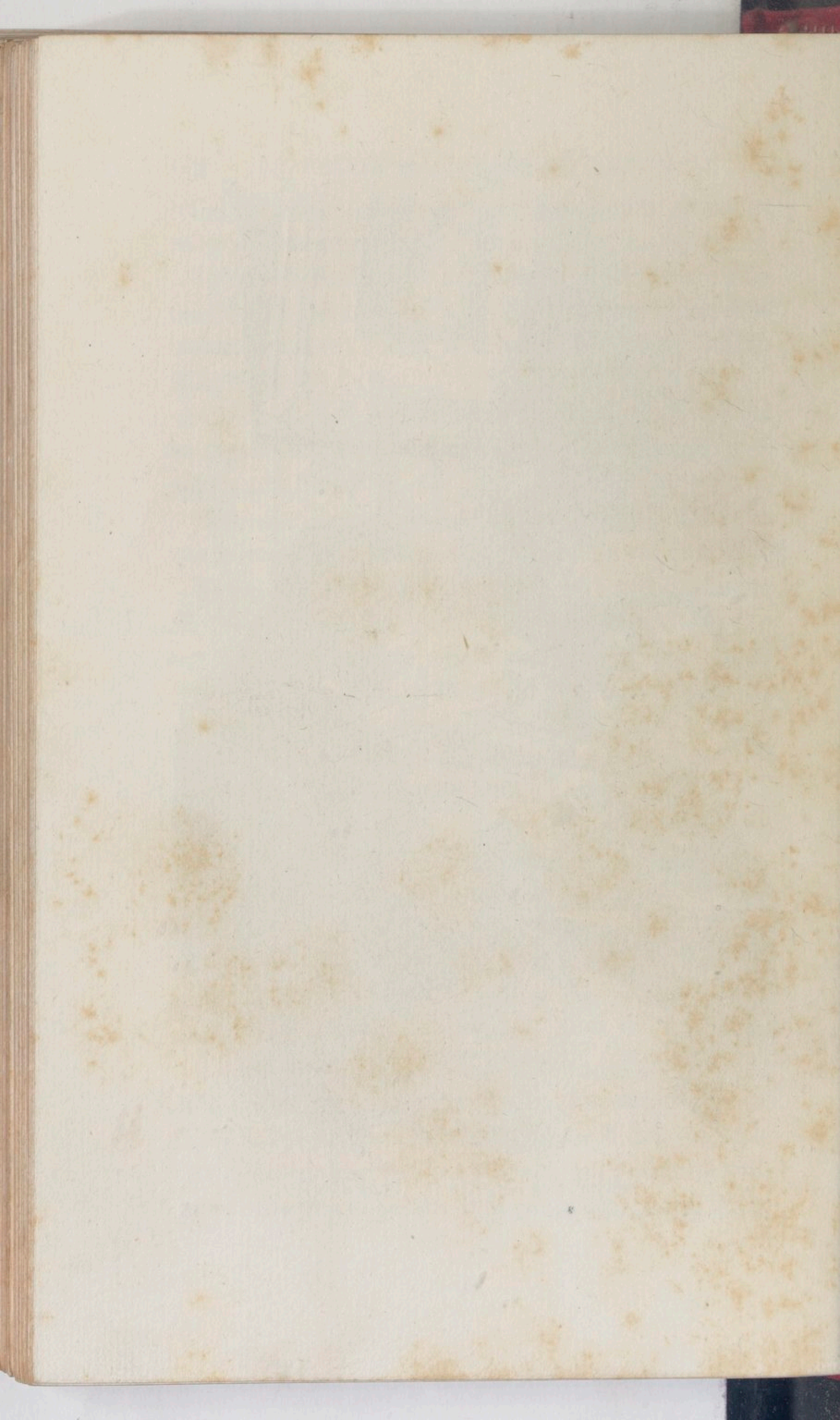
Nous ne partageons certes pas l'enthousiasme de Pauline pour les accidents qui retiennent nos amis sous notre toit, mais nous comprenons son bonheur. Toutefois, il faut le dire, la garde-malade ne fut pas moins satisfaite de voir le général d'aplomb sur ses deux jambes, et ce sera de tout cœur qu'elle lui souhaitera un bon voyage.

Le départ de Mathilde avait causé un grand changement : Mme Séverac se reposait depuis plusieurs années sur sa fille pour gouverner la maison. Ce ne fut pas sans effort que la mère reprit cette charge. L'expérience faisait craindre que pendant beaucoup d'années encore Pauline ne fût incapable de remplacer sa sœur.

Le bon cœur de la petite fille vainquit sa légèreté. Elle s'aperçut, en dépit du calme de sa mère, combien il lui en coûtait de reprendre ses occupations, et Pauline se dit un beau jour : « Après tout, je ne suis pas si petite. D'ailleurs quelle est la pe-



Pauline était toujours là. (Page 175.)



tite fille qui ne devient pas raisonnable après sa première communion! Je connais mes devoirs envers mes parents et je veux les remplir. Le premier de ces devoirs n'est-il pas de me rendre utile? De ménager la peine de maman chérie?

«Il va sans dire qu'on ne me confiera pas la direction entière du ménage. Je ne me fais pas illusion; mais je peux me glisser tout doucement dans cette grande affaire. Les conseils de Babet ne me manqueront pas; elle me prendra au sérieux maintenant que je monte à cheval. C'est décidé.

« Attendrai-je le départ du général? Non, tant de retard serait une fatigue pour maman.

« J'aurai le courage de dire à mon vieil ami que je ne passerai plus des heures dans sa chambre. C'est ce qu'on appelle un sacrifice.... Mais suis-je déjà arrivée à l'âge des sacrifices?»

Un gros oui se fit entendre au fond du cœur de Pauline.

« Allons dit-elle, je m'embarque dans la raison, dans le dévouement; c'est par là que les femmes se distinguent. M. Latour me l'a dit souvent. Dieu bénira ma bonne volonté, et maman m'aidera de son expérience comme elle a aidé Mathilde.

« Ah ma sœur! ma sœur! que n'es-tu ici pour recevoir cette confidence!... Je garderai mon secret. »

Pauline avait l'habitude de s'entretenir à haute voix. A peine ce monologue était-il achevé, que Mme Séverac pressait sa fille sur son cœur.

« Les méchants gardent leurs pensées, ma Paulette, mais les bonnes petites filles les laissent échapper. Oui, les soins du ménage me fatiguent et j'aspirais au moment d'avoir une assistante. Tu veux devancer les années, j'y consens, ma fille, je m'en réjouis et dès demain tu me remplaceras. »

Le contrat était passé. Le jour même Pauline annonça au général qu'elle ne resterait désormais auprès de lui que pendant ses récréations.

« Je fais un sacrifice, dit-elle, c'était pour moi un bonheur d'être votre lectrice, d'écouter vos histoires d'Algérie.... Mais le devoir avant tout!

— C'est justement ce que j'ai pensé ce matin, madame la Poule, et demain je retournerai à Auch. »

Cette nouvelle, loin d'attrister Pauline, fut une sorte de consolation.

« Eh bien! dit-elle gaiement, nous volerons tous les deux de nos propres ailes. »

M. Latour partit, après avoir fait la promesse de venir souvent à la Roche, où il avait été si bien soigné.

Le jour même, Pauline prenait des mains de sa mère un trousseau de clefs, quoique, dans l'usage habituel de la vie, la fidélité des domestiques la dispensât de ces précautions de sûreté. Je n'affirmerais pas que la jeune maîtresse de maison, tout en rendant justice aux vieux serviteurs, ne regrettât cette honorable façon d'agir.

Mais il y a dans toute maison bien ordonnée des

armoires qui restent nécessairement fermées. Pauline aurait donc le plaisir de faire tourner de temps à autre une clef dans la serrure.

Cette fois-ci, Babet prit les choses au sérieux; s'il lui arrivait de contredire sa maîtresse, ce n'était pas sur le même ton que jadis : elle lui en donnait la raison.

Au départ de nos amis succède un silence dont la première impression est la tristesse; on se sent isolé, délaissé, puis enfin on reprend ses occupations, on découvre des négligences, et c'est avec une nouvelle ardeur qu'on se met à l'œuvre.

Le premier reproche que se fit Pauline fut d'avoir interrompu sa correspondance avec Agathe. Il est vrai que celle-ci n'était pas encore venue à la Roche, et comme la petite maîtresse d'autrefois n'admettait pas encore d'obstacle à sa volonté, elle croyait qu'il devait en être ainsi pour son amie.

Cependant, Pauline reconnaissait son injustice, et si elle n'a pas pris la plume, c'est que d'autres occupations ont dû passer avant le plaisir d'écrire à une amie.

Ne faut-il pas qu'elle donne audience à celui-ci, à celui-là, avant de prendre possession de sa chambre! Et lorsqu'elle a recouvré sa liberté, c'est pour faire un extrait d'histoire, apprendre des leçons et compter avec Babet, qui ne critique plus la manière dont Pauline observe la distance des lignes et des chiffres.

Cependant, les plus grands hommes ont leurs

moments de loisirs, et la maîtresse de maison profita des siens pour réparer ses torts envers son amie.

« Chère Agathe,

« Hier soir, papa lisait le journal avec une telle attention qu'il ne s'aperçut pas de ma présence au salon. J'ignore l'importance de la nouvelle politique qui l'absorbait ainsi, mais il est certain que l'événement dont je vais te faire part est bien autrement surprenant. Agathe, ouvre les yeux, recueille-toi!... Je suis aujourd'hui une *vraie* maîtresse de maison Le départ de Mathilde a hâté mon avancement. La pensée que maman reprenait avec peine les occupations laissées à ma sœur depuis quelques années m'a amenée à réfléchir, à considérer mon passé. Ce travail n'a pas été sans confusion pour moi. Une pensée cependant me console : combien il faut m'aimer pour avoir supporté mes caprices avec tant de patience!

« Maman règle chaque matin les ordres que j'ai à transmettre pour la journée. Il paraît que je m'en acquitte très-bien. Ne crains pas que j'en aie de l'orgueil. Si tu n'as pas brûlé mes lettres, apporte-les, nous les relirons ensemble. Ce sera un bon remède contre l'amour-propre.

« Ta mère s'est enfin annoncée : nous nous reverrons. Tu me diras si j'ai encore des défauts, et tu m'aideras à m'en corriger.

« C'est singulier comme la raison vient tout

doucement! On ne s'en aperçoit pas; les idées et les goûts changent peu à peu. Babet a dit vrai.

« Tu connais l'histoire du beau mobilier de ma chambre : cette morale capitonnée produit sur moi un effet prodigieux. Quand il me passe par la tête quelque fantaisie, je m'assieds dans un bon fauteuil ou je tire un tiroir de ma commode, et aussitôt la raison me monte au cerveau.

« Ma chambre! comme je m'y plais! L'ordre le plus parfait y règne. Ma table est toujours bien rangée. Il suffit que je lève les yeux pour voir les cygnes voguer sur le bassin; j'entends Babet appeler les poules, et lorsque le général arrive, je suis la première à l'apercevoir.

« Voilà, penses-tu, une table d'écolière bien mal placée! Rassure-toi, ces petites distractions ne nuisent point à mes études.

« M. Lemoine ne vient plus; je travaille avec maman qui sait tout, même le latin, qu'elle m'enseigne. C'est un secret. Ne t'imagine pas que ma mère veuille faire de moi une pédante, elle a trop de bon sens pour cela. J'apprends le latin simplement pour mieux suivre les offices de l'église. Des personnes très-sages l'ont conseillé à mes parents.

« La musique marche bien. Je déchiffre à livre ouvert : je joue par cœur trois sonates de Mozart.

« Tu apprendras avec plaisir que je suis raccommodée avec mon beau-frère. Je ne pense plus du tout à son nez retroussé.

« Tu dois, chère amie, t'apercevoir de ma réconciliation avec la syntaxe ; ce qui, soit dit en passant, prouve beaucoup en ma faveur, car elle m'a coûté assez de larmes depuis un an.

« Je t'embrasse donc, chère amie, très-correctement et très-tendrement aussi.

« Ta Pauline. »

Les événements imprévus de la vie contribuent à modifier nos goûts et nos habitudes. Le caractère le plus indépendant doit se plier aux circonstances : la jeune personne qui aime la parure y renonce forcément lorsqu'un revers de fortune atteint sa famille ; elle apprendra à se servir et à servir les autres. Elle ne voyagera plus et devra se créer des occupations agréables dans sa petite ville.

M. et Mme Séverac n'ont point eu à supporter de revers de fortune ; mais le mariage de leur fille les dispense de passer l'hiver à Toulouse.

Pauline avait fait d'aimables connaissances dans cette ville et se réjouissait de les retrouver. Notre gentille enfant ayant questionné sa mère sur l'époque du départ, apprit avec surprise qu'on ne quitterait pas la Roche. Un nuage passe vite sur un front de douze ans !

On convint qu'un hiver à la campagne, sous un ciel presque toujours bleu n'était pas sans charme ; on profiterait de la solitude pour entre-

prendre de longues lectures, et le lecteur serait un papa qui lisait très-bien, et répondait à toutes les questions. Les amis viendraient, et si, par bonheur, une pluie torrentielle tombait au moment du départ, ils resteraient jusqu'au lendemain.

Pauline annonça un beau matin à sa mère qu'elle avait fait une découverte : c'est que prendre son parti des événements aide beaucoup à les supporter.

La mère sourit et recommanda à sa fille de conserver cette précieuse recette.

Si Mme Séverac apprenait le latin à sa fille, elle ne négligeait pas de la rendre habile aux ouvrages que l'on doit voir dans les mains d'une femme. Les broderies ne faisaient pas tort aux ouvrages utiles. Pauline cousait déjà joliment; une grande paire de ciseaux attestait qu'elle était capable de tailler une camisole pour Babet et des manches pour Philippe.

Trois mois s'écoulèrent très-utilement pour la petite maîtresse de maison, sans que les distractions fussent entièrement retranchées : promenades à cheval, visites reçues et rendues. La vie passait doucement.

Les premiers jours du printemps amenèrent Mathilde et son mari à la Roche. Pauline ne se possédait pas de joie. Cependant l'expression de cette joie était plus contenue, presque respectueuse; cette nuance s'effaça bien vite.

Mathilde constata les progrès de sa sœur; c'était merveille d'entendre Pauline raisonner juste et de la voir fidèle à ses heures d'étude.

La jeune femme était enchantée de ne plus se sentir si grande, et Pauline ne l'était pas moins de n'être plus si petite. Les éloges lui arrivaient de toutes parts; la comtesse du Parc ne les ménageait pas, car elle croyait avec raison avoir eu une heureuse influence sur sa petite amie. Elle appréciait ses bonnes manières et déclarait que Pauline pourrait en remontrer à quelques demoiselles de la capitale qui ignorent les règles du bon ton.

Ces éloges n'étaient pas toujours compris par celle à qui la comtesse les adressait :

« Je ne sais pas en quoi consiste le bon ton, madame, dit Pauline; si je possède cet avantage, il faut croire que c'est chose facile à acquérir.

— Ne croyez pas cela, mon petit cœur; le bon ton est une grande affaire : c'est l'harmonie qui existe dans toutes nos actions; la parole, le maintien, la démarche, les gestes en sont la marque non équivoque. Votre mère a bon ton parce qu'elle ne parle pas trop haut; elle sait écouter sans interrompre; sa démarche est calme, sa mise est simple.

« Chère enfant, il n'en est pas du bon ton comme d'un vêtement qu'on prend et qu'on jette à volonté. Il tient à certaines qualités.

« Votre mère (je n'ai pas de modèle plus parfait à

vous offrir) possède ces qualités dans toutes les nuances. »

Pauline était bien de cet avis, ce qui ne l'empêcha pas de penser que la bonne comtesse ne s'était point oubliée dans le portrait qu'elle avait esquissé avec tant de complaisance.

Le séjour de Mathilde à la Roche fut un temps de bonheur. On se quitta avec l'agréable perspective d'aller passer l'été au château de Poudenas situé à quelques lieues de Toulouse.

Trois semaines plus tard, un événement, qui eût peut-être passé inaperçu ailleurs, vint changer les projets.

Un matin, Babet se trouva dans l'impossibilité de quitter son lit. Une de ses jambes, disait-elle, était engourdie et refusait absolument le service. Deux heures plus tard, Montagnac constatait un rhumatisme.

Grande fut la douleur de la pauvre vieille. Elle avait la douce illusion de croire que personne ne pouvait la remplacer.

Sa santé n'était point autrement altérée : Babet, assise dans sa cuisine, veillait à tout, commandait en filant sa quenouille. Mais rien ne pourrait donner l'idée du chagrin qu'éprouvait la bonne fille de voir son *ouvrage arrêté*. Pauline la trouva un jour tout en larmes.

« Tu souffres donc beaucoup, ma mie?

— Presque pas. Mais, vois-tu, ne rien faire, autant mourir!

— As-tu le choix?

— Non.

— Eh bien! ma mie, c'est le cas de faire ce que tu as conseillé tant de fois aux autres : te résigner à la volonté de Dieu. Que tu le veuilles ou ne le veuilles pas, cette volonté s'accomplira.

— Jour de ma vie! Tu parles comme un curé! Tu as raison, mamzelle chérie, je vas m'appliquer à ne pas avoir de chagrin. Ce n'est pas un ouvrage commode.

— Il le faut pour ton bien et pour le nôtre. »

Cependant, l'état de la servante, quoique grave, n'était pas sans remède. Montagnac l'affirmait. Encouragé par la bonté des maîtres, et aussi par la proximité des Pyrénées, il osa dire à Mme Séverac que les eaux de Luchon pourraient guérir cette jambe qui allait manquer à tout le monde.

C'était un parti sérieux à prendre : il fut pris.

Justine, qui avait déjà fait ses preuves à l'occasion, remplacerait Babet. Mme Séverac se passerait de femme de chambre; une ouvrière viendrait chaque semaine.

Cette importante nouvelle fut annoncée à Babet qui s'écria :

« Mener aux eaux sa vieille cuisinière! Passe encore si c'était pour me rajeunir. Laissez-moi vous le dire, madame, on rira de vous. Dépenser de l'argent pour moi! Je n'y consentirai jamais.

— Nous n'avons pas besoin de ton consentement : je te ferai enlever.

— Me faire enlever! s'écria Babet d'un air vraiment comique, je n'y consentirai jamais. J'aime encore mieux me rendre à mes bons maîtres! »

Et la brave fille couvrait de larmes et de baisers la main de Mme Séverac, attendrie elle-même de cette scène.

Cependant, un séjour aux Pyrénées n'était pas tout à fait simple, même dans ce temps-là. N'importe, on suivra l'avis du médecin; on fera tout pour guérir cette incomparable servante. Il fallait malheureusement attendre encore plusieurs semaines.

Les nouvelles vont aussi vite en province qu'à Paris, et s'y fabriquent peut-être encore mieux.

La place de Justine fut fort enviée. Une foule de jeunes filles se présentèrent, mais inutilement.

La comtesse du Parc elle-même s'empressa de venir recommander à son amie un sujet parfait. Elle apprit à regret que la place était prise.

Pauline, inquiète à l'idée de voir une figure nouvelle, interrogea sa mère dès que la comtesse fut partie.

« Je pourrais, chère enfant, te cacher mon dessein; mais j'ai trop de confiance en toi pour agir ainsi, ma Paulette; écoute-moi : Il y a dans notre province, comme partout ailleurs, des jeunes personnes incapables de se servir et de se rendre utiles aux autres. Eh bien! chère enfant, j'ai résolu de profiter des circonstances pour te rendre indépendante d'une femme de chambre, et recevoir

tes soins. Une autre raison m'engage à prendre ce parti. Je veux éviter dans notre intérieur un changement qui pourrait troubler notre fidèle servante. J'espère encore que Babet pourra former elle-même une jeune fille. De cette façon, sa retraite s'effectuera plus doucement. Jusque-là, ma Paulette, nous nous entr'aiderons; pour ma part, je m'attends à être servie comme la première grande dame de France.

— Et vous avez raison, ma chère maman! »

Cette situation nouvelle enchanta Pauline. Elle adopta pour le matin un négligé en rapport avec ses fonctions. Elle arrivait à l'heure dite chez *Madame*, ouvrait les persiennes, donnait des nouvelles du temps, préparait tout pour la toilette.

Le beau moment était celui où la chevelure, encore abondante de Mme Séverac, était livrée à Pauline. Il fallut toutefois de part et d'autre faire preuve de patience.

S'il est très-doux de servir ceux qu'on aime, il faut avouer qu'on est moins complaisant pour soi-même. Pauline négligeait sa chevelure, se contentait d'un à peu près que sa mère n'acceptait pas.

Le noviciat dura un mois, au bout duquel la petite paresseuse était si habituée à se servir elle-même, qu'à l'en croire, une femme de chambre lui serait désormais inutile : nous n'en sommes pas convaincus.

Quoique très-confiante avec sa mère, la petite maîtresse de maison ne lui dit point que cette

épreuve l'avait éclairée sur ses exigences envers Justine, et tout en excusant ses enfantillages, elle reconnaissait ses torts. Ce fut seulement alors que Pauline se rendit bien compte de la position des serviteurs et des maîtres.

L'ouvrière qui remplaçait Justine deux fois par semaine ne pouvait suffire à tout. Pauline laissa donc les broderies et le filet pour prendre des ouvrages *vertueux*. Cette nouvelle occupation fut acceptée avec la même bonne volonté.

Mme Séverac complétait ainsi l'éducation de sa fille sans que les talents d'agrément fussent abandonnés. La comtesse du Parc, témoin de ce qui se passait, dit à sa petite amie : « Mon cher cœur, quand j'avais votre âge, les femmes portaient des fichus de linon ; ma mère, fort recherchée dans les moindres détails de sa toilette, me chargeait de repasser ses fichus. Un seul pli m'obligeait à recommencer mon travail, et je dois vous avouer que, bien différente de vous, ma Paulette, je ne me soumettais pas de bonne grâce à cette petite épreuve. »

Le moment du départ pour les eaux était arrivé. On faisait les malles, lorsque M. Latour vint annoncer qu'il se rendrait à Bayonne très-prochainement. Cette nouvelle attrista Pauline, mais elle la reçut en personne raisonnable, et se borna à conseiller au général de prendre sa retraite et d'acheter une propriété dans le voisinage de la Roche, ou, s'il avait trop d'horreur pour la Gascogne, de se

rapprocher de Poudenas, car alors on serait sûr de se rencontrer pendant la belle saison.

Babet souffrait tant de l'immobilité, qu'elle se rendit de bonne grâce à la volonté de ses maîtres. On la mit au fond de la calèche. Elle se laissait faire, tout en levant les yeux au ciel.

Quelques jours plus tard, le traitement était commencé; Mme Séverac présidait aux soins qu'exigeait la malade. Jamais *vraie dame* ne fut mieux dorlotée.

Montagnac ne s'était pas trompé : Bientôt Babet, appuyée sur le bras de Pauline, commençait à faire quelques pas.

La vieille bonne et la jeune fille attiraient tous les regards. Les belles dames voyaient d'un œil d'envie les progrès de la servante, car, quoiqu'on ne suive pas le même chemin en ce monde, chacun a besoin de ses jambes : la mère de famille suit ses enfants, la femme du monde court vers le plaisir et Babeo songe à ses canards et à ses poules.

Cinq semaines plus tard, elle descendait seule de voiture et entrait dans sa cuisine avec l'attitude d'une souveraine.

Cependant Mme Séverac lui annonça le jour même qu'une brave fille de Toulouse allait prendre immédiatement sa place; qu'elle vivrait à part près de Basile, à son aise et à son goût. Sa charge consisterait à surveiller et à commander au besoin les autres domestiques.

Trop sage pour accepter ce rôle difficile, Babet

se contenta de faire ce que ses camarades négligeaient. Quand elle entrait dans la cuisine, c'était pour exécuter une certaine crème blanche de son invention que Pauline préférait à toute autre.

La petite maîtresse de maison enlevait chaque jour une occupation à sa mère, et quoiqu'elle n'eût que douze ans, on ne pouvait lui témoigner trop de confiance.

Un jour que Pauline parcourait le château pour s'assurer que l'ordre y régnait, elle découvrit une armoire que le temps et les toiles d'araignées semblaient avoir scellée dans le mur. A sa grande surprise, une des clefs du trousseau, dont elle ne se séparait jamais, l'ouvrit. Des bocaux contenaient encore divers médicaments. Pauline descendit en toute hâte faire part de cette découverte à sa mère. « Ta grand'mère, chère enfant, avait établi une pharmacie à l'usage des métayers et des pauvres Je rougis de n'avoir pas suivi cette tradition charitable. Nous pourrons peut-être un jour la rétablir.

— Peut-être, chère maman ! Pourquoi ne pas nous en occuper tout de suite. Il y a peu de jours, sœur Hélène me disait qu'il lui arrivait souvent de manquer des médicaments les plus simples et qu'il fallait, à son grand chagrin, attendre une occasion pour se les procurer. »

Nos qualités naissent quelquefois de nos défauts : la petite fille volontaire et impatiente avait l'avan-

tage d'être spontanée, toujours prête à agir. Tout fait espérer qu'elle ne sera pas du nombre de ces personnes qui ajournent au lendemain une bonne action. Pauline plaida si bien la cause des malades, que sa mère n'hésita plus. La pharmacie serait réorganisée avec l'aide de Montagnac et des sœurs; la petite maîtresse de maison deviendrait leur élève; on s'adresserait directement à elle pour la distribution des médicaments.

Aussitôt l'armoire fut vidée, les bocaux nettoyés et quinze jours plus tard, Mme Séverac admirait l'œuvre de sa chère enfant.

De petites balances et des mortiers de diverses grandeurs figuraient sur un comptoir de noyer. Pauline apprenait à peser les doses, à préparer les onguents.

Aucune fête ne pouvait promettre un plaisir comparable à celui de remplir de semblables fonctions. Certes, il fallut de la raison pour se remettre à l'étude! Pauline le fit cependant; mais sans l'autorité de son père, les promenades eussent été remplacées par l'époussetage et l'arrangement de la pharmacie.

Combien de jeunes personnes, j'en suis certaine, prendraient des mains de notre petite ménagère le pilon et les balances!

Quelle joie ce fut lorsque, pour la première fois, une bonne femme apporta une ordonnance! Pauline monta à la pharmacie, prit son tablier blanc à bavette et prépara une potion, au grand ébahis-

sement de celle qui était témoin de la science de mademoiselle.

L'amour des pauvres se développe en les assistant : l'année n'était pas achevée, et déjà on rencontrait Pauline, au bras de sœur Hélène, allant de chaumière en chaumière. Plus tard encore, le mauvais temps ajoutait au plaisir, car il fallut mettre des sabots dans les chemins de traverse.

Il arriva une fois que sœur Hélène fut appelée en toute hâte auprès d'un métayer. La sœur et son aide ne se firent pas attendre. La fille de charité tira sa lancette et saigna le malade avec une dextérité merveilleuse. Cependant cette hardiesse sembla téméraire à Pauline; elle le dit à sœur Hélène qui sourit et se justifia sans peine d'avoir sauvé la vie au métayer. « Il serait mort, mademoiselle, pendant qu'on serait allé chercher le chirurgien. Nous sommes toutes capables de rendre ce service aux malades ; et dans ce pays-ci, l'occasion s'en présente souvent.

— Que je voudrais savoir saigner, ma sœur !

— Patience, mademoiselle, on verra plus tard. »

Ce qui avait été d'abord une distraction ne tarda pas à devenir un assujettissement ; à certains jours Mlle Séverac quittait son ouvrage, ou son piano pour monter à la pharmacie, et, au retour de la promenade, il fallait entendre les doléances d'une bonne femme. Cet assujettissement n'était pas sans douceur ; la petite maîtresse de maison grandissait à ses propres yeux. Le plus souvent, la consulta-

tion se terminait par une ordonnance de pot-au-feu (absolument inconnu des paysans de la Gascogne). Babet exécutait cet ordre avec bonheur et ne se gênait pas pour y ajouter autre chose. Elle ne ménageait pas plus les éloges à sa jeune maîtresse que les conseils aux clients.

Pendant l'automne de cette même année, Mme Séverac fut obligée de se rendre à Toulouse près de Mathilde. Pauline aurait très-volontiers accompagné sa mère, si sa présence n'eût été reconnue indispensable à la Roche.

L'intimité qui s'était établie entre la mère et la fille rendit la séparation moins simple que la première fois.

Le nuage passa comme tous les nuages, et Pauline prit résolûment son parti. M. Séverac se ménageait du temps pour sortir avec sa fille. La campagne était encore belle : le maïs, ce blé des pauvres, s'élevait en fuseaux touffus. Un soir, Pauline et son père furent très-surpris de voir deux gardes se promener autour d'un champ de maïs; sur leur demande, ils apprirent qu'un petit voleur insaisissable les tenait sur pied nuit et jour. Le maïs protégeait le vaurien; mais ils étaient décidés à ne pas quitter la partie; le voleur était effectivement caché là, et ne tarda pas à être pris.

M. Séverac, informé du dénoûment de l'aventure, fit prier les gardes d'amener le prisonnier au château.

C'était un enfant de neuf ans, à la taille élan-

cée; son regard était fier et non sans douceur. Il ne pleurait pas et semblait résigné à son sort.

Pauline survint et crut devoir adresser quelques paroles au coupable :

« Mon enfant, lui dit-elle d'une voix mal assurée, c'est affreux d'être voleur. Savez-vous cela?

— Oui, mamizelle, mais on ne choisit pas toujours son état en ce monde.

— Son état! que dites-vous, pauvre petit!

— Je sais bien ce que je dis, allez!

— Expliquez-vous?

— Mon père faisait la contrebande en Espagne. Nous sommes huit enfants, et moi le seul garçon. Mon père a été pris l'été dernier près de Santander, justement comme moi; on l'a mis en prison et il en est mort.

« Un contrebandier de ses amis a voulu m'employer, j'ai refusé. Alors, lorsque nous n'avons plus rien, ma mère me dit : « Fernandito, tâche de nous attraper quelque chose. » L'autre jour, j'ai rapporté un canard superbe; la mère pleurait en le mangeant. C'est une fière femme, ma mère! Tant qu'elle a pu travailler, nous n'avons manqué de rien. L'aînée de mes sœurs a douze ans. Pauvre Paquita! C'est elle qui nous raccommode tous. Elle est maigre à faire peur. Elle mourra bientôt, surtout si je ne suis plus là pour danser avec elle.

— Où demeurez-vous, Fernandito?

— Pas si bête de le dire!

— Mais on va vous conduire en prison!

— Et je mourrai. Je suis né dans la montagne; il me faut de l'air, de l'air ! »

Le pauvre enfant éclata en sanglots; et peu s'en fallut que Pauline n'en fît autant.

« Voudriez-vous vivre honnêtement, demanda M. Séverac.

— Bien sûr, monsieur. C'est par amour pour ma mère et mes sœurs que je fais ce vilain métier. Je suis un honnête garçon, dit-il en levant fièrement la tête. »

La position qu'avait M. Séverac dans le pays lui donnait une certaine autorité. Il obtint sans peine qu'on laissât aller l'enfant. L'expression de sa physionomie permettait de croire qu'il était sincère, et d'ailleurs, s'il recommençait, la justice saurait s'en rendre maîtresse un jour ou l'autre.

Les gardes accédèrent au désir de M. Séverac. Un panier bien fourni fut aussitôt offert à Fernandito. A la vue du pain et de la viande, ses yeux brillèrent d'un éclat qui fit croire qu'il allait se jeter sur la nourriture.

Il n'en fut rien : Fernandito refusa même de se rendre à l'invitation qu'on lui fit de manger avant de se mettre en route.

Il se jeta aux pieds de ses bienfaiteurs, et puis, se relevant, il serra la corde qui ceignait sa taille, prit le panier sur ses épaules et partit en disant :

« Au revoir, Dieu vous bénisse. »

« Dieu vous bénisse! étranges paroles dans la bouche d'un voleur, » dit Pauline.

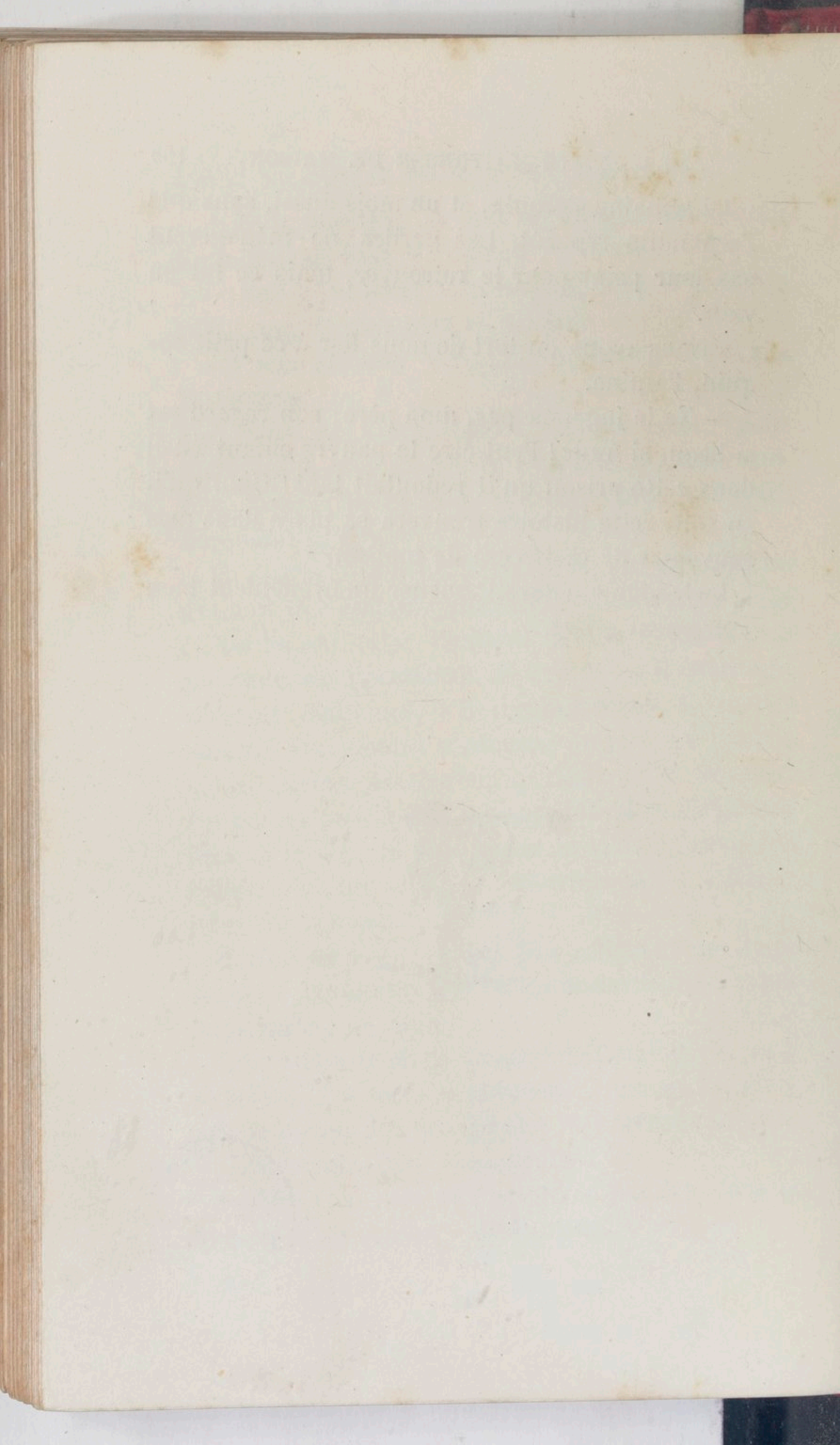
La semaine s'écoula, et un mois aussi, sans que Fernandito reparût. Les gardes ne ménagèrent pas leur peine pour le retrouver, mais ce fut en vain.

« Nous avons eu tort de nous fier à ce petit coquin, Pauline.

— Ne le jugeons pas, mon père; son regard est si beau, si franc! Peut-être le pauvre enfant est-il dans cette prison qu'il redoutait tant! Quoi qu'il en soit, cette histoire trouvera sa place dans mes souvenirs de maîtresse de maison. »

Le lendemain devait amener un événement bien autrement grave.







CHAPITRE X.

Ce qui effraye tout le monde. — Retour de Fernandito. Visite d'Agathe. — La vieille enfant.

Pauline était matinale, aussi fut-elle surprise d'entendre frapper à sa porte au point du jour : c'était son père.

Chère enfant, une de nos métairies est en flammes ; je pars pour organiser les secours. Ne t'effraye pas ; attends-toi à voir arriver les malheureuses victimes de cette catastrophe.

Malgré la recommandation de M. Séverac, la petite maîtresse de maison se troubla, et lorsqu'elle aperçut les flammes courant avec violence sur les

toits, renversant les granges et dévorant tout ce qu'on y avait amassé, elle fondit en larmes et alla se réfugier près de Babet.

La vieille servante essaya de donner à son enfant la confiance qu'elle n'avait pas elle-même; mais Pauline éprouvait un tel besoin d'être rassurée, que les raisons de Babet la convainquirent.

Malgré l'horreur naturelle que cause la vue d'un incendie, ceux qui en sont témoins ne peuvent en détacher les yeux. Babet et Pauline se tenaient à la fenêtre suivant les progrès du feu. Quelques heures plus tard l'incendie s'apaisait et bientôt la flamme ne s'échappait que par bouffées, comme les sanglots d'un enfant qu'on croit consolé.

Chacun se demandait quelle pouvait être la cause de ce malheur.

« Il y a tant de vauriens qui tournent dans le pays, » dit Mariotte.

Le souvenir de Fernandito traversa l'esprit de Pauline.

Outre la métairie, plusieurs masures étaient détruites, et, comme M. Séverac en avait prévenu sa fille, de pauvres gens vinrent chercher un refuge au château.

Pauline fut convaincue en ce moment qu'elle avait encore besoin d'un appui et de conseils; la présence de tous ces malheureux la troubla:

« Qu'allons-nous faire, Babet?

— Nous allons les consoler de notre mieux, ma mie; viens avec moi. »

La petite maîtresse de maison fut accueillie par des cris de désespoir auxquels Babet répondit par des paroles d'espérance. Elle jugea que le premier soulagement à offrir à ces malheureux était un bon repas. Aussitôt la table se couvrit de pain et de lard. Quelques cruches de vin furent apportées. Enhardie par le silence de ses convives affamés, Pauline se remit peu à peu de son émotion; elle circulait autour de la table s'assurant que chacun avait sa part.

Elle demanda à un vieillard a quoi on attribuait ce terrible incendie.

« Mamizelle, la vérité est bien difficile à savoir Personne ne voulant être coupable de négligence, on s'en prend à la malveillance. Il y en a qui disent que c'est un petit vaurien que M. votre père a fait relâcher. (Pauline pâlit.) Mais je ne crois pas tout ce qu'on dit. Quand on a quatre-vingts ans, la langue ne va pas plus vite que les jambes; on réfléchit avant de parler, et je ne veux pas accuser cet enfant. Pourquoi aurait-il mis le feu à la grange? Je comprendrais mieux qu'il eût volé du grain. La charité a du bon sens. Il faut attendre; la vérité sera connue. »

Pauline fut tentée de remercier le bon vieillard de défendre Fernandito.

L'abondance du moment faisait oublier la misère du lendemain. Les pauvres gens causaient tout en vidant les cruches de vin.

Bientôt quelqu'un annonça le retour de M. Sé-

verac accompagné de quelques hommes. Un d'entre eux portait sur l'épaule un petit garçon couvert de suie : c'était Fernandito. Tout le monde se leva. Pauline ne voulut rien entendre ; elle s'éloigna, mais pas assez pour que la voix de son père n'arrivât à son oreille.

« Mes amis, je vous présente celui dont l'audace et le courage ont sauvé Suzanne et son enfant. Il a pénétré dans la chambre que l'on croyait inhabitée, a jeté une paillasse par la fenêtre en disant à la jeune femme effarée de douleur : « Prenez votre enfant et jetez-vous ; que Dieu vous « garde ! » Et lui, de peur de les blesser en suivant le même chemin, saute de poutre en poutre; le généreux imprudent allait tomber dans un brasier, lorsque le père de Suzanne parvint à le saisir et à le mettre à l'abri du danger. Où est ma fille, demanda enfin M. Séverac. »

Il entre brusquement dans la pièce voisine et trouve Pauline tout en larmes. Ces larmes avaient une autre cause que l'émotion d'un événement si terrible ; elle trouvait non-seulement innocent, mais héroïque, celui qu'elle craignait de trouver coupable.

Lorsque le calme fut rétabli, la vérité se fit jour : une servante entrée dans le grenier avait trébuché; la lumière qu'elle tenait à la main avait allumé des feuilles de maïs. La pauvre fille crut pouvoir éteindre le feu et n'appela au secours qu'un quart d'heure plus tard.

Trois maisons étaient brûlées; chacune de ces maisons logeait une dizaine de personnes qui se trouvaient maintenant sans abri. Il fallait donc, en attendant les secours de la municipalité, loger et nourrir les malheureux incendiés. Le grand vestibule et l'office des gens furent aussitôt convertis en dortoirs. Les vieillards auraient des matelas et les jeunes gens se contenteraient de paille.

Si le chez soi n'était pas cher à tout homme pauvre ou riche, ces hôtes du château n'auraient rien eu à regretter.

Plusieurs blessés furent envoyés à l'hôpital; les sœurs donnèrent asile aux femmes et aux enfants. N'oublions pas de dire que la pharmacie de Pauline fournit aux besoins du moment, et qu'elle-même se montra la digne élève des Filles de charité.

Cependant Fernandito était l'objet du plus tendre intérêt, quoiqu'il ne fût pas blessé. Il témoigna bientôt le désir de retourner près de sa mère.

« Tu nous dois auparavant, dit M. Séverac, l'explication de ta présence au village et celle de ton retard à revenir, comme tu l'avais si bien promis!

— C'est juste, monsieur. Ce sera un peu long.

— N'importe.

— Quand ma mère me vit paraître muni de provisions, elle pleura de joie; mes sœurs, excepté Paquita, se mirent à sauter et à chanter. Je racon-

tai ce qui m'était arrivé. Pendant mon récit, ma mère levait les yeux au ciel.

« Ne sois pas ingrat, mon fils, dit-elle, n'oublie « jamais les charitables personnes qui t'ont pré- « servé de la prison.

« — Soyez tranquille, lui répondis-je avec un « peu d'embarras, je leur ai promis....

« — Et qu'as-tu promis, Dito.

« — De ne plus voler : je tiendrai parole.

« — Alors nous mourrons de faim, mon fils. « Que veux-tu que je fasse? Paquita est malade, « et les autres ne sont pas encore capables de tra- « vailler.... elles n'en ont pas l'habitude.

« — Vous mendierez, s'il le faut, répondis-je « en pleurant, et moi, je travaillerai.

« — Comme ton père, n'est-ce pas? tu es leste « et rusé ; nous trouverons bien un camarade qui « te prendra et te nourrira. Ton père était un hon- « nête homme, pourquoi ne ferais-tu pas son mé- « tier ?

« — Jamais : vous m'avez appris, mère, qu'il « y a une Providence, et depuis que j'ai été dans « ce château je demande à cette Providence d'a- « voir pitié de nous. »

« Ma mère ne répondit pas. Quelques jours plus tard, un ancien camarade vint nous proposer de l'aider dans *une belle affaire*. Il nous récompenserait largement. « J'ai une voiture, dit-il, qui gêne « mes mouvements; tout ce que je vous demande « c'est d'y monter et d'aller au pied de la montagne,

« près de la frontière espagnole. Je vous nourri-
« rai abondamment. Ne craignez pas de laisser
« fouiller la voiture : je l'ai remplie de marchan-
« dises qui ne paient pas de droit. Les douaniers
« croiront à une cachette et ils perdront leur temps
« à fouiller, ce qui me permettra de filer.... Fer-
« nandito vous conduira. »

« Le marché fut ainsi conclu.

« Nous avons retrouvé dans la montagne un vieux parent de ma mère; il nous a offert de rester avec lui; la maison est petite, mais les montagnes sont à tout le monde. « Les enfants garderont les
« troupeaux, dit le vieillard, et toi, pauvre veuve,
« tu soigneras le ménage. »

« Voilà notre histoire : nous sommes heureux parce que nous sommes honnêtes. »

Fernandito était fier de ce contrat passé avec l'honnêteté.

« J'ai aperçu de loin la lueur des flammes, alors, croyant que c'était le château qui brûlait, j'ai couru de toutes mes forces. Maintenant, je retourne dans la montagne. »

Le brave enfant partit habillé de neuf, le cœur content et la bourse pleine.

Pauline écrivait chaque jour ce qui se passait en l'absence de sa mère. C'est à son journal que nous avons emprunté ce récit.

Il n'était question dans tout le pays que de l'incendie, de M. et Mlle Séverac. Les amis accoururent; une souscription fut organisée et le nom

de Pauline figurait en tête pour une somme très-modeste, il est vrai, mais qui était son unique trésor.

La petite maîtresse de maison eut enfin la joie de voir arriver sa mère. Quels récits intéressants! quelles douces causeries! Pauline convint que les mamans sont toujours bien inspirées. Quoique beaucoup moins persuadée de son mérite qu'autrefois, elle croyait avec raison que sa présence avait été fort utile à la Roche pendant l'incendie.

Tout était rentré dans l'ordre; Pauline allait reprendre ses études sous la direction de sa mère, lorsqu'une lettre d'Agathe lui apporta de nouvelles distractions.

« Ma chère Pauline,

« Mon père et ma mère ne veulent pas tarder plus longtemps à venir te féliciter du courage que tu as montré pendant cet affreux incendie.

« C'est maintenant que tu mérites vraiment le titre de maîtresse de maison, de châtelaine! mais, chose singulière, depuis que tu as justifié ton ambition par des actes, tu sembles ne plus te soucier de cette autorité, objet de tes vœux.

« Tout ce que j'entends dire de toi m'intimide; ma mère, qui est en correspondance avec la tienne, prétend que nous te trouvons tout autre, et qu'il me sera très-utile de passer un mois à la Roche pour me convaincre, par ton exemple, qu'une jeune

personne doit savoir en quoi consiste les devoirs d'une maîtresse de maison. Voilà, je te l'avoue, une nouvelle qui me surprend beaucoup. A en croire maman, nous avons échangé nos rôles. Tu me diras donc, Paulette, quel charme tu trouves à causer farine avec le meunier, à visiter une basse-cour, à voir repiquer des salades et à planter des choux. Tu me diras aussi ton secret pour ne pas t'endormir en plein midi sur un compte de cuisine.

« Je me livre d'avance à ta haute expérience afin que tu réfléchisses au moyen le plus propre pour me tirer de mon apathie.

« Maman prétend que mon goût pour l'étude et le dessin n'est point un obstacle pour acquérir les connaissances que tu possèdès. Elle ajoute que le cri des oies et des poules n'ont point gâté ton oreille, que tu chantes fort bien. Allons, chère Pauline, je suis décidée à me mettre sous ta direction et surtout à t'admırer.

« Puisque ton antipathie pour la grammaire n'a pas eu le pouvoir d'altérer mon affection pour toi, j'espère que mon antipathie pour cette vilaine chose qui s'appelle *le ménage* n'aura pas d'influence sur notre amitié.

« A bientôt, chère Pauline, je t'embrasse entre une tirade d'Esther et la bataille de Crécy (1346).

« AGATHE. »

Cette lettre causa un vif plaisir à Pauline sans

l'aveugler sur son propre mérite. Elle devenait modeste à mesure que ses connaissances augmentaient. Son ton n'était plus le même avec les domestiques. La petite maîtresse de maison supportait les lenteurs et les déceptions ; elle s'appliquait à ce que tout le monde ne manquât de rien, sachant au besoin se priver elle-même. Ses ordres étaient plutôt une prière qu'un commandement, sa voix avait toujours la fraîcheur et la douceur de celle d'une enfant de douze ans.

Le serviteur le plus sensible à ce changement était le jardinier. Pauline n'aurait pas cueilli une fleur sans la permission de Basile; son goût pour les primeurs était absolument passé; les légumes qu'on apportait à l'office étaient toujours bien choisis; mais Basile avait bonne mémoire et prévenait les désirs de Mademoiselle.

Les éloges d'Agathe eurent toutefois pour effet de stimuler le zèle de Pauline : la maison devait être irréprochable ; rien surtout ne manquerait dans les chambres destinées aux amis; elle y entrait sans cesse. C'est une coquetterie d'amitié qu'on aime à rencontrer.

Le zèle des domestiques fut également stimulé; Mariotte devait obtenir en cette circonstance le grade de cordon bleu.

Mademoiselle faisait l'admiration de tous ses serviteurs, et ils voulaient le lui prouver par un service irréprochable.

Le temps qui passait si vite pour Pauline lui

semblait d'une longueur désolante depuis qu'elle attendait Agathe. Cependant le jour tant désiré arriva. Alors elle s'en prit aux heures.

L'ombre de la petite maîtresse d'autrefois reparut tout entière. Pauline n'acceptait aucun délai. On la voyait aller et venir sur la terrasse; sortant, rentrant et finissant par se jeter dans un fauteuil. Son père lui offrit d'aller à la rencontre de ses amis. Cette proposition fut acceptée, et le père et la fille partirent au galop. Une heure plus tard, les cavaliers reconnurent la voiture de M. Didier, les chevaux allaient au pas.

« Qu'est-il arrivé », dit Pauline; elle lance son cheval, et bientôt l'explication de cette marche lente est donnée : Agathe un peu souffrante le matin n'a pas consenti à renoncer au voyage. Son malaise a augmenté.

« Ce n'est rien : le bonheur d'être ensemble va te guérir; sois tranquille, il y a dans ma pharmacie des pilules pour tous les maux. »

On arrive enfin; Pauline quitte son amazone et revêt sa modeste robe du matin.

La petite maîtresse de maison exige qu'Agathe occupe sa chambre et elle s'installe dans le cabinet de toilette afin d'être plus près de la malade. Toute résistance est inutile. Pauline allume du feu, fait du tilleul et n'abandonne la bassinoire à Justine que pour aider son amie à se déshabiller.

Mme Didier n'eut même pas le loisir de donner les premiers soins à sa fille; elle regardait agir

Pauline et se disait que les éloges qu'on lui accordait étaient complétement mérités.

Quelle satisfaction éprouva la garde-malade lorsqu'Agathe, la tête posée sur l'oreiller, appela Pauline, l'embrassa, l'assurant que son indisposition ne serait rien : « Je suis déjà à moitié guérie.

« Quel bon lit ! »

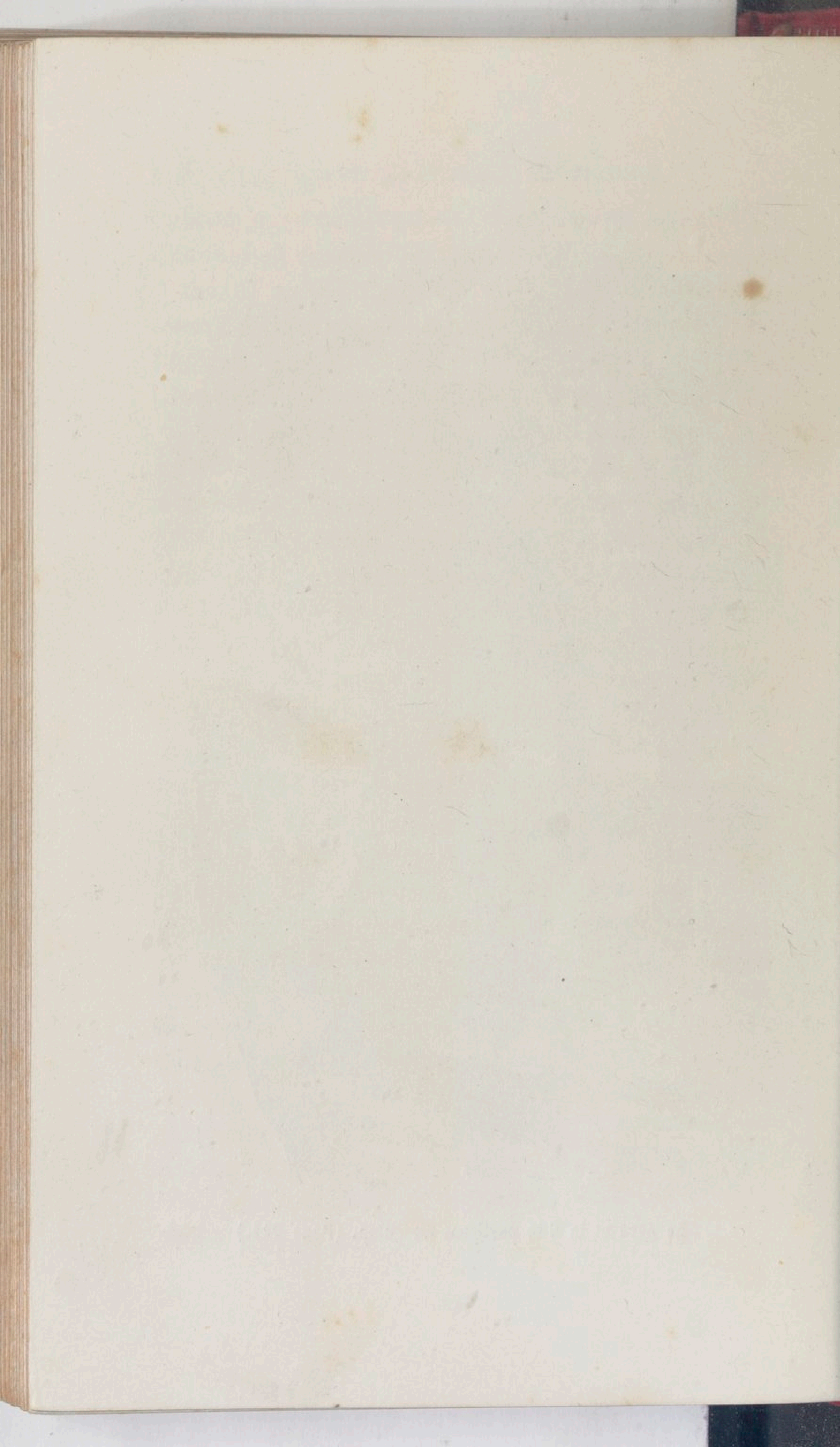
Effectivement, l'indisposition de la jeune fille n'était qu'une de ces vilaines migraines qui compromettent souvent les parties de plaisir, et que la garde-malade modifia par ses soins : bandeau trempé dans l'eau fraîche, eau de Cologne, limonade exquise, et, chose admirable, du silence !

Le sommeil acheva la guérison d'Agathe. Pauline la condamna cependant à passer une partie de la journée dans le grand fauteuil capitonné dont l'utilité était constatée pour la première fois.

La migraine étant passée, tout fut plaisir pour les deux jeunes filles. Les corridors retentissaient de joyeux éclats de rire. Agathe s'était attendue à passer la journée en tête-à-tête avec son amie ; pas du tout, Pauline s'excusa de ses allées et venues : le bonheur de posséder ses aimables hôtes ne pouvait lui faire négliger les affaires de la maison. Loin de se donner de l'importance, elle s'esquivait du salon sous un prétexte banal, et dès le matin on l'entendait trotter. Si Agathe ouvrait sa fenêtre, elle voyait son amie causer avec Basile tout en cueillant des fleurs pour orner le salon.



Le père et la fille partirent au galop. (Page 211.)



Le temps se gâta. Impossible de se romener. Pauline aurait pu s'en réjouir, car ce contre-temps révéla des qualités que le soleil eût éclipsées : pas d'humeur, une gaieté charmante; elle se mettait au piano, jouait et chantait les airs favoris de son père; puis elle s'asseyait devant la table à ouvrage, taillait et cousait avec l'aisance que donne l'habitude.

La pharmacie devint une ressource de circonstance. Agathe obtint la faveur de piler, de tourner, de faire cuire sur un réchaud à esprit de vin je ne sais quelle drogue.

« Sais-tu, dit Agathe, que tu es joliment changée ! On dirait qu'une bonne fée a jeté un sort sur toi.

— C'est ce qui est précisément arrivé ; ma chère maman est la fée : sa patience a vaincu ma paresse et mon étourderie. Quand je songe à toutes les peines que j'ai causées à mes parents, j'en pleurerais, si je n'étais pas si heureuse ! Et nos domestiques, que de caprices n'ont-ils pas supportés ! Aussi je m'applique à leur faire oublier la petite maîtresse de maison.

— Peine perdue, ma chère : tu es connue trente lieues à la ronde sous ce beau nom.

— Mais, Agathe, tu as ta fée aussi, toi !

— C'est ce que je me disais tout bas. Allons ! à partir de ce jour, je prends la résolution de me mettre sous les ordres de Babet, car j'ai une Babet aussi, moi !

— Il n'en manque pas dans le pays.

— A propos, où est donc ta fameuse Babet? Je ne l'ai pas encore aperçue. Serait-elle malade?

— Pas précisément : mais elle est devenue tout à fait sauvage. »

La cloche du déjeuner interrompit la conversation.

Depuis le retour de Toulouse, la santé de Babet s'était insensiblement affaiblie. Un matin, la vieille s'éveilla ayant les idées *embrouillées*, selon son expression; la mémoire lui fit de plus en plus défaut. Pauline éprouvait beaucoup de peine de ce changement, et même un peu de confusion : elle ne parlait plus de Babet.

Bientôt une idée fixe s'empara de la vieille servante : elle ne voulut plus manger, par économie pour ses bons maîtres. Les conseils du médecin, l'autorité de M. et Mme Séverac étaient méconnus. Pauline seule pouvait la déterminer à se nourrir, non par raisonnement, mais en la faisant manger comme une enfant. La petite maîtresse de maison se rendait plusieurs fois par jour près de sa bonne. Babet ne la reconnaissait pas toujours. Quelquefois elle croyait que la Reine venait lui rendre visite; alors elle se levait et faisait ses plus belles révérences; puis, au premier mot de Pauline, elle riait de son erreur et se laissait faire.

La présence d'Agathe était une gêne dans l'accomplissement de ce devoir.

Un jour que Babet n'avait *pas été sage*, Pauline

prolongea son absence plus que de coutume. Agathe se mit à sa recherche. Arrivée près d'un pavillon isolé, elle s'approche de la fenêtre et voit Pauline occupée à faire manger une vieille femme. Des paroles qu'il était impossible d'entendre précédaient chaque cuillerée de soupe. Une demi-heure s'écoula ainsi sans que Pauline donnât le moindre signe d'impatience. Le repas étant terminé, la petite maîtresse de maison arrangea la vieille dans son fauteuil, l'embrassa et sortit sur la pointe du pied, de crainte de troubler le sommeil qui suivait invariablement le repas.

Agathe se jeta dans les bras de son amie dès qu'elle l'aperçut.

« Tu es un ange de bonté! qui est cette vieille?

— C'est Babet, répondit Pauline en rougissant un peu.

— Babet! je ne l'aurais pas reconnue. Depuis quand est-elle dans cet état?

— Depuis trois mois.... »

Elle fondit en larmes. Agathe ne fit pas d'autre question.

Les deux jeunes filles regagnèrent le château en silence. L'une était fâchée de voir son secret trahi, et l'autre se demandait si elle serait capable d'un pareil dévouement.

Travailler, causer, se promener à pied ou en voiture : telles étaient les distractions des deux amies; elles n'en désiraient pas d'autres.

M. Dumont, l'ex-sous-préfet, annonça sa visite :

Se trouvant dans le pays, il se croyait obligé de s'arrêter à la Roche, où il avait été si bien reçu par Mlle Pauline.

La petite maîtresse de maison fut seule à se réjouir de cette nouvelle. Sa mère lui en témoigna de la surprise.

« Ma chère maman, je ne suis pas fâchée que M. Dumont constate mes progrès, et comme il est très-gourmand, il apprendra à ses dépens que le menu du maréchal de Richelieu n'était qu'une dînette offerte par une petite fille. »

Mme Séverac répondit par un sourire.

Le dîner, quoique excellent, ne pouvait rappeler en rien celui dont le souvenir excitait encore la reconnaissance du sous-préfet.

On se sépara après un mois de bonheur. Les jeunes filles obtinrent de leurs parents la promesse de se revoir bientôt

La semaine n'était pas écoulée, et déjà Pauline recevait une lettre d'Agathe.

« Ma chère amie,

« J'avais apporté tes lettres pour les relire ensemble, nous amuser de tes enfantillages, et peut-être bien aussi pour faire valoir ma raison.

« J'ai remporté cette précieuse correspondance. Je la relirai souvent pour mieux me convaincre qu'il est bon d'être petite fille plutôt que de jouer au personnage.

« Chère Pauline, notre séjour à la Roche a été une leçon pour moi ; il n'est pas jusqu'à cette migraine si bien soignée par toi qui ne m'ait fait réfléchir. Tu ne saurais imaginer à quel point je suis incapable de servir les autres, et pourtant je crois avoir bon cœur ! Quoique je ne pèse que soixante-dix-neuf livres, j'ai de la peine à quitter ma chaise ; mais tu as dû remarquer que je suis tout autre lorsqu'il s'agit de m'amuser.

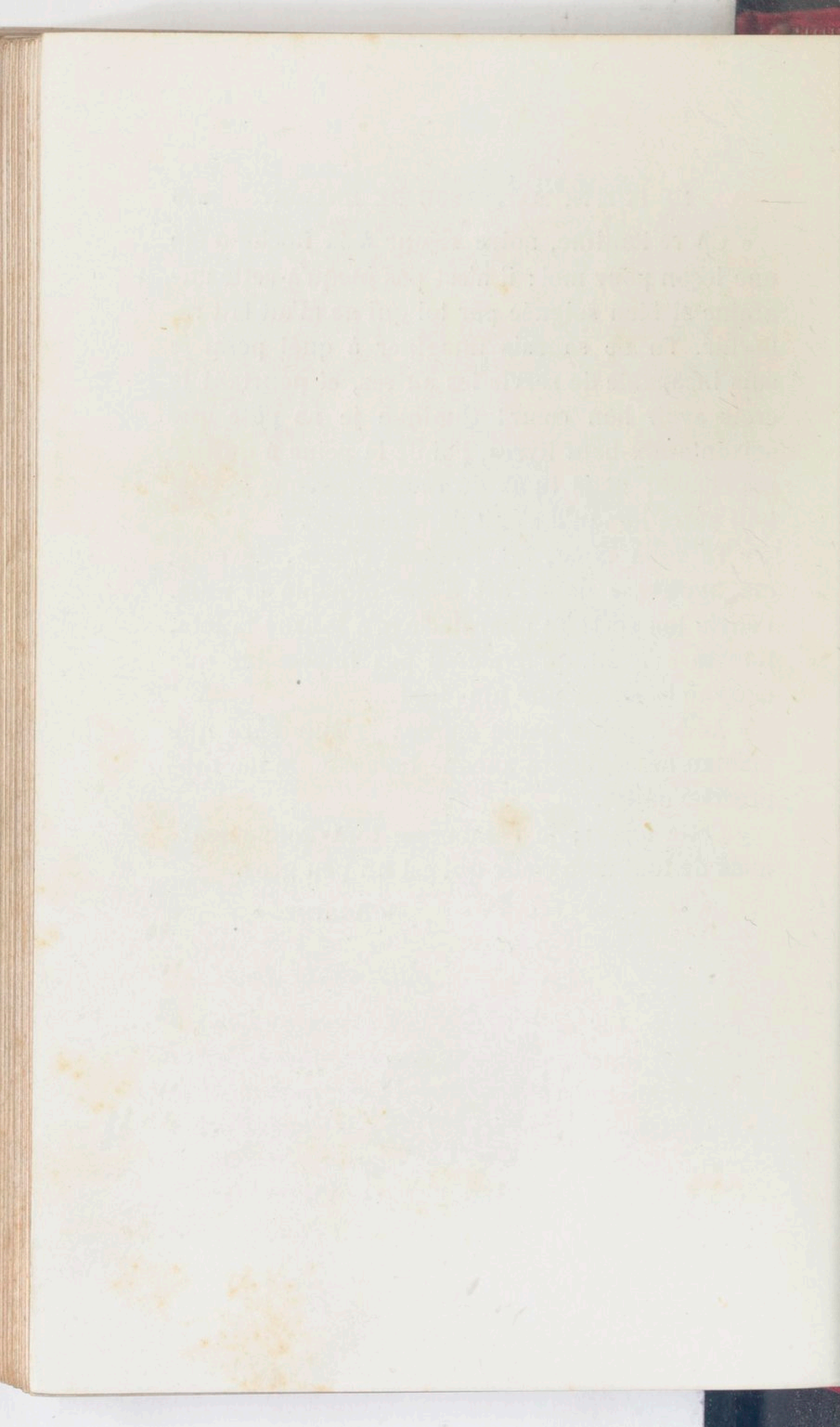
« Te voilà donc, ma Paulette chérie, devenue ma maîtresse dans l'art d'être aimable et utile. J'envie ton sort ! Ta pharmacie m'a tourné la tête. Maman m'a dit qu'il n'était pas impossible que nous en eussions une plus tard....

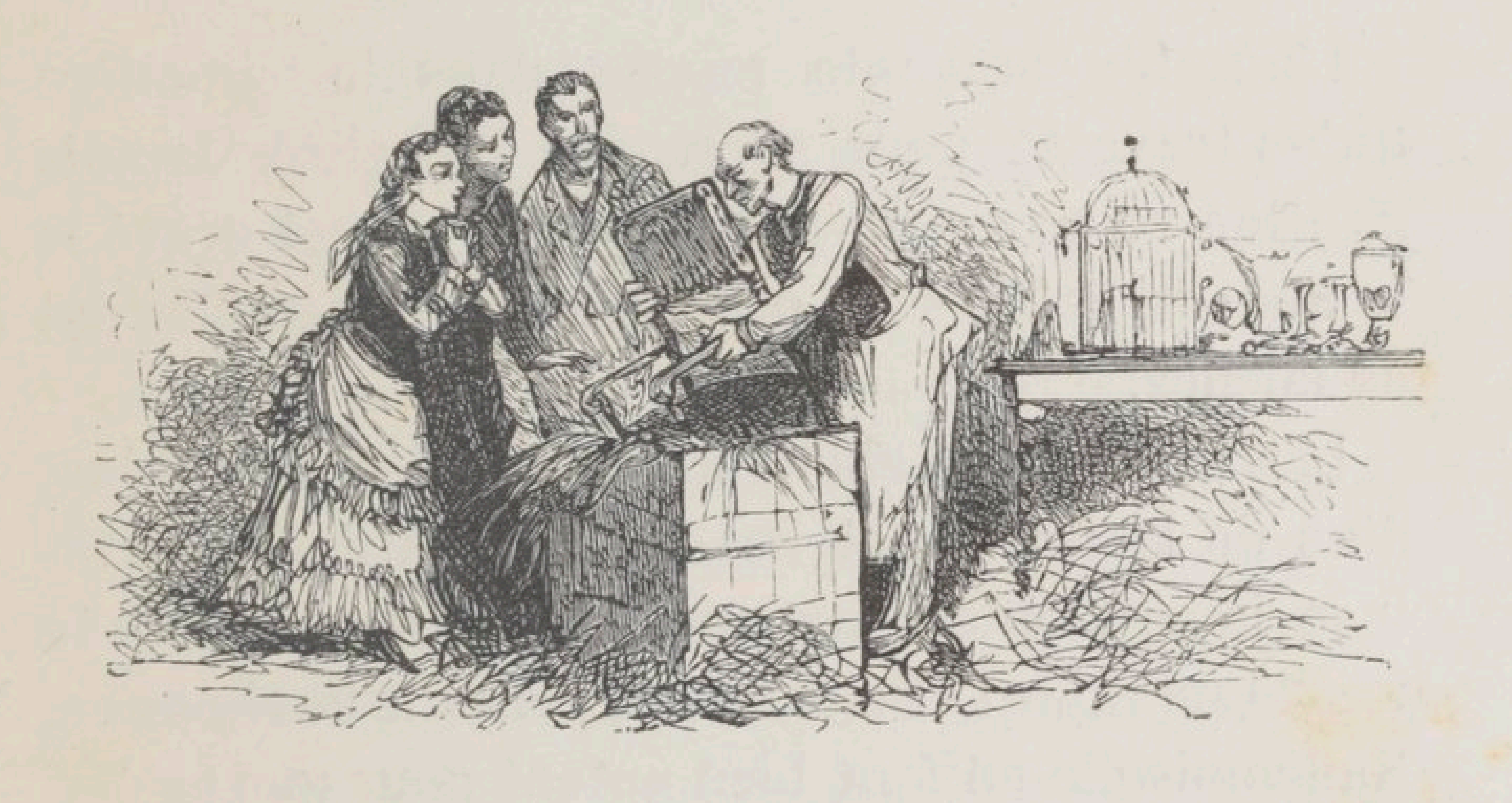
« Adieu, petite poule chérie ; je suis sûre que maman ne négligera aucune occasion de me rapprocher de toi.

« Cette fois-ci, je t'embrasse tout bonnement, mais de tout mon cœur qui est un peu gros.

« AGATHE. »







CHAPITRE XI.

**Plus de Babet. — Une invitation. — Biarritz.
La Bidassoa.**

Nous avons laissé grandir Pauline pendant quelques mois et nous la retrouvons dans la saison des fleurs. C'est pour elle un grand plaisir de voir s'épanouir les roses, de suivre les progrès du jasmin qui monte jusqu'à sa fenêtre. Et pourtant, elle est triste, indifférente à tout.

Qu'est-il donc arrivé ?

Une personne manque à la Roche : Babet s'est doucement éteinte. Pour la première fois, l'enfant a vu un visage inanimé, et la prudence de sa mère n'a pu lui cacher complétement le grand drame de la mort.

L'humble servante repose dans le cimetière qu'on traverse pour se rendre à l'église. Jamais Pauline ne passe devant la pierre où est gravé le le nom de Babet sans que ses yeux se remplissent de larmes.

Les fleurs sont abondantes dans les beaux jardins de la Roche, et Basile, si regardant, ne refuse jamais une couronne pour le tombeau de la vieille servante! « Sans doute, pense le bonhomme, Mademoiselle en fera bien autant pour moi! »

Un matin la petite maîtresse de maison était en conférence avec Mariotte, lorsque le facteur lui remit une lettre sous enveloppe et scellée d'un large cachet de cire rouge. L'écriture, facile à reconnaître, était celle du général Latour.

Le lecteur va en prendre connaissance, et il jugera de l'impression que reçut notre petite amie.

« Ma chère Pauline,

« J'ai suivi vos conseils : me voici à la retraite et propriétaire d'une belle campagne. Le seul défaut de cette propriété est son éloignement de la Roche; mais avec un peu de bonne volonté nous pourrons nous croire voisins.

« Je suis impatient, ma chère petite amie, d'avoir votre approbation, de vous promener *à Beauvoir*. Je vous charge donc d'adresser une invitation en forme à vos parents.

« Ce voyage ne sera pas sans avantage pour

vous. La mer fortifiera votre santé, et un petit séjour dans ce beau pays sera une excellente leçon de géographie. Je ne veux pas, style de général en activité, que vous restiez dans l'indifférence où sont la plupart des Français pour la France.

« Biarritz est un petit village peu fréquenté jusqu'ici, quoique la plage soit admirablement belle. Nous en sommes à une demi-lieue. En ma qualité de général de cavalerie, j'ai conservé de bons chevaux de selle ; n'oubliez donc pas votre amazone. Nous avons aussi une excellente calèche et un joli attelage bai clair, selon votre goût.

« Mme Latour, qui entre en ce moment, me dit d'insister fortement pour que vous arriviez tous le plus tôt possible ; elle a des projets qu'elle ne veut pas me confier (ce qui est peut-être prudent).

« Pauline, ma main gauche dit : « Assez, as-« sez ! » Mais mon cœur dit : « Encore, encore ! » J'ajoute donc, chers amis, que vous nous devez le bonheur de vous recevoir, de vous garder le plus longtemps possible sous notre toit.

« Pauline, je compte sur vous pour écarter les obstacles qui pourraient venir à l'encontre d'un si charmant projet.

« Votre vieil ami,

« ANDRÉ. »

Quoique très-désireux de voir le général se rapprocher de la Roche, M. et Mme Séverac convin-

rent que, n'ayant pas de terre de famille en Gascogne, leur ami avait bon goût de s'établir dans les Basses-Pyrénées.

Un atlas fut aussitôt ouvert : le doigt de Pauline se dirigea vers Bordeaux et glissa jusqu'à Bayonne.

On parla de tout, excepté de se mettre en route. Cependant, il n'y eut pas d'hésitation : les parents pensaient que ce serait une charmante distraction pour leur fille. Ils n'avaient point à craindre qu'elle se dégoûtât de la Roche, car déjà Pauline avait un goût très-prononcé pour le *chez soi*. Après un séjour chez sa sœur ou à Toulouse, elle rentrait toujours avec le même plaisir à la maison.

Ce fut seulement trois jours plus tard que M. Séverac dit du ton le plus calme :

« Eh bien! Pauline, écris au général que nous acceptons son aimable invitation, et que nous partirons vers le 15 juillet. »

La surprise et la joie suspendirent d'abord la respiration de Pauline; puis elle poussa un cri perçant, sauta au cou de son père, alla trouver sa mère, lui fit mille questions, et, sans perdre de temps, répondit à M. Latour :

« Cher général,

« Vous avez fait une belle chose, vraiment! Je suis redevenue subitement petite fille. Dès que j'ai

su que votre invitation était acceptée, j'ai poussé de tels cris que Philippe et Mariette sont accourus au secours.

« Je le sens, respectable et cher ami, ma raison s'est envolée. Reviendra-t-elle? C'est ce qu'on se demande en me voyant sauter et tourner. Maman a beau me dire : « Mais, Pauline, tu n'es plus une enfant! » Je continue mes gambades avec accompagnement de chants joyeux, improvisés pour la circonstance.

« Vous voir, mes bons amis, voyager, faire connaissance avec la mer (connaissance intime, car je me baignerai), avouez qu'il faudrait avoir au moins quinze ans pour être calme, et je n'en ai pas treize !

« Je suis tellement contente que j'en ai déjà maigri. Non, ce n'est pas vrai, je me porte très-bien, et je vais me soigner jusqu'au départ, car ce serait affreux de tomber malade à la veille d'un si grand bonheur. Je ne me creuse pas la tête pour deviner les projets de Mme Latour. Ce sont certainement de charmants projets, et cela me suffit.

« Adieu, cher et respectable ami, nous vieillissons en nous aimant chaque jour davantage. C'est la bonne méthode, n'est-ce pas?

« J'embrasse Mme Latour de tout mon cœur et son mari aussi.

« PAULINE. »

Mme Séverac éprouvait une véritable reconnais-

sance pour ses amis. Ce voyage serait la récompense bien méritée du zèle que sa petite fille montrait en toutes choses. Que de craintes ne lui avait pas inspirées le caractère impérieux de Pauline! cet amour de commander! Et aujourd'hui sa fille était douce, soumise à toutes ses volontés.

Il va sans dire que la chère enfant aurait voulu commencer les paquets le jour même. Sa mère calma son impatience en lui disant qu'on ne quitte jamais sa maison sans y avoir établi un ordre parfait : réglé les comptes, s'être assuré que les domestiques ne manqueront de rien, qu'ils seront occupés, et que les pauvres ne souffriront pas de l'absence des maîtres.

Pauline comprit.

Cependant, une pensée troublait sa joie : elle ne serait pas là pour exécuter les ordonnances du docteur; la pharmacie ne serait pas balayée, époussetée tous les samedis; enfin, les consultations seraient suspendues, et peut-être que les bonnes femmes ne reviendraient plus.

« Soyez tranquille, mademoiselle, dit sœur Hélène, vos clients ne vous changeront pas. D'ailleurs, je connais votre méthode, je la suivrai à vos frais. »

Cette assurance consola Pauline. Elle savait déjà que la charité est le grand médicament qu'il faut administrer aux pauvres.

Le jour du départ est fixé. Justine ouvre les coffres et va les remplir sur l'ordre de sa maî-

tresse. Les robes de voyage ne font point oublier les toilettes légères qu'exige la saison.

Pauline fait sa caisse elle-même; quelques livres d'étude sont placés au fond, au fin fond.

De toutes les toilettes, aucune n'intéresse autant la petite maîtresse de maison que le costume de bain qu'achève Justine.

« Tu te baigneras aussi, ma mie. Je m'y connais, tu as besoin de te saler un peu; tu es d'une douceur depuis quelques jours qui tourne à la fadeur. »

Le fait est que le plaisir d'accompagner ses maîtresses avait la plus heureuse influence sur Justine. Pauline commençait à désirer un peu de contradiction.

Mariette et Philippe ont reçu les ordres; les appartements des maîtres sont fermés. Il est cinq heures du matin, la voiture est attelée pour conduire nos voyageurs à Condom, une chaise de poste les y attend.

A l'époque où se passe notre histoire, on n'était pas pressé : le voyage se faisait paisiblement dans une bonne voiture. M. Séverac avait ses livres, Mme Séverac son tricot; Pauline elle-même s'était munie de son panier à ouvrage. Cinq minutes suffirent pour la convaincre que toute occupation devait être mise de côté, et M. Séverac ne tarda pas à fermer son livre pour répondre aux questions incessantes de sa fille.

Les grelots, le fouet du postillon donnèrent un

nouvel élan à la vivacité de Pauline : elle se mettait à la portière et forçait Justine à partager son admiration.

Elle avait raison notre enfant : le plaisir d'aller voir ses amis lui avait complétement tourné la tête; elle n'était plus la même; lorsque la route n'offrait rien de propre à attirer son attention, elle comptait les arbres et exigeait que Justine en fît autant de son côté.

Cependant, la route de Condom à Bayonne ne fut pas franchie sans que les paupières de Pauline s'appesantissent : véritable bienfait pour ses parents et pour elle-même.

Le général s'était rendu à Bayonne. Lui aussi comptait les heures. L'impatience le gagnait : il sortait de l'hôtel, rentrait et sortait encore. Enfin, n'y tenant plus, il fit atteler et se mit en route. Vingt minutes après, la reconnaissance était faite.

M. Latour était radieux : sa physionomie avait une expression de bon papa.

Recevoir ses amis sera toujours un plaisir nouveau, et je ne vois que celui d'être bien accueilli qui puisse l'égaler.

On prend la route de Biarritz qu'il faut traverser pour se rendre au château de Beauvoir.

Le Biarritz de cette année-là ne ressemblait pas du tout à celui d'aujourd'hui; mais la nature se passe des ornements faits de la main des hommes.

La mer apparaît pour la première fois à Pau-

line, et dans toute sa splendeur; elle est calme et bleue, la plage semble gardée par des roches à formes bizarres où se briseront bientôt les vagues.

Lorsque Pauline put parler, car l'Océan avait eu le pouvoir de la rendre muette, elle dit :

« Je n'aurais jamais cru qu'il y eût au monde un pays aussi beau.... et *tout près de la Roche!*

— Ménagez votre admiration, Pauline, car nous aurons de belles promenades à faire.... je vous mènerai en Espagne.

— Pas pour nous battre, j'espère!

— Hélas! non. »

Une heure plus tard, on aperçut le château de Beauvoir placé à mi-côte, dominant la mer et protégé de l'autre côté par les Pyrénées.

Au bruit de la voiture, Mme Latour alla recevoir ses amis. Pauline se précipita dans les bras de *sa générale*, expression qui lui était particulière, et une demi-heure plus tard les voyageurs s'asseyaient autour d'une table bien servie.

On parla immédiatement des bains de mer : chaque matin, une voiture serait aux ordres de Mme Séverac.

Quel plaisir ce serait de revêtir un costume noir bordé de rouge! de se coiffer d'un bonnet de toile cirée et de courir pieds nus sur la plage!

Cependant cette toilette n'eut pas le pouvoir d'adoucir l'impression sérieuse de la première vague. Il fallut plusieurs jours pour habituer Pauline au plongeon; mais une fois maîtresse

d'elle-même, son intérêt se porta sur Justine. La femme de chambre se serait bien contentée d'admirer le courage de mademoiselle, mais elle n'eut pas le choix; et, un beau matin, un vigoureux baigneur l'enleva et la plongea, malgré ses cris, la tête la première dans la mer. A sa grande surprise, la bonne fille s'habitua si bien à la chose, qu'elle dit sérieusement à Pauline :

« Quel dommage que cette eau-là ne vienne pas jusqu'à la Roche ! »

Sur quelques réflexions de sa fille, Mme Séverac crut devoir l'avertir que tout en étant à son aise chez des amis, il faut être réservée dans ses appréciations : chaque maîtresse de maison croit mieux faire que les autres, et la politesse consiste à être de son avis.

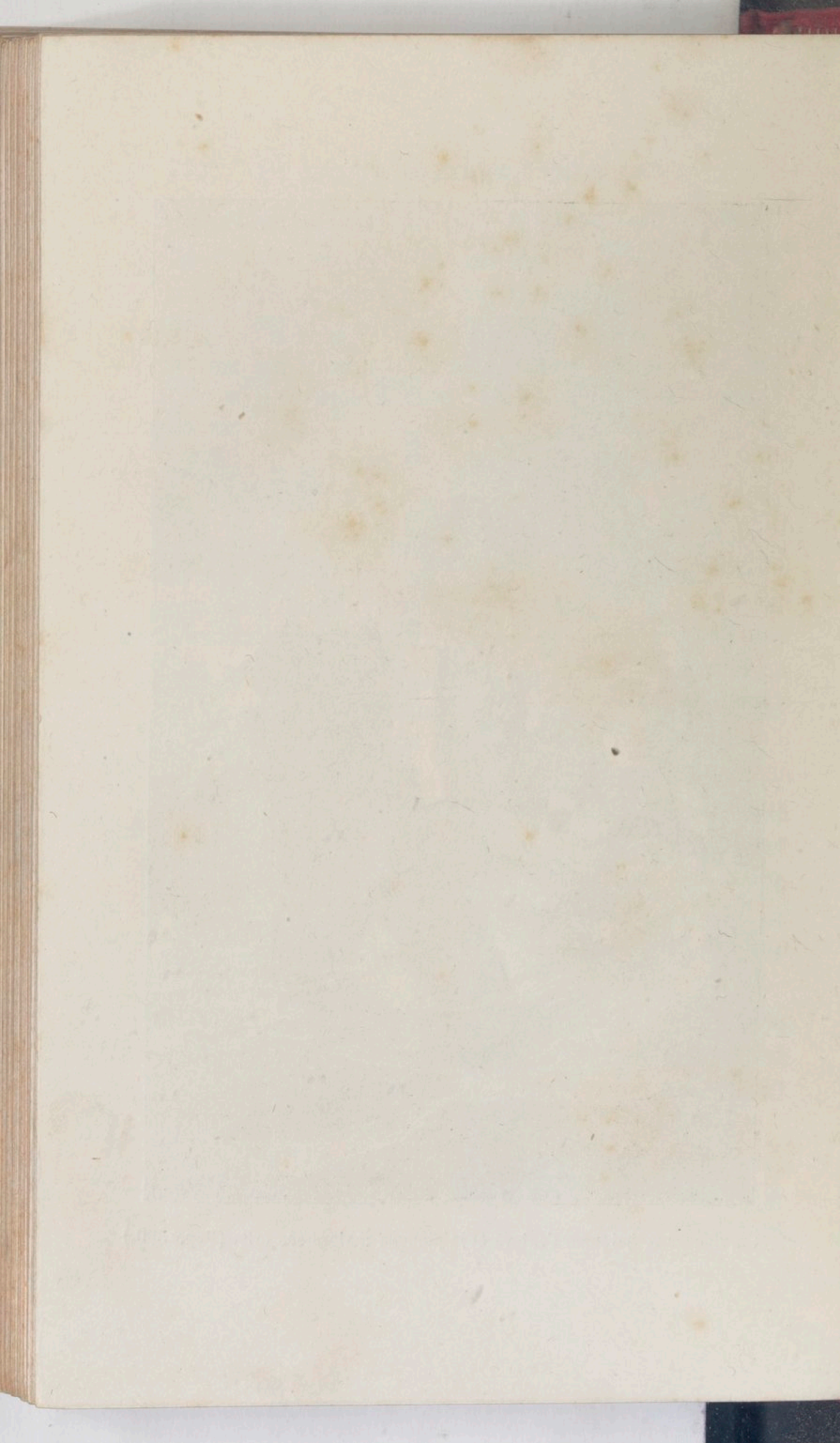
Ce conseil ne fut pas inutile : après avoir admiré l'élégance de Beauvoir, Pauline constatait tout bas quelques inconvénients qui n'existaient pas dans son vieux la Roche. La vue de la mer ne l'empêchait pas de songer à la belle avenue de chênes, et aux tilleuls dont le parfum lui manquait.

Pauline rappelait à Mme Latour l'enfant qu'elle avait perdue; la bonne petite le voyait bien, et croyait que ses caresses et sa gaieté pouvaient consoler une mère.

Si nous n'avons pas trouvé Henri à Beauvoir, c'est que le gentil garçon est au collége. Les vacances vont le ramener. Ce moment est vivement



Un vigoureux baigneur l'enleva et la plongea malgré ses cris. (Page 320.)



désiré par sa mère, qui se demande comment elle a pu consentir à se séparer de son fils.

Henri, bien préparé à la vie commune, n'a pas souffert au collége. Il revient joyeux, impatient de prendre possession du beau château qu'il ne connaît pas encore.

Le correspondant, sur lequel on comptait pour amener le petit garçon était absent pour huit jours, et l'écolier, fort de sa raison, avait obtenu de monter seul en diligence; il s'était recommandé lui-même au conducteur.

Arrivé à Bayonne, il laissa son bagage au bureau, se fit accompagner et arriva chez ses parents à l'heure du déjeuner. Le bon témoignage qu'il rendit de sa conduite ne diminua pas le mécontentement de sa mère : elle énuméra tous les accidents auxquels son fils avait été exposé. Le général riait et approuvait son fils d'avoir pris résolûment son parti, plutôt que de perdre huit jours de bonheur.

Henri rapportait des couronnes : la présence des amis en doublait le prix.

Le voyage en Espagne était une récompense promise aux succès de l'écolier. M. et Mme Séverac essayèrent en vain de ne pas en faire partie ; le général leur prouva que Pauline méritait aussi bien qu'Henri une récompense, et qu'il ne souffrirait pas que sa petite amie en fût privée.

Ces paroles firent loi. Il fut convenu, toutefois,

que les bains de mer ne seraient pas interrompus, ce qui retarda le départ de huit jours.

Ce temps fut bien employé : la présence d'Henri était l'occasion de belles promenades à cheval, plaisir toujours nouveau pour Pauline; si bien que sans la perspective de passer la frontière (ce qui lui donnait une grande importance), Biarritz eût comblé tous ses vœux.

La présence d'Henri n'empêchait point la petite maîtresse de maison de se ménager des moments d'intimité avec son vieil ami. S'il était question d'une promenade, ils partaient en avant, et s'asseyaient en attendant la société.

Un jour, qu'ils traversaient une prairie, quelques sauterelles s'attachèrent à la robe de Pauline. A la vue de ces innocentes sauteuses, la petite fille jeta des cris perçants et se réfugia sous la protection du général, comme si un ennemi redoutable l'eût menacée.

M. Latour l'ayant débarrassée des sauterelles, la gronda : « Pauline, un général, même en retraite, peut-il avoir pour amie une jeune personne qui prend la fuite à la vue d'une sauterelle?

« Si c'était une sauterelle d'Afrique, je vous pardonnerais; car celles-là sont vraiment un fléau : elles sont grosses comme des cailles. Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé.

— Non, non, parlons d'autre chose!

— Pas du tout, je veux vous prouver combien

vous êtes injuste envers les gentilles habitantes de nos prés.

« Je traversais un jour une vallée en compagnie d'un de mes aides de camp, lorsque le ciel, très-pur jusque-là, s'obscurcit tout à coup. Je levai la tête, et je vis une nuée de sauterelles monstres. Nous sommes restés plus de deux heures sous ce nuage vivant. Sans avoir la crainte d'être dévorés, je me sentais mal à l'aise. Ces sauterelles volent en bataillon serré comme des oiseaux, cherchant à se nourrir; malheur aux champs qui se trouvent sur leur passage, car leurs mâchoires font l'office de faux. Il est fâcheux que les oiseaux de proie dédaignent ce gibier-là. Vous comprenez, Pauline, combien je dois m'étonner de l'effroi que vous inspire une gentille sauterelle. »

Pauline se dit qu'en amitié tout compte; et le lendemain, elle se présentait devant le général et le priait d'admirer deux sauterelles qui se plaisaient à monter et à descendre sur sa jolie robe de mousseline rose.

Le jour du départ pour l'Espagne est fixé. M. Latour présente un itinéraire qui est accepté.

« Henri, vous devriez prendre votre costume d'officier; peut-être rencontrerons-nous des voleurs. Ils ne sont pas rares, dit-on, dans ce beau pays d'Espagne?

— Je ne suis plus militaire, Pauline. Ne pouvant être dans le régiment de papa, j'ai donné ma démission.

— Vous n'êtes plus militaire! Comme cela m'étonne. Et que ferez-vous donc?

— C'est un secret.

— N'en parlons plus.... je ne veux pas le savoir. »

Alors Henri lui cria aux oreilles :

« Marin! marin!

— Y pensez-vous, Henri? Marin! Et les tempêtes!

— Et le beau temps, Pauline!

— Mais d'où vous est venue cette idée?

— Simplement de ma tête : je trouve la terre trop petite.

— Vous plaisantez!

— Pas du tout.

— Mais, Henri, il y a eu un naufrage l'année passée. Savez-vous seulement ce que c'est qu'un naufrage?

— Et vous, Pauline?

— Oui, je le sais : une tempête vous jette sur une côte déserte, aride, où les hommes ne trouvent rien pour se nourrir. Et lorsque les provisions sont épuisées, on peut mourir de soif. Et vous qui aimez tant l'eau fraîche! La mer est quelquefois furieuse pendant vingt jours. Le brouillard et la neige vous enveloppent. Oh! Henri, j'aimerais mieux penser que vous resterez sur le champ de bataille que de vous savoir exposé à mourir de faim, à tomber au fond de la mer et à être avalé par un requin.

Il y a des histoires comme cela, je vous l'assure.

— Je ne l'ignore pas, Pauline; mais je sais que les hommes qui s'exposent ainsi font de belles découvertes, leur nom est immortel. Et puis, ma chère, quelle joie, lorsque, après avoir tant souffert on aperçoit une terre, une source; et enfin il arrive souvent qu'on réponde aux signaux des malheureuses victimes de la tempête. Vous figurez-vous la joie qu'on éprouve alors de se retrouver avec ses semblables, d'être soigné, consolé de tout ce qu'on a souffert. Si vous savez des histoires de naufrages, j'en sais aussi, moi; il y en a qui finissent très-bien.

— Mon pauvre Henri, que disent vos parents de ce beau projet?

— Maman se désole et papa tourne sa moustache.

— Ce qui veut dire?...

— Ce qui veut dire qu'il ne me désapprouve pas, mais que le chagrin de maman lui fait de la peine.

— Je croyais, Henri, que tourner sa moustache était un signe de mécontentement?

— Cela dépend des personnes et des moustaches; le dictionnaire ne dit rien de précis là-dessus. En attendant, Pauline, je suis enchanté de faire un petit voyage en Espagne avec vous. Voyons, ne soyez pas triste.

— C'est ce que je me propose, car je sais déjà

qu'on ne fait pas tout ce qu'on veut en ce monde, et peut-être bien resterez-vous avec nous sur la terre ferme?

Il est cinq heures du matin : le ciel est d'une pureté admirable; c'est à peine si la brise soulève le voile de gaze qui orne le chapeau de Pauline.

L'exactitude du général est connue, et personne ne veut s'exposer à un reproche.

On part pour Cambo. Déjà, ce nom résonne agréablement aux oreilles de Pauline. La route est belle. Henri est à côté du cocher, et ses exclamations annoncent les points de vue qui s'offrent d'abord à ses regards.

Il faut l'avouer : l'Espagne, dans l'esprit de notre petite amie, représente une mantille, un éventail et du chocolat. C'est par politesse qu'elle écoute M. Latour placer son érudition.

Ne soyons pas plus pédants que la petite maîtresse de maison, et, comme elle, bornons-nous à admirer ces prairies, ces coteaux boisés, ces montagnes enfin qu'on ne peut voir avec indifférence. Les maisons basques, au toit avancé et au balcon sur lequel court la vigne vierge la surprennent et l'enchantent.

On déjeuna à Cambo. La gaieté des convives fut favorable à l'aubergiste : la cuisine, fort médiocre, passa.

Les chevaux du général devaient retourner à Biarritz et il faudrait désormais se contenter d'un équipage plus modeste.

« Ces messieurs et ces dames, demanda l'aubergiste, se rendront-ils à pied au pas de Roland? » *Des cacolets* sont à leur disposition.

Sans savoir ce qu'on leur proposait, les enfants se déclarèrent en faveur *du cacolet.*

Aussitôt un maigre cheval s'avança tête baissée, flanqué des deux paniers qui constituent *le cacolet.* Henri et Pauline y furent placés ; mais le poids inégal de leurs personnes eut un effet qui divertit tout le monde : Pauline, plus légère que l'écolier, se trouvait soulevée à une hauteur dont elle s'effraya. L'hilarité générale empêcha pendant quelques instants de rétablir l'équilibre, enfin le conducteur finit par apporter des pierres qui remédièrent à cet inconvénient.

La petite maîtresse de maison s'indigna contre ces coussins par trop rustiques ; toutefois il fallut les accepter.

Un torrent resserré entre deux murailles de roches imposa tout à coup silence aux joyeux enfants. Leurs regards étonnés plongeaient dans cette eau limpide qui laisse voir des cailloux noirs et brillants comme le jais.

Pauline commence à prendre le voyage au sérieux ; cette impression s'accroît à l'aspect des douaniers et de quelques paysans basques.

Une jeune fille au jupon court, à la démarche légère, attira particulièrement l'attention des promeneurs. Elle portait sur sa tête une corbeille de fruits dont Henri la débarrassa complétement. Le

galant écolier paya de sa bourse et fit à ces dames les honneurs de mauvaises poires et de mûres de haie.

Ravie de la rencontre, la paysanne remercia en français et retourna en toute hâte au village.

Avec quelle impatience nos petits amis désiraient voir ce rocher vaincu par le preux Roland !

On y arrive enfin. La brèche a bien la forme d'un pied.

« Quel pied! s'écrie Pauline. Regardez donc à travers cette ouverture. Oh! que c'est beau! les Pyrénées, des prairies émaillées de fleurs et le ciel tout bleu! Je ne ferai jamais d'exploits semblables, dit-elle en avançant son petit pied : c'est dommage! »

Personne ne partageait ses regrets.

Le calme de cette délicieuse solitude fut subitement troublé par l'irruption d'une bande d'enfants qui venaient offrir des bouquets aux étrangers. Ils furent bien accueillis : eux et leurs fleurs faisaient partie du paysage.

Henri s'empara des bouquets, les distribua aux dames, les priant de les conserver en souvenir *du pas de Roland* et des petits bergers si joyeux d'avoir reçu des pièces blanches.

Le retour à Biarritz s'effectua d'autant plus paisiblement que Pauline et Henri ne purent lutter contre le sommeil, faiblesse dont ils eurent le tort d'être confus.

Enchantés de cette première excursion, nos jeu-

nes touristes ne comprirent pas la nécessité du repos qui leur fut imposé. Il fallut bien toutefois s'y soumettre. Mais le surlendemain, la mauvaise humeur s'effaçait à l'apparition du petit village de Bidart, qui a la triste gloire d'avoir été envahi par la mer. A cet endroit de la route, les Pyrénées se rapprochent de la frontière et vont se perdre dans l'Océan.

Ce magnifique coup d'œil fit d'autant plus de tort à Saint-Jean-de-Luz, que nos voyageurs y arrivèrent à marée basse; de sorte que la ville, dont une partie s'élève sur une lagune de sable, se montrait sous le plus triste aspect.

Les enfants lui jetèrent un regard dédaigneux; mais leurs impressions furent tout autres lorsqu'ils se trouvèrent le lendemain en présence de la rade immense et profonde.

« Mes enfants, dit alors M. Séverac, Saint-Jean-de-Luz a été autrefois le centre d'un grand commerce. De nombreux bâtiments en partaient pour aller pêcher la baleine, tandis qu'aujourd'hui, les sardines font le principal commerce de ce port.

Plusieurs barques sortaient en ce moment, ce qui acheva de réhabiliter Saint-Jean-de-Luz dans l'esprit des enfants. Henri enviait le sort des pêcheurs; il fût volontiers resté là pendant des heures, si M. Latour ne lui eût dit qu'il n'est pas nécessaire d'avoir vingt-cinq ans pour s'intéresser aux gloires de son pays, et qu'on ne pouvait passer à Saint-Jean-de-Luz sans visiter la maison

qu'habita Louis XIV, lorsqu'il vint dans cette ville pour épouser l'infante Marie-Thérèse.

Quelques détails réveillèrent l'attention de Pauline, pour qui la maison du roi ressemblait trop à une leçon d'histoire.

« Mazarin, dit le général, arriva à la frontière pour conclure le traité de paix avec le premier ministre de Philippe IV, roi d'Espagne. Le ministre était accompagné de cent cinquante gentilshomme, d'une garde de cent chevaux et de trois cents fantassins.

« Mazarin agit en cette circonstance comme la meilleure ménagère : craignant que les vivres ne s'élevassent à un prix trop considérable, il exigea un tarif qui fut affiché à la porte du ministre de France. »

Ce tarif semblera plus curieux à nos lecteurs qu'à Henri et à Pauline, quoiqu'à l'époque de leur voyage le prix des denrées fût moins élevé que de notre temps. Voici ce tarif :

« Quatre sols la livre de bœuf; quatorze sols la paire de poulets; deux sols le pain blanc d'une livre quatre onces. »

La petite maîtresse de maison se crut obligée de commenter le tarif pour faire valoir les connaissances que l'expérience lui avait acquises.

Ce début excita la curiosité des enfants. Ils regardèrent avec attention la rampe de bois sculpté de l'escalier et les belles grilles de fer qui le ferment. De la chambre on entra dans le salon. Les

meubles de ce temps-là y sont très-bien conservés.

Pauline regardait en se disant que tout cela était assez ennuyeux, lorsqu'une table, soutenue par quatre jambes portant bas rouges bien tirés et les pieds chaussés de souliers noirs à boucles la tira de son indifférence. Elle ne voulait plus sortir du salon.

Cependant son intérêt se porta sur une pièce essentielle. La cuisine ne lui semblait pas indigne de son attention.

Elle fut bien inspirée : la porcelaine du Japon, dans laquelle mangeait le roi de France, y est précieusement conservée en compagnie de quelques ustensiles qui semblent moins authentiques.

« Que Babet serait heureuse, dit Pauline, si elle voyait cette belle vaisselle, ces beaux plats et ces cuivres ! »

Nous ne sommes pas très-convaincus du plaisir qu'eût éprouvé la vieille servante à se trouver dans la cuisine du roi ; mais le souvenir fidèle de la petite fille pour sa bonne nous touche.

Le général et M. Séverac allèrent seuls visiter la maison qu'habita Anne d'Autriche.

On passa la soirée au bord de la mer. Henri était silencieux, attendant la vague qui venait mourir à ses pieds.

« Mais regardez donc les montagnes, Henri ! il faut être juste ! vous ne regardez que la mer ! » dit Pauline d'un ton presque irrité.

Le petit garçon ne répondit pas.

Les gens matineux sont toujours de bonne humeur. C'est le cas de nos touristes. Ils arrivent à Béobie, dernière ville de France, au moment où toutes les fenêtres s'ouvrent. Pauline allait donc enfin passer la frontière! Quel plaisir de dater son journal d'Espagne! de prendre des notes sans souci de commettre des erreurs historiques!

Il faut s'embarquer sur *la Bidassoa* pour se rendre à Fontarabie, et personne ne s'en plaint. Les bateliers font ce trajet tant que la mer est haute, et ils ne manquent pas de passagers pendant la belle saison. Voici l'île des Faisans où fut signée la paix des Pyrénées. Pauline déclare le lieu mal choisi pour l'accomplissement d'un fait si grave. Elle écoute à peine les raisons qui lui en sont données, et débarque avec l'émotion d'un émigré qui revoit sa patrie.

Son enthousiasme disparut en présence des remparts croulants. La grande rue bordée de maisons antiques dont les portes sont ornées d'armoiries lui plût davantage; les balcons et les galeries occupées par les dames la raccommodèrent avec Fontarabie, par la simple raison que ce genre d'architecture ne se voit pas en France.

Deux heures suffirent pour visite cette ville.

M. Latour proposa d'accepter l'offre d'un voiturier et de revenir par la route; mais les enfants témoignèrent un vif désir de reprendre la barque, et les bateliers affirmèrent qu'on avait le temps de rentrer.

On s'embarque donc avec confiance. Hélas! arrivés à la moitié du trajet, la mer était si basse qu'il fallut descendre et marcher au bord de la rivière en sautant de pierre en pierre. Exercice qui ne convenait pas également à tout le monde.

Qui l'aurait cru! Pauline, la mignonne petite fille, trébuche et tombe dans la vase! La rive gauche de la Bidassoa s'est conduite en ennemie perfide, et a laissé sur la robe de la jolie Française une boue noire et épaisse.

Que faire?

Les bateliers, d'autant plus empressés qu'ils avaient mal calculé le temps, conduisirent Mme Séverac et sa fille vers un filet d'eau et entreprirent une véritable lessive; la honte de ramener à la ville une personne ainsi mal traitée, stimulait leur zèle.

Ce qu'il y eut de charmant, et même de merveilleux, c'est que non-seulement la victime de la Bidassoa ne témoigna pas d'humeur, mais qu'elle profita de la circonstance pour placer son érudition à laquelle personne ne songeait. « Bon signe, mes amis! s'écria-t-elle, je viens de prendre possession de la terre qui nous appartient! »

Ce cri eut un écho dans le cœur du général. Il embrassa Pauline, loua sa bravoure et son patriotisme.

De Béobie, on arrive à Irun qui est dans la province de Guipuscoa.

A ce nom, Pauline ne douta plus qu'elle ne fût en Espagne.

Irun est le quartier général des contrebandiers. En dépit de la chasse qui leur est faite, les hardis Basques parviennent à passer beaucoup de marchandises prohibées qu'ils cachent le jour dans les maïs touffus, et qu'ils viennent reprendre la nuit; mais tous n'échappent pas aux douaniers vigilants : une capture importante se fit sous les yeux de nos voyageurs.

En voyant passer le coupable, Pauline dit bas à son père : « Quel bonheur que Fernandito ne fasse plus ce vilain métier ! »

A mesure qu'on avançait, les enfants goûtaient davantage les beautés du pays. La route d'Irun à Saint-Sébastien les transporta d'admiration. Cette route vaut à elle seule la peine de faire le voyage : bois touffus, riches vergers, et toujours les montagnes à l'horizon. Là, plus qu'ailleurs peut-être, le balcon décore la chaumière. C'est comme un supplément de grenier où sont entassés les gerbes de maïs, sans prendre la place des mères et des enfants qui l'habitent une partie de la journée.

Mais lorsque le petit port de Passage parut au détour de la route comme une décoration magique, nos touristes poussèrent des cris dont les flegmatiques paysans s'amusèrent.

Passage est un village coupé par la mer qui passe entre deux rochers au-dessus desquels s'élè-

vent les montagnes. Des maisons blanches aux volets verts regardent la route dont la mer les sépare.

Henri pria, supplia qu'on passât sur la rive droite d'où l'œil embrasse nécessairement un magnifique paysage. Les mamans n'y consentirent pas, malgré les instances des batelières.

Les voici à Saint-Sébastien. Les dames espagnoles se promènent; toutes portent la mantille gracieusement jetée sur la tête. Elles font jouer l'éventail par habitude, car la soirée est fraîche.

Il va sans dire que Pauline eut immédiatement la fantaisie d'une mantille et d'un éventail.

Nos touristes furent très-bien reçues *alla fonde del Norte*, — hôtel du Nord, — par une jeune femme qui parlait français. Une chevelure prodigieusement abondante arrangée avec art, et une robe à queue, lui donnaient l'air d'une reine de théâtre.

Le dîner fut un véritable divertissement : si le pistolet des brigands ne s'était pas montré, les poignards parurent de la façon la plus inattendue. N'ayez pas peur : une dorade au court-bouillon se présenta, flanquée de deux petits poignards d'argent enfilés dans des œufs durs. Un autre poignard, après avoir percé un cœur de laitue, plongeait jusqu'à la garde dans la poitrine d'un poulet étique, comme pour le punir d'avoir osé paraître devant des Français amis de la poularde.

L'hôtesse et les poignards firent les frais de la conversation tout le reste de la soirée.

Chacun comptait sur une bonne nuit : un orage terrible tint tout le monde éveillé, et, pour comble de disgrâce, une sentinelle, selon l'habitude du pays, avait la complaisance d'informer les habitants de quart d'heure en quart d'heure du chemin que l'aiguille avait fait sur le cadran.

Le lendemain, les mères n'accompagnèrent pas ces messieurs dans leur excursion à travers la ville et à la citadelle. Henri seul les suivit, et deux heures plus tard, on se remettait en route pour Saint-Jean-de-Luz.

C'était jour de marché ; de tous côtés arrivaient des paysans conduisant leurs chariots à roues pleines, des femmes aux longues nattes brunes, la tête chargée de corbeilles. Tous allaient et venaient, parlaient, criaient : c'était une nouveauté bien faite pour captiver l'attention d'Henri et de Pauline. Mais l'*Alguasil*, dont l'immense chapeau noir dépasse toute proportion connue, fut une surprise des plus amusantes.

Cependant, la gaîté de Pauline ne dissimulait pas aux yeux de sa mère une pâleur qui ne lui était pas habituelle. La prudence invitait à se reposer à Saint-Jean-de-Luz. On fit donc encore une halte à l'hôtel d'Espagne.

Pauline, voulant se distraire et utiliser son repos, écrivit à Agathe :

« Ma chère Agathe,

« Les voyageurs ont besoin de beaucoup d'indulgence. J'espère qu'un jour tu te convaincras de cette vérité. Je profite d'un moment de repos pour m'entretenir avec toi.

« Comment te dire ce que j'ai éprouvé en passant la frontière! Être hors de son pays! marcher sur une terre étrangère! rencontrer des gens qui ont des modes, un langage différent du nôtre! tout cela surprend à un point que tu ne peux imaginer. On se sent une importance qu'on n'a pas chez soi.

« L'Espagne est un beau pays. Les montagnes en font le principal ornement. Voilà, j'en conviens, une description un peu courte; un second voyage sera nécessaire pour mon instruction; il ne s'agissait cette fois que de me distraire.

« Le général nous a conduits à travers mille petits embarras sans que nous ayons eu à en souffrir; quoiqu'en retraite, il n'a pas renoncé au commandement. Je pense que c'est lui qui a conseillé à maman de s'arrêter ici : je ne m'en plains pas, puisque cela me procure le plaisir de t'écrire.

« Je te raconterai des choses bien amusantes; mais je veux te dire sans retard un petit fait auquel tu ne t'attends guère.

« J'étais loin de me douter il y a quelques semaines que je verrais une rivière espagnole et

encore moins que je tomberais dedans. Ne t'effraye pas : je suis sèche. J'ai ri de mon aventure; toutefois, cette manière d'apprendre la géographie n'est pas très-pratique.

« C'est surtout lorsque je vois quelque chose de drôle que je pense à toi. J'ai écrit mon journal; nous le lirons ensemble.

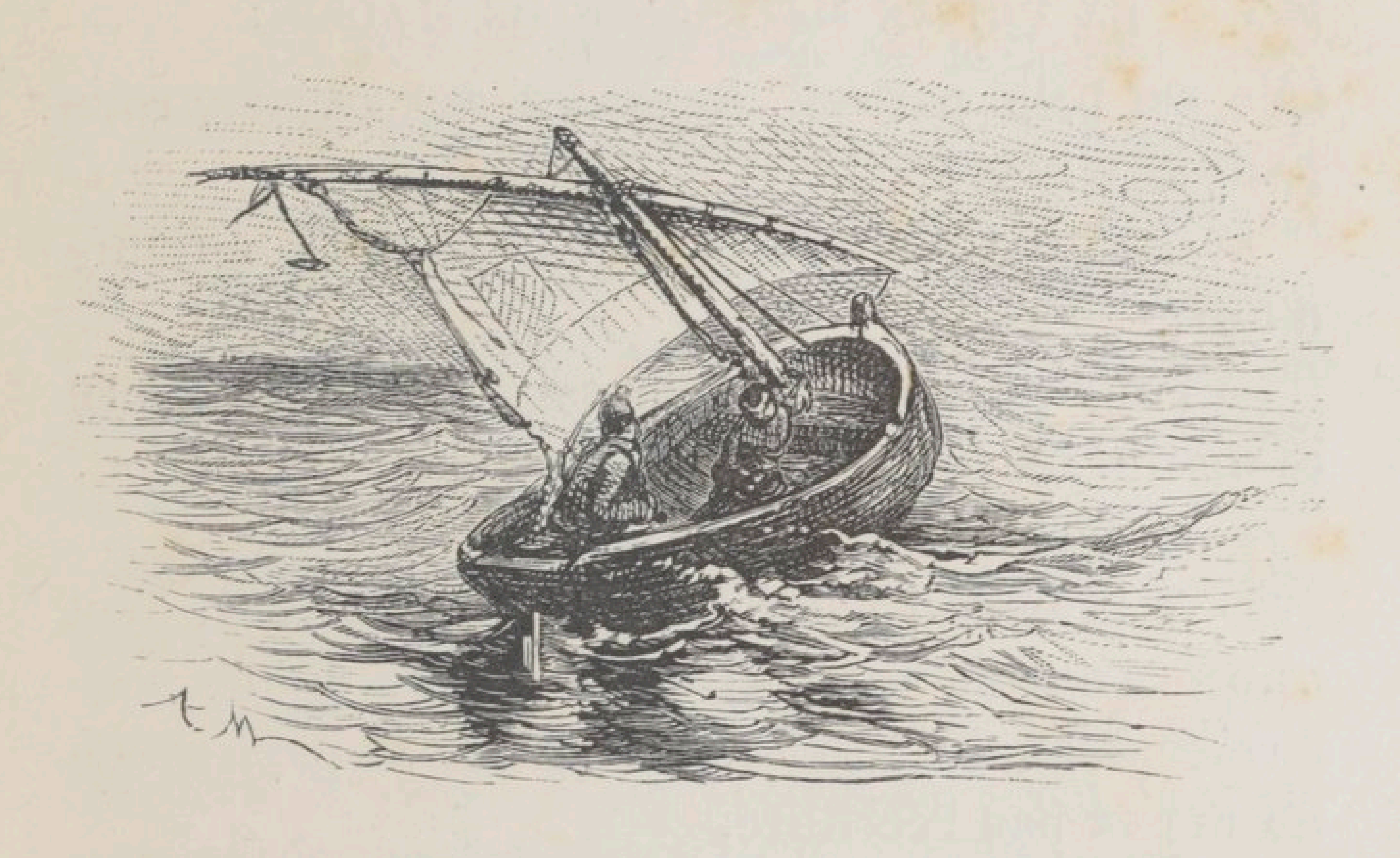
« Le plaisir du voyage serait complet, chère amie, si tu étais avec nous.

« Maman dit : « Assez. » Je t'embrasse donc bien vite, ma chère Agathe.

« PAULINE.

« *P. S.* — J'ai une mantille et un éventail. Je rapporterai du chocolat de Bayonne. M. Latour s'est chargé de l'acheter, ce qui veut dire qu'il y en aura beaucoup, et d'excellent. »





CHAPITRE XII

Une promenade sur mer. — Changement de vocation. Le chez soi. — Mlle Séverac.

Pendant que Pauline écrit à Agathe, Henri se rend seul sur le port. La mer est haute, quelques barques se disposent à sortir.

L'intérêt que témoigne le petit garçon à ce qui se passe, semble à un brave homme une invitation à faire connaissance.

« C'est beau la mer! mon petit monsieur. Vous ne l'aviez sans doute jamais vue?

— Je l'ai vue à Ostende, où elle est plus belle qu'ici.

— Allons donc! Il n'y a pas de plus ou de moins.

Elle est belle partout. Regardez ces vagues, roulent-elles bien !

— Croyez-vous qu'il y ait une tempête aujourd'hui?

— Pour ça, non! Le vent est tout à fait gentil ce matin. La pêche sera bonne.

— Je serai marin! moi.

— A la bonne heure! Si j'étais monsieur, c'est ça que j'aurais voulu être plutôt que de me renfermer dans un bureau avec un tas de papiers. Ça ne me va pas l'écriture.

— Irez-vous loin?

— Oui; mais si vous désirez faire une petite promenade, ça se peut tout de même.

— Je n'en ai pas la permission.

— Bah! un petit quart d'heure. Je vous ramènerai avant qu'on ait remarqué votre absence. Ça y est? Sautez dans ma barque, je suis prêt. »

Henri ne résiste pas : Ils s'éloignent.

Le quart d'heure s'est écoulé; une demi-heure aussi.

« Retournons, dit Henri avec émotion.

— Oui, et dépêchons-nous; la mer se fâche un brin. »

En moins de dix minutes, le vent s'élève, les vagues battent la frêle embarcation.

« Couchez-vous, mon petit homme. Nous allons avoir un peu de mal; mais soyez sans crainte.

— Pourquoi ne rentrez-vous pas? demanda Henri d'une voix mal assurée.

— Parce que monsieur le vent pourrait s'y opposer. Nous avons meilleure chance d'avancer jusqu'à un endroit où je m'abrite en pareil cas.

— Oh! mon Dieu! quelle inquiétude va causer mon absence! Je vous en prie, tâchez de rentrer! »

Le visage du petit garçon se couvrit de larmes.

« Allons, allons, du courage! mon enfant. Je réponds de vous. Soyez tranquille : vos parents vous pardonneront bien vite. Ils savent que la mer n'est pas toujours commode et qu'elle est assez belle pour qu'il lui soit permis d'avoir des caprices. Tout de même, je conviens que j'ai fait une sottise de vous emmener. »

L'émotion gagnait aussi le brave homme. La nécessité de s'éloigner lui causait un véritable chagrin; mais il avait la certitude d'aborder aisément à un endroit connu des pêcheurs.

Henri, étendu dans la barque, ballotté, mouillé, avait presque perdu le sentiment de l'existence.

Que se passait-il à Saint-Jean-de-Luz?

Pauline, ayant achevé sa correspondance, va frapper à la porte de Mme Latour, espérant trouver le compagnon de ses plaisirs.

Il n'y est pas.

Elle descend; elle demande Henri à tous les gens de l'hôtel : personne ne l'a vu.

Le général survient, plus troublé qu'il ne voudrait le paraître.

Le port est désert.... On aperçoit cependant une barque qui lutte pour rentrer....

Henri aurait-il été assez téméraire pour oser..., non, c'est impossible. Parents et amis le disent bien haut; mais tous sont tremblants.

Le père monte à cheval et côtoie la mer jusqu'au moment où il est obligé de revenir sur ses pas.

Tous les gens de l'hôtel courent dans une direction contraire, questionnent, cherchent, appellent, sans obtenir le moindre renseignement.

Enfin, une bonne femme aperçoit les étrangers de sa fenêtre; leur agitation indique clairement l'inquiétude. « Je parie, se dit la vieille Brigitte, qu'ils cherchent le petit monsieur qui est parti avec Pierre ! »

Elle descend, s'approche avec calme de M. Latour :

— Bien sûr que vous êtes en peine d'un gentil garçon qui est allé se promener en barque avec mon frère ! »

A ces mots, on entoure la bonne femme, on la presse de questions.

« Écoutez-moi : d'abord il ne faut pas vous tourmenter. Mon frère est connu dans tout le pays pour le plus honnête et le plus prudent de tous les pêcheurs.

J'imagine que votre garçon, tout en causant avec Pierre, aura été faire un tour. Le vent s'est élevé subitement, et ils n'auraient pas pu rentrer

sans imprudence. Voyons, mes chères dames, et vous, ma petite demoiselle, ne pleurez pas. Croyez-en la vieille Brigitte ; je vous dis que le temps n'est pas mauvais : le vent est contraire pour rentrer, voilà tout.

« Si je n'étais pas boiteuse, je vous conduirais à l'endroit, où Pierre s'abrite quand il se méfie. Je m'en vas vous donner sa fille Rosette qui sait le chemin tout comme moi. »

Ces paroles persuadèrent ceux qui avaient tant besoin d'espérer.

Vainement s'opposa-t-on à emmener Pauline; elle déclara qu'étant bien reposée et munie de chocolat de Bayonne, rien ne pouvait l'empêcher de faire partie de l'expédition.

Le général et M. Séverac marchaient en avant. Ce fut seulement une heure plus tard que Rosette aperçut la barque de son père à l'endroit présumé : « Je les vois! s'écria la jeune fille avec l'accent d'une joyeuse bonté. »

Effectivement : Pierre, assis sur le galet, tenait dans ses bras le pauvre enfant pâle, à moitié évanoui. La vue de ses parents le laissa insensible. Ce fut seulement lorsque le pêcheur eut mis quelques gouttes d'eau-de-vie sur ses lèvres qu'il se rendit compte de sa situation.

L'émotion étant apaisée, Pierre prit la parole :

« Faut pas le gronder. C'est moi qui suis le coupable. Je m'en vas vous dire la vérité.

« Je m'apprêtais à partir; j'aperçois le gentil gar-

çon ; il m'observait avec une si grande attention que je me mis à causer avec lui. Ah ! la langue ! quel mal ne fait-elle pas, même lorsqu'elle est pendue dans la bouche d'un bonhomme comme moi ! Bref, je dis : « Monsieur, voulez-vous faire « un tour de promenade? histoire de s'amuser un « peu. »

« Le pauvre petit refusa, et moi, vieux nigaud, j'ai insisté, et, dame ! il s'est rendu.

« Il y avait à peine dix minutes que nous étions partis, voilà le vent qui s'élève ! un vent bon pour sortir, mais pas pour rentrer.

« Alors, moi qui n'ai jamais eu d'avaries de ma vie vivante, je n'ai pas voulu risquer l'affaire ; j'ai dit : « Tant pis pour la pêche aux sar-« dines ; avant tout, je veux sauver ce gentil poisson-là. »

— Et vous avez eu raison, brave homme.

— Mon cher enfant, tu es pardonné, mille fois pardonné », dirent en même temps M. et Mme Latour, en couvrant de baisers leur cher Henri. »

Jusqu'ici l'enfant avait gardé le silence. Il se jette tout à coup aux pieds de sa mère et lui dit d'une voix ferme :

« Je ne serai pas marin. »

Cette promesse solennelle eût sans doute fait sourire bien des gens : les parents la prirent au sérieux.

Pauline était radieuse :

« Henri, s'écria-elle, vous lirez des voyages et

vous vous promènerez tranquillement sur la terre ferme! »

Le pêcheur fit la grimace. Toutefois, sa mauvaise humeur s'effaça devant trois pièces d'or que lui offrit M. Latour.

« Maintenant, demanda le général, où pourrions-nous trouver des chevaux ou des ânes pour ramener ces dames à la ville?

— Rose va aller à la ferme Saint-Gilles, où l'on trouve toujours bêtes et gens.

« Il n'y a pas loin d'ici; ces messieurs et ces dames pourraient venir avec moi, » dit la jeune fille.

L'invitation fut acceptée.

La fermière accueillit poliment les étrangers. Sur la demande du général, on leur servit un bon déjeuner, où figuraient en abondance des sardines fraîches.

Henri regardait souvent sa mère; il n'était pas complétement rassuré, car il comprenait toute l'étendue de sa faute.

Mme Latour aurait pu lui dire, si la raison l'eût permis : « Je te remercie, mon fils; me voilà hors de souci. Je ne penserai désormais à Saint-Jean-de-Luz, à Pierre et à sa barque, qu'avec un sentiment de reconnaissance. »

L'équipage que la fermière offrit à ses généreux hôtes était une charrette couverte de toile cirée.

Cette nouvelle façon de voyager enchanta Pauline; en tout autre temps, Henri eût été de son avis.

Rose et sa tante furent largement récompensées de leurs services, ce qui n'empêcha pas la vieille Brigitte de gronder son frère.

La journée s'acheva paisiblement; mais le lendemain, M. Latour réprimanda fortement son fils. Il lui exposa les dangers qu'il avait courus. La mer n'était pas seule à redouter : si, au lieu d'être un brave homme, le pêcheur eût été un misérable, Henri pouvait disparaître pour toujours.

Arrivé à Beauvoir, le petit garçon revêtit son uniforme de cuirassier.

La mère comprit et embrassa son cher enfant sans s'expliquer davantage.

Pauline, moins réservée, s'écria :

« Bravo! Henri, je vous reconnais! »

Ce n'était pas trop de passer huit jours à Beauvoir pour se remettre des fatigues du voyage et des émotions de Saint-Jean-de-Luz. Toutefois, ce repos n'empêcha pas de faire encore de belles promenades.

Les amis se quittèrent enchantés les uns des autres, ce qui n'arrive pas toujours.

Pauline, cette petite étourdie, rentra avec un véritable plaisir à la Roche. « Il me semble, disait-elle à sa mère, que je retrouve de vieux amis. Je ne regrette ni la mer ni les Pyrénées. »

Le retour des bons maîtres causa une véritable joie aux serviteurs : Philippe et Basile s'ennuyaient de ne pas voir Mademoiselle; Mariotte, ne se dis-

simulant pas qu'elle avait le tort de remplacer Babet, montrait moins d'enthousiasme.

Quoique la petite maîtresse de maison pense souvent à tout ce qui l'a charmée, la basse-cour l'intéresse; les métayers lui plaisent mieux que ces fiers paysans espagnols, et s'il n'y a pas d'eau à la Roche, on est sûr de ne pas s'y noyer.

Les sœurs vinrent rendre compte à Mademoiselle de l'état sanitaire du village. L'absence des maîtres avait été une épreuve et leur retour réjouissait tout le monde.

La pharmacie fut balayée, fourbie, époussetée. Les clients ne tardèrent pas à se présenter. Tous témoignèrent la même confiance à la bonne demoiselle, et furent soumis au régime des ses bienfaits.

Le jour de naissance de Pauline était toujours fêté; mais cette treizième année, qui montrait la petite maîtresse de maison si différente de ce qu'elle avait été, devait être saluée avec plus de pompe.

Mathilde, son mari et leur petite Marguerite arrivèrent la veille du 2 octobre, apportant des surprises. Sur l'invitation de Mme Séverac, les amies de sa fille vinrent augmenter le cercle de famille. Enfin, Basile lui-même fit ce qu'il appela une folie : il cueillit les dernières roses de la saison pour parer le château.

L'enfant chérie, comblée de présents, déclare qu'elle ne désire plus rien : vases de cristal, flam-

beaux mignons, cage dorée pour des chardonnerets favoris, tout lui est arrivé à souhait. D'où vient donc cette caisse qu'apporte Philippe en souriant?

« Une caisse de Paris pour Mademoiselle!

— De Paris! Ouvrez-la bien vite. »

Le serviteur jette un regard de compassion sur le parquet brillant et obéit.

Cette caisse n'est qu'à moitié ouverte, et déjà toutes les petites mains enlèvent le foin et les papiers, car Philippe n'en finit pas! Enfin, il sort de cette mystérieuse caisse un petit fauteuil de soie cramoisie fait sur le modèle des fauteuils de Louis XIV. Seulement, les grands pieds et les souliers à boucles sont remplacés par les fines jambes de Pauline et ses souliers à cothurnes.

Ce présent causa une joie folle à la jeune fille. Il s'ensuivit de longues explications qui ajoutèrent au plaisir du moment. Le fauteuil, essayé par les amies, fut trouvé excellent.

L'auteur de cette jolie surprise est le général. Qui en douterait?

Le lendemain, une aimable lettre vint compléter le bonheur de Pauline.

« Chère petite amie,

« Les fauteuils ne sont pas des siéges destinés aux jeunes personnes de votre âge. Je ne veux pas faire allusion à votre tenue habituelle qui est

excellente. Ce *meuble-joujou* est destiné à vous rappeler d'une façon toute particulière *votre général*. Le souvenir que je vous offre pour fêter vos treize ans ne court pas risque d'être confondu avec d'autres. J'ai fait une folie, je le sais; mais, croyez-moi, les folies d'un vieil ami sont précieuses.

« Vous êtes l'image de ma Pauline, et votre tendresse me donne des semblants de bonheur dont il m'est bien permis de vous témoigner ma reconnaissance. D'ailleurs, Mme Latour et Henri m'ont encouragé à vous envoyer ce joujou.

« Nous sommes venus passer l'hiver à Paris sans votre permission. Nous ne retournerons pas à Beauvoir avant la fin de mars; mais, à l'exemple des écoliers, nous allongerons le chemin en passant par la Roche.

« Adieu, chère Paulette, je baise vos petites mains.

« Votre vieil ami,

« ANDRÉ. »

Pauline étant devenue raisonnable, nous pourrions ne pas la suivre plus longtemps; mais ne serait-il pas de mauvais goût, et presque cruel, de laisser ignorer à nos lecteurs l'avenir réservé à l'enfant qu'ils connaissent si intimement?

Franchissons donc quelques années.

Pauline a dix-huit ans; elle peut, à l'exemple de sa sœur, se marier. Ses parents y songent sérieusement; mais, au premier mot, la jeune fille déclare

vouloir conserver sa liberté. Vainement son père et sa mère lui exposent-ils la tristesse d'un isolement inévitable, elle persiste dans sa résolution. Peut-être a-t-elle un de ces pressentiments réservés à certaines âmes, car M. et Mme Séverac ont une vieillesse anticipée, et leur existence serait bien triste sans la présence de cette fille chérie.

Lorsque la belle saison était venue, ces trois personnes inséparables passaient la journée sur la terrasse à l'abri de l'ardeur du soleil. Pauline prenait son ouvrage, ou même ses pinceaux, et charmait cette solitude par sa conversation.

Cependant le cercle des amis se resserrait : Agathe était mariée et habitait le Poitou; le général avait terminé sa carrière. Mme Latour passait une partie de l'année à Paris avec son fils.

Pauline ne tarda pas à sentir qu'un élément manquait à sa vie. Après mûres réflexions, elle soumit à ses parents un projet auquel ils donnèrent leur entier consentement.

La jeune fille avait hérité, depuis quelques années, d'une très-grande fortune. C'est grâce à cette circonstance qu'elle peut songer à l'entreprise qui occupe maintenant toutes ses pensées.

Disons d'abord comment Pauline est devenue une riche héritière.

En 93, M. de Livrac, possesseur d'une grande fortune, fut dénoncé et poursuivi par les impitoyables révolutionnaires. Il quitta Bordeaux par une nuit obscure, erra longtemps et se trouva

un soir devant la porte du château de la Roche.

Harassé de fatigue, l'infortuné fut accueilli par la mère de Mme Séverac et entouré de tous les soins qu'exigeait son état.

La femme généreuse ne trouvant pas sa maison un lieu assez sûr, conduisit son hôte à l'extrémité du parc où le temps avait creusé dans un chêne séculaire une véritable chambre. M. de Livrac entra dans cette étrange demeure; chaque nuit, la généreuse châtelaine apportait elle-même à manger au jeune proscrit.

Lorsque le danger fut passé, M. de Livrac quitta sa cachette, alla rejoindre l'armée de Sambre-et-Meuse, vendit ses terres lorsqu'il y eut des acheteurs, et ne remit jamais le pied dans son pays.

En dépit d'une santé très-faible, il vécut de longues années, et avant de mourir, il fit Pauline son héritière.

Refusant de se marier, la jeune fille se demanda si elle n'avait pas un bon usage à faire de cette fortune inattendue. La mort de son père la rendit encore plus libre.

Un matin, Pauline vint dire à sa mère : « Nous voilà seules, ma bonne et chère mère; nous n'habiterons certainement pas notre hôtel de Condom; vendez-le moi ; j'en ferai une maison de retraite pour les pauvres filles dont la vie laborieuse n'a pu préserver leur vieillesse du besoin. Cette maison portera le nom d'Élisabeth en souvenir de notre Babet. Nous trouverons là des occupations et

des distractions inépuisables. Qu'en dites-vous, mère chérie? »

La mère donna son consentement; car elle songeait avec tristesse qu'un jour, peut-être peu éloigné, sa fille serait isolée, et que rien ne remplirait mieux sa vie qu'une œuvre de charité.

La perspective de bâtir, de commander, de faire des heureux rendit à Pauline un peu de sa gaieté. Un homme de bon conseil présenta un plan qui fut accepté, et aussitôt la pioche attaqua la vieille maison.

A cette nouvelle, la petite ville de Condom s'émeut. Riches et pauvres s'entretiennent d'un événement si inattendu.

Mme Séverac constatait avec bonheur qu'en travaillant pour les autres, Pauline travaillait pour elle-même.

L'amie toujours près du cœur fut bien vite informée de ce qui se passait.

« Ma chère Agathe,

« Ta lettre m'a profondément touchée. Le bonheur ne te rend pas égoïste. Je vois bien que tu veux me séduire par le délicieux tableau de ton intérieur : une vieille fille de vingt-cinq ans a beau être charmante, dis-tu, elle n'en aura pas moins le sort des autres : crois-tu, chère amie, que je n'aie pas réfléchi mûrement à toutes les considérations que tu me présentes?

« Non, Agathe, je ne m'endormirai pas dans une existence monotone qui t'épouvante pour ta Paulette, et j'en prends d'avance les moyens. J'ai acheté, avec le consentement de ma mère, notre hôtel de Condom. Mathilde ne se soucie pas plus que nous de l'habiter. Eh bien, chère amie, cette maison va devenir une maison de retraite pour les pauvres femmes qui n'ont pas de foyer.

« A peine les travaux sont-ils commencés, et déjà les demandes m'arrivent de toutes parts, car notre petite ville ne pourrait à elle seule me fournir des pensionnaires. Mon bureau ressemblerait à celui d'un homme d'affaires, siune certaine coquetterie ne s'y montrait.

« Agathe, je suis contente, et tu dois trouver ta joie dans la mienne. Mon seul regret est que mon bien-aimé père si charitable ne soit plus là.

« Mathilde et son mari s'efforcent de témoigner de l'intérêt à mon entreprise; ils voient avec peine que je donne l'héritage de M. de Livrac aux pauvres. Mais n'est-ce pas mon droit? Si je m'étais mariée, comme je pourrais encore le faire, qu'auraient-ils à me reprocher? Moi aussi j'ai besoin de me dévouer. Toutes ces nuances s'effaceront avec le temps. Je suis une bonne tante. Lorsque mes neveux et mes nièces viennent à la Roche, ils sont les plus heureux enfants du monde. Tante Pauline est la merveille des tantes.

« Adieu, chère Agathe, j'espère que je serai toujours pour toi la petite maîtresse de maison. Il y a

des bonnes gens qui s'obstinent à m'appeler encore ainsi. Je t'avoue que je ne m'en fâche pas.

« Mille tendresses pour les heureux de la maisonnette aux volets verts.

« PAULINE. »

« *P. S.* Ton mari a raison de ne pas vouloir acheter de campagne : la Roche est à vous en toute saison. Ma mère me charge de te le dire.

« Ci-joint le plan de Sainte-Élisabeth. Cette attention n'a d'autre but que d'exciter ta curiosité.

« TA PAULINE. »

ÉPILOGUE.

Deux années se sont écoulées. Pauline est seule dans son manoir : elle est triste, bien triste, car sa mère n'est plus là. Lorsqu'elle en a le courage, elle se rend à Condom pour visiter ses pauvres. Mais, en dépit de tous ses efforts, elle supporte difficilement la solitude.

Quand le ciel est pur, quand la campagne est fleurie, les distractions ne lui manquent pas tout à fait; mais il y a des jours sombres.

Un soir, la porte s'ouvrit pour recevoir un cavalier enveloppé d'un long manteau.

Henri Latour se nomma.

« Quelle surprise, Henri! qui vous amène à la Roche dans cette saison? »

Le jeune homme montra le crêpe noir attaché à son chapeau.

« Votre mère....

— Oui, Pauline. »

Les deux amis d'enfance confondirent leurs larmes en silence.

« Pauline, dit le jeune homme, je viens vous demander un conseil.

— A moi, Henri?

— A vous, ma chère Pauline; mais comme la nuit est, dit-on, bonne conseillère, je vais vous exposer le motif de ma visite, et demain, avant de nous séparer, vous me donnerez une réponse.

— Vous m'effrayez!

— Oh! ne craignez rien: il s'agit d'une chose assez simple.

« J'ai sacrifié à ma mère mon attrait pour la marine; car vous pensez bien que mon équipée de Saint-Jean-de-Luz n'a pas eu une influence sérieuse sur moi. Aujourd'hui je suis libre, trop libre, hélas! et j'hésite à faire partie d'une expédition au pôle Nord.

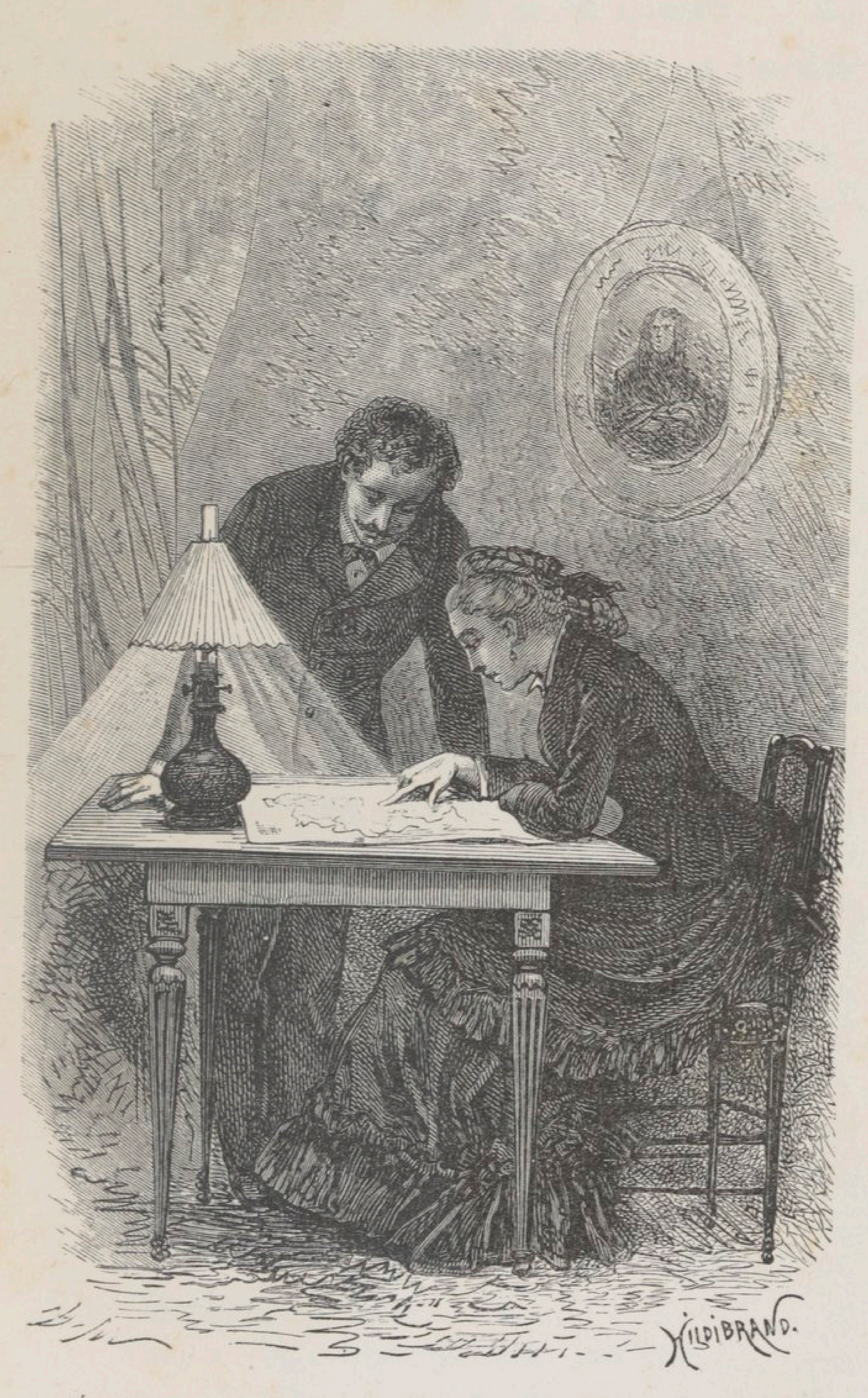
— Vous êtes donc toujours le même, Henri?

— Oui, Pauline.

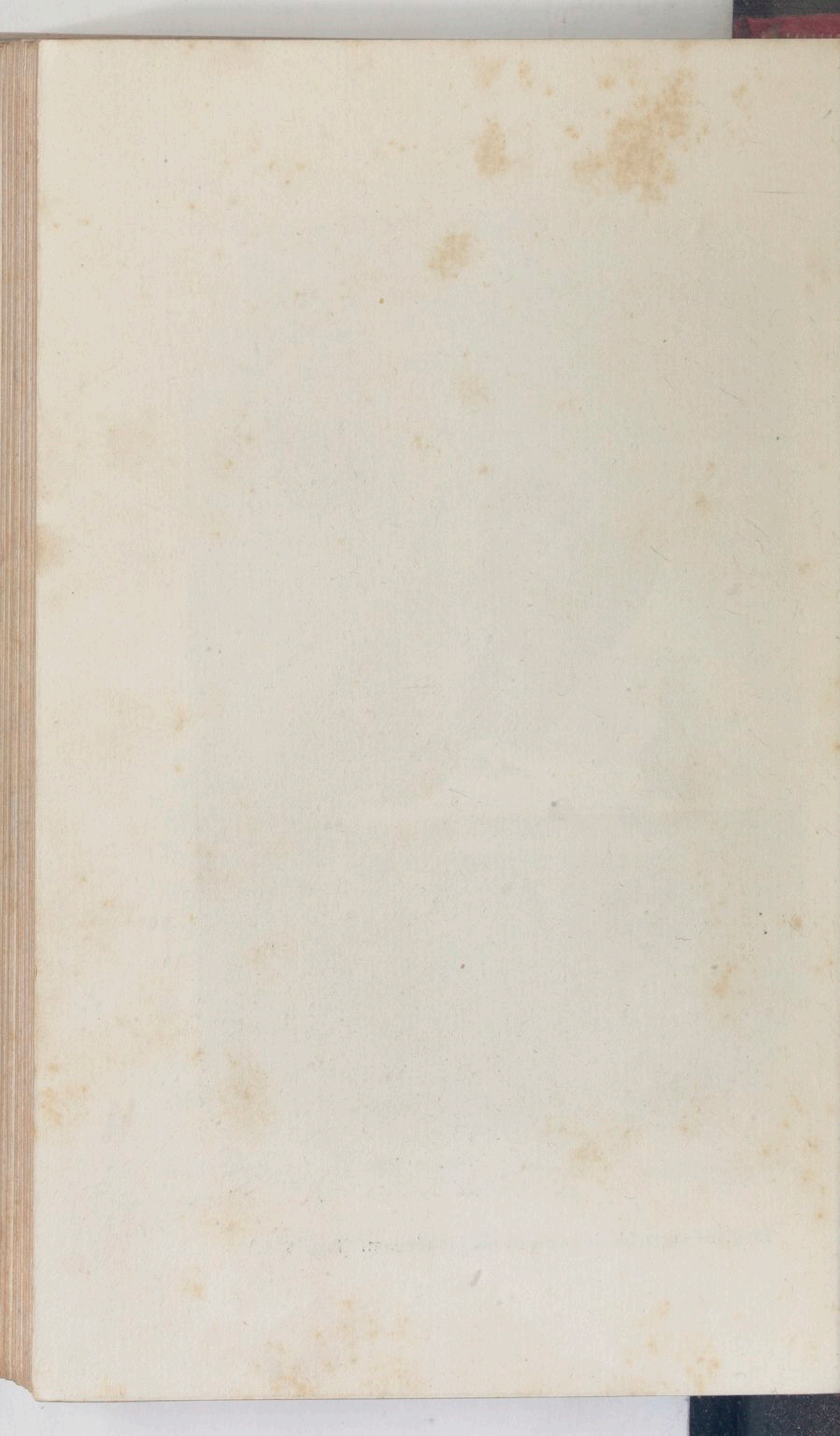
— Et combien de temps durera votre absence?

— Personne ne sait quand on revient de ces voyages-là. Mais quel intérêt apporte ces luttes redoutables! Je n'ai pas d'autre parti à prendre si je ne veux pas augmenter le nombre de ces flâneurs pour lesquels vous avez une aversion si prononcée.

— Prenons une carte, dit tranquillement Pau-



Étudions ensemble le parcours de l'expédition. (Page 271.)



line, étudions ensemble le parcours de l'expédition. »

Le reste de la soirée se passa à calculer les chances et les revers d'une entreprise dans laquelle tant de vaillants hommes avaient échoué.

Henri se retira en rappelant à Pauline qu'il n'attendait que son consentement pour se rendre en Angleterre.

Nous n'avons point entendu la réponse de la petite maîtresse de maison, c'est une lettre adressée à Agathe qui va nous la faire connaître.

« Chère amie,

« Que vas-tu dire? Dans un mois la vieille fille de la Roche sera remplacée par Mme Henri Latour! C'est la géographie qui me joue ce tour-là.

« Henri, isolé comme moi, était résolu à tenter le passage du pôle Nord avec une société d'Anglais, si je lui refusais ma main. Je ne me suis pas senti le courage d'exposer volontairement un ami d'enfance aux dangers inévitables qui attendent tout homme assez hardi pour tenter une semblable entreprise. C'est donc un mariage de raison qui me fait renoncer à l'isolement dans lequel je me croyais si bien établie.

« Je ne doute pas que tu ne nous donnes ton plein et entier consentement.

« Ah! certes, celui de nos parents ne nous manquerait pas si nous avions le bonheur de les

posséder encore ! Et mon général serait-il joyeux de m'appeler sa fille !

« Ces pensées ont eu beaucoup d'influence sur ma décision.

« Nous habiterons la Roche en hiver, et Beauvoir dans la belle saison. De sorte que nous aurons l'illusion de nous croire encore près de ceux qui nous ont tant aimés !

« Je n'ai pas besoin de te dire si je suis impatiente de recevoir ta réponse. Celle de ma sœur ne sera pas moins intéressante.

« A bientôt, chère amie ; ta visite est trop désirée pour que tu te fasses attendre.

« TA PAULETTE. »





TABLE.

FIN.

4837 — PARIS. — IMPRIMERIE A. L. GUILLOT
7, rue des Canettes, 7.

